GQ

FRANCE

JACQUEMUS
À la croisée des modes

FITNESS
On a trouvé le sport du futur

ADRIEN BRODY
La renaissance

NOVAK DJOKOVIC
LE MATCH D'APRÈS

FÉVRIER 2025

L 13563 - 182 - F: 5,50 € - RD

dior.com – 01 40 73 73 73

DIOR

BIOCERAMIC

MOONSWATCH

COLLECTION

MISSION ON EARTH *POLAR LIGHT*

OMEGA

x

swatch

Exclusivement disponible dans une sélection de Swatch Stores

BIOCERAMIC

MOONSWATCH

COLLECTION

MISSION ON EARTH *DESERT*

Ω
OMEGA
x
swatch®

Exclusivement disponible dans une sélection de Swatch Stores

“Alors, ça va être quoi ton premier numéro ?… Vous allez tout changer ?… Y a une nouvelle maquette ?… Et y aura qui en couverture ?”
C’est fou comme la frontière peut être fine entre enthousiasme amical et légère pression.
À l’heure où j’écris cet édito, je suis à la tête de *GQ* depuis seulement douze jours. Administrativement, je suis toujours bloquée au niveau badge visiteur. Spirituellement, on attend déjà de moi la révolution.

En réalité, ceci n’est ni le premier ni le dernier numéro de *GQ*. Cela fait dix-sept ans en France que *GQ* regarde les hommes changer. Et dieu sait que ce changement est tout sauf une révolution. C’est un long mouvement de fond, avec ses victoires, ses retours en arrière, ses nuances, ses absences de nuances et ses zones d’ombre.

Et puis parfois, la lumière.

Comme celle, joyeuse et solaire, qui baigne les collections de Simon Porte Jacquemus, l’enfant chéri et convoité de la mode française que nous avons suivi de Capri à New York. Ou celle que l’humoriste Malik Bentalha aperçoit au bout d’un sombre tunnel personnel et professionnel. Son dernier spectacle – et son interview – sont des éloges drôles et généreuses à la vulnérabilité. Comme celle, enfin, que nous avons choisi de faire sur le tabou de l’infertilité masculine. Qui a gravé dans le marbre de la virilité une unique façon d’être père ?

Alors avis à toutes nos révolutions : balancer des réponses figées, c’est déjà se planter.
Cela fait dix-sept ans que *GQ* regarde les hommes changer. Et dix-sept ans que vous, lecteurs – et vous, lectrices (je vous vois j’ai les chiffres!) – tenez entre vos mains un *GQ* qui n’a pas fini d’évoluer.

Claire Hazan
HEAD OF EDITORIAL CONTENT

HUBLOT

BIG BANG UNICO

Boîtier en titane et céramique bleue. Mouvement chronographe UNICO manufacture.

Février

GQ World

The Face 16

Drops 18

L'allure de 22

Tendances 26

Zoom sur

Novak Djokovic garde le cap 28

L'essor du mobility training 44

Jacquemus : l'irrésistible ascension 48

Le parfum sulfureux du cuir 56

Adrien Brody en route vers l'Oscar ? 58

Le genre des comédies romantiques 68

Infertilité : enfin un sujet masculin 72

Le renouveau de Malik Bentalha 76

Montres : une tendance inoxydable 82

Aller plus loin

Les hôtels les plus show 84

Meilleurs œufs pour 2025 92

La vérité est ailleurs 98

Couverture

Novak Djokovic
Photographe Gregory Harris
Styliste Tobias Frericks
Veste, chemise et pantalon, **Lacoste.** Montre, **Hublot.**
Grooming : Manuela Pane chez Kasteel Artist Management utilisant les produits Dior Beauty. Tailoring : Nena Ljumovic. Set design : Ivko Zikic. Bateau : *Kaptan Sevket* chez Gulet Cruise Montenegro.
Production : Nina Hörbelt chez Mamma Team Productions.

Ce numéro comporte un encart abonnement jeté sur la diffusion kiosques Suisse et Belgique.

Maison
Francis Kurkdjian
Paris

Les lumières de Paris
Francis Kurkdjian

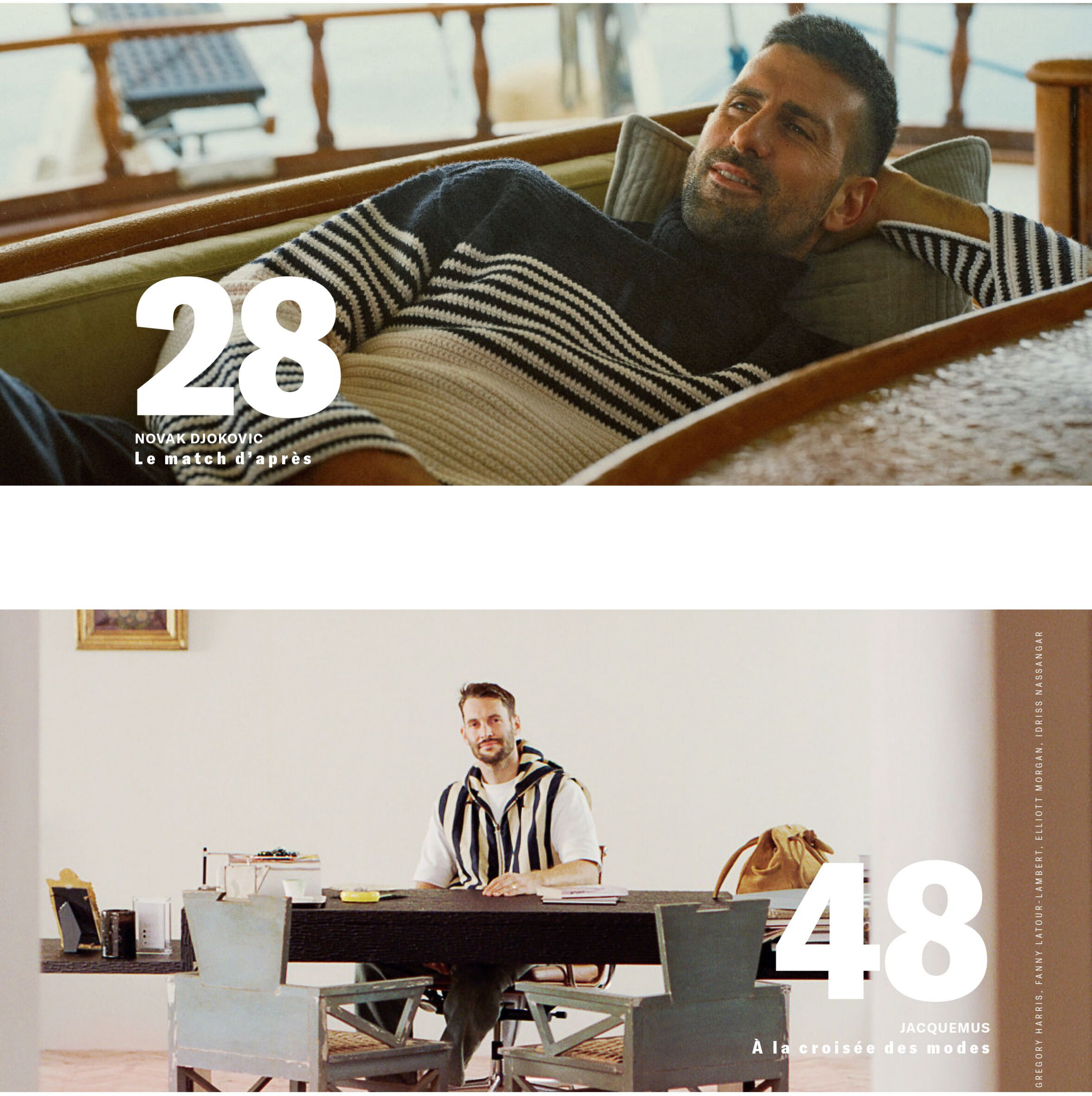
Grand Soir

Eau de parfum

Les portraits de février

28
NOVAK DJOKOVIC
Le match d'après

48
JACQUEMUS
À la croisée des modes



GREGORY HARRIS, FANNY LATOUR-LAMBERT, ELLIOTT MORGAN, IDRISS NASSANGAR

58

ADRIEN BRODY

La renaissance

76

MALIK BENTALHA

Une fabuleuse histoire

Rédaction

HEAD OF EDITORIAL CONTENT
Claire Hazan

RESPONSABLE COORDINATION DIGITALE
Jérémy Patrelle

CHEF DE RUBRIQUE STYLE
Adrien Communier

CHEF DE RUBRIQUE BIEN-ÊTRE
Maxime Joly

CHEF DE RUBRIQUE CULTURE
Adam Sanchez

JOURNALISTE STYLE
Bryan Ferreira

GESTIONNAIRE DE LA RÉDACTION
Keren Zenati

Création artistique

DIRECTION ARTISTIQUE
Sidikhi Diallo,
Yann Kornowicz

ART PRODUCTION DESIGNER
Anna Graindorge

VISUAL EDITOR & PRODUCTION
Louise Cartier-Bresson

Fashion

FASHION MARKET EDITOR
Victor Vergara

FASHION MARKET ASSISTANT
Pierre Dufait

Ont contribué à ce numéro

PHOTOGRAPHES
Bowen Fernie, Gregory Harris, Fanny Latour-Lambert, Maxime Leyvastre, Elliot Morgan, Idriss Nassangar, Marcel Nestler

STYLISTES
Tobias Frericks, Kit Swann, Brandon Tan

JOURNALISTES
Douglas Greenwood, Samuel Hine, Blanche Marcel, Iban Raïs, Daniel Riley, Zazie Tavitien, Yang-Yi Goh

ILLUSTRATION
Agathe Briot

COPY EDITOR
Elodie Emery,
François Morice

TRADUCTION
Juliette Nizan, Alex Simon

AUDIENCE
Lilia Ouazene

STAGIAIRES
Chérine Bouafassa,
Inès Lefebvre,
Arthur Pineau

Digital

AUDIENCE DEVELOPMENT & SOCIAL MEDIA MANAGER
Hugo Zelli

SOCIAL MEDIA EDITOR
Sarata Dramé

Casting & entertainment

SENIOR ENTERTAINMENT EDITOR
Winta Ghebre

ASSOCIATE TALENT BOOKER
Chayma Halim

Affiliation

COMMERCE EDITOR
Léa Levy

Adaptation

SENIOR ADAPTATION EDITOR
Étienne Menu

ADAPTATION EDITORS
Chantal Bloom,
Julie Ackermann,
Hervé Loncan,
Sarah Mandois,
Sandra Proutry-Skrzypek,
Dario Rudy

Diffusion & marketing clients

VENTES
Rodolphe Durant

ABONNEMENTS
Aurélie Gendron

Production

PRODUCTION DIRECTOR EMEA
Enrico Rotondi

PRINT/PRODUCTION MANAGER
Adrien Repettati

Pôle image

GESTIONNAIRE DU PATRIMOINE ET DOCUMENTALISTE
Laure Fournis

Direction

PRÉSIDENTE ET DIRECTRICE DE LA PUBLICATION
Natalia Gamero del Castillo

CHIEF BUSINESS OFFICER
Delphine Royant

DIRECTRICE DE LA DIFFUSION ET DU MARKETING CLIENTS
Dominique Dirand

DIRECTRICE FINANCIÈRE
Isabelle Léger

DIRECTEUR DES RESSOURCES HUMAINES
Christian Tounkara

VP COMMUNICATIONS
Bernie Torres

DIRECTEUR DE LA VIDÉO
Thomas Leroy

Abonnements

Pour s'abonner – abonnement.condenast.fr
Tarif France métropolitaine 1 an - 8 numéros : 29,95 €.
Pour contacter le service abonnement *GQ* : 0809 40 04 45 (non surtaxé)
gq@condenast.fr

Abonnement en Suisse : Asendia Press Edigroup SA,
Tarif 1 an - 8 numéros : 58CHF 022 860 84 01 – abonne@edigroup.ch

Abonnement en Belgique : Asendia Press Edigroup SA,
Tarif 1 an - 8 numéros : 39€ 070 233 304 – abonne@edigroup.ch

Commande d'anciens numéros pour la France et l'étranger :
+33(0)2 28 97 09 45 patrimoine.condenast@gmail.com

Les Publications Condé Nast, Société par actions simplifiée,
91-93 rue de Richelieu, 75002 Paris.
Principal associé Condé Nast International LTD.
GQ France - gqmagazine.fr – 01 53 43 60 00 gqfrance@condenast.fr
Pour envoyer un mail, les adresses se composent comme suit :
initiale du prénom + nom@condenast.fr

Diffusion

MLP – ISSN 1959-7800.
Numéro de commission paritaire **0725 K 89484**.
Dépôt légal : Février 2025

Provenance des papiers : Papier de couverture, Italie (Ptot : 0,01 kg/tonne).
Taux de fibres recyclées 0% Papier intérieur, Finlande (Ptot : 0,003 kg/tonne).
Taux de fibres recyclées : 0%

PEFC 10-31-1557 Certifié PEFC Ce produite st issu de forêts gérées durablement,d e sourcesr ecyclée se t contrôlées www.pefc-france.org

Marketing Publicité & Contenus

DIRECTRICE COMMERCIALE
Murielle Mucha

ÉQUIPE COMMERCIALE FASHION, LUXURY & BEAUTY
Céline Delacquis,
Stéphanie Dupin,
Sophie Maarek,
Sophia Masurel,
Gérald Passy,
Charlotte Tanguy

ÉQUIPE COMMERCIALE LIFESTYLE
Nour Eido,
Frédéric Fossard,
Karima Keriche,
Marie-Christine Lanza

AGENTS ÉTRANGERS
Paola Zuffi
paola.zuffi@zeta-media.it,
Agnès Wanat
agnes@adwestmedia.eu,
Laurent Bouaziz
lbouaziz@llbcom.com

ADMINISTRATION DES VENTES
Aurore Vetillart

DIRECTRICE STRATÉGIE MEDIA
Victoria Bravo

DIRECTRICE DES OPÉRATIONS NATIVES
Marine Guigon Mompezat

DIRECTRICE CREATIVE CNX STUDIO
Sarah Herz

DIRECTRICE EVENT & PARTENARIAT
Jennifer Ingrand

RESPONSABLE EVENT & PARTENARIAT
Marion Hinzelin

GQ Global

GLOBAL EDITORIAL DIRECTOR (U.S.)
Will Welch

DEPUTY GLOBAL EDITORIAL DIRECTOR (BRITISH GQ)
Adam Baidawi

HEAD OF EDITORIAL CONTENT, GQ GERMANY
Tobias Frericks

HEAD OF EDITORIAL CONTENT, GQ INDIA
Che Kurrien

HEAD OF EDITORIAL CONTENT, GQ ITALY
Federico Sarica

HEAD OF EDITORIAL CONTENT, GQ JAPAN
Jun Ishida

HEAD OF EDITORIAL CONTENT, GQ MEXICO & LATIN AMERICA
Alejandro Ortiz

HEAD OF EDITORIAL CONTENT, GQ SPAIN
Daniel Borrás

HEAD OF EDITORIAL CONTENT, GQ TAIWAN
Kevin Wang

GLOBAL DIRECTOR OF EDITORIAL OPERATIONS
Sarah Schmidt

GLOBAL CREATIVE DIRECTOR
Roxanne Behr

GLOBAL CONTENT DEVELOPMENT DIRECTOR
Daniel Riley

GLOBAL DIRECTOR OF CONTENT STRATEGY
Joel Pavelski

GLOBAL ENTERTAINMENT DIRECTOR
Dana Mathews

GLOBAL FASHION DIRECTOR
Miles Pope

GLOBAL COMMERCE CATEGORY DIRECTOR, GQ/FASHION
Martin Mulkeen

GLOBAL VIDEO PROGRAMMING & STRATEGY DIRECTOR
Leo Fernandez

GLOBAL DIRECTOR, AUDIENCE DEVELOPMENT, SOCIAL & ANALYTICS
Neha-Tamara Patel

GLOBAL DESIGN DIRECTOR
Keir Novesky

GLOBAL VISUALS PRODUCTION DIRECTOR
Victoria Graham

GLOBAL PRODUCTION DIRECTOR
Jim Gomez

GLOBAL RESEARCH DIRECTOR
Mick Rouse

SENIOR GLOBAL CONTENT PLANNING MANAGER
Becca Peters

Condé Nast

CHIEF EXECUTIVE OFFICER
Roger Lynch

CHAIRMAN OF THE BOARD
Jonathan Newhouse

CHIEF REVENUE OFFICER
Elizabeth Herbst-Brady

CHIEF CONTENT OFFICE
Anna Wintour

CHIEF FINANCIAL OFFICER
Nick Hotchkin

CHIEF PEOPLE OFFICER
Stan Duncan

CHIEF COMMUNICATIONS OFFICER
Danielle Carrig

CHIEF OF STAFF
Samantha Morgan

CHIEF PRODUCT & TECHNOLOGY OFFICER
Sanjay Bhakta

CHIEF CONTENT OPERATIONS OFFICER
Christiane Mack

ÉDITIONS INTERNATIONALES: Allemagne : AD, Condé Nast Traveller, Glamour, GQ, Vogue. **Espagne :** AD, Condé Nast Traveller, Glamour, GQ, Vanity Fair, Vogue. **France :** AD, GQ, Vanity Fair, Vogue. **Indie :** AD, Condé Nast Traveller, GQ, Vogue. **Italie :** AD, Condé Nast Traveller, GQ, La Cucina Italiana, Vanity Fair, Vogue, Wired. **Japon :** GQ, Vogue, Wired. **Mexique et Amérique latine :** AD, Glamour, GQ, Vogue, Wired. **Proche-Orient :** AD, Condé Nast Traveller. **Royaume-Uni :** Condé Nast Johansens, Condé Nast Traveller, Glamour, GQ, House & Garden, Tatler, The World of Interiors, Vanity Fair, Vogue, Vogue business, Wired. **Taïwan :** GQ, Vogue. **U.S. :** AD, Allure, Ars Technica, Bon Appétit, Condé Nast Traveler, epicurious, Glamour, GQ, LOVE, Pitchfork, Self, Teen Vogue, Them, The New Yorker, Vanity Fair, Vogue, Wired. **MAGAZINES PUBLIÉS EN JOINT-VENTURE: Brésil:** GQ, Vogue. **LICENCES ET COOPÉRATIONS: Adriatique :** Vogue. **Afrique du Sud :** Glamour, GQ, House & Garden. **Australie :** GQ, Vogue. **Bulgarie :** Glamour. **Chine :** AD, Condé Nast Traveler, GQ, Vogue. **Corée :** Allure, GQ, Vogue, Wired. **Grèce :** Vogue. **Hongrie :** Glamour. **Hong-Kong :** Vogue, Vogue Man. **Pays-Bas :** Vogue, Vogue Living. **Philippines :** Vogue. **Pologne :** AD, Glamour, Vogue. **Portugal :** GQ, Vogue. **Proche-Orient :** GQ, Vogue, Wired. **République tchèque et Slovaquie :** Vogue, Wired. **Roumanie :** Glamour. **Scandinavie :** Vogue. **Singapour :** Vogue. **Thaïlande :** GQ, Vogue. **Turquie :** GQ, Vogue. **Ukraine :** Vogue.

Les Publications Condé Nast S.A.S. Société par Actions Simplifiée au capital de 10 376 000 €

K-Way.com

K, KWAY and the Color Tape are registered trademarks.

K·WAY®

LES CONTRIBUTEURS

MAXIME LEYVASTRE

Photographe et réalisateur. En parallèle de son activité, Maxime Leyvastre crée, en 2017, le duo de réalisation Ponctuation avec Laetitia de Montalembert. En 2018, après un travail sur la lumière, il produit sa première exposition “Spectres” à la galerie Gam, à Paris. En 2019, il fonde la galerie Atelier Bergère (33, rue de Trévise, Paris IX^{e}), avec son associé, Rafael Alterio, artiste peintre.

AGATHE BRIOT

Illustratrice et directrice artistique. Après avoir travaillé dix ans à Paris pour un studio créatif spécialisé dans le luxe, Agathe a posé ses valises à Rome. Son univers est influencé par le soleil méditerranéen, l’Italie, et un amour inconditionnel pour l’univers de la food. Elle aime illustrer les moments de la vie quotidienne en faisant le lien entre le plaisir de manger et le sentiment amoureux. Elle y mélange des ambiances et des rituels qui nous plongent dans des histoires où se mêlent antiquités, pins maritimes, cafés, *cacio e pepe*, enseignes vintage, verres de vin et baisers volés. Des moments suspendus illustrés par une palette colorée et des lignes épurées.

IDRISS NASSANGAR

Photographe et réalisateur d’origine tchadienne, né à Casablanca et élevé à Paris, il est un autodidacte passionné, dont le travail est imprégné de culture populaire. Discret et fin observateur, il se livre grâce à l’image. Il a commencé sa carrière avec la création de son magazine *Who Got the Flow*, explorant une culture hip-hop à la lumière cinématographique. Son iconographie mêle réalisme et douceur brute. Focalisé sur le flow et le mouvement, l’objectif d’Idriss cherche à capturer au-delà du moment.

ERIC ANCEL, DR

jacomo PARIS

jacomo.fr

Nassim Lyes

MACHINE À COUDRE

Depuis l'atelier qu'il a installé dans sa chambre, le jeune créateur travaille sans temps mort à la conception de nouveaux vêtements. Et pose sur l'avenir un regard plein d'ambition. PAR BRYAN FERREIRA

À 25 ans, il en faut des épaules, pour se lancer. Encore plus quand on grandit à Liège, en Belgique, à plus de 300 kilomètres de Paris, dans un milieu où le vêtement se résume surtout à sa fonction la plus élémentaire. "Ma famille voyait la mode d'un mauvais œil", confie Rio Leone. Pour cet ingénieur biomédical de formation, la création de mode s'impose par passion, à la fin de ses études. "C'était maintenant ou jamais." Cette soif inassouvie va d'abord consister à customiser pulls et autres jeans, comme une manière de se faire la main. Sa machine à coudre enfin acquise, Rio Leone se forme grâce à des tutos YouTube, essaie, encore et encore : "J'avais et j'ai envie que mes créations représentent plus que des vêtements : l'audace d'être soi-même, de dépasser ses limites." Des limites qu'il franchit une par une en moins de trois ans. Kanye "Ye" West et d'autres grandes figures du rap américain l'inspirent pour leur capacité à créer des objets de pop culture. Sur les réseaux sociaux, ses vestes en cuir ceinturées s'accompagnent de leurs dessins, précis et détaillés, comme de véritables croquis dignes des plus grandes maisons de couture. Le rap français le remarque aussi, de Kalash à Maître Gims, qui lui demandent du sur-mesure. Parce qu'il joue avec la structure du vêtement, Rio Leone impressionne. Ses références, d'ailleurs, s'appellent Rick Owens, Martin Margiela, Eliott Emil, Alyx ou Marine Serre. Chez cette dernière, il effectue plusieurs jobs d'habilleur au showroom de la marque, avant d'y devenir assistant manager par intermittence, ultime étape de sa formation expresse. "J'ai envie de voir les gens porter mes vêtements", déclare celui qui ambitionne désormais de s'ouvrir à la commercialisation. Avec, en ligne de mire, un défilé à la Fashion Week de Paris.

DR

DENNIS MORRIS

music + life

Dennis Morris, *Dans le bus, tournée* « Exodus », Paris, 1977 © Dennis Morris

Conception graphique : Joanna Starck

MEP
MAISON EUROPÉENNE DE LA PHOTOGRAPHIE

05.02–18.05.25

5/7 rue de Fourcy, 75004 Paris Informations et réservation : **mep-fr.org**

GQ World

Drops

Les électriques Collapse Re-Nylon de Prada annoncent le retour fracassant des baskets fines (780 €). Tournez la page pour découvrir d'autres silhouettes élancées.

3 tendances MODE pour renaître au printemps

Bienvenue dans la nouvelle section Drops de *GQ*, où nous débusquons les tendances masculines qui méritent votre attention et peut-être même une place dans votre garde-robe.

PAR YANG-YI GOH
ET ADRIEN COMMUNIER

ADAPTATION FRANÇAISE
SARAH MANDOIS

PHOTOGRAPHE **BOWEN FERNIE**
STYLISTE **BRANDON TAN**

PANTALON PRADA. CHAUSSETTES FALKE.

saucony

TRAINER 80

RUN AS ONE WITH A REAL OG

SAUCONY.COM

GQ World Drops

Sneakers torpedo

Valentino. 690€

adidas. 110€

Asics. 230€

Louis Vuitton. 990€

Miu Miu. 710€

Puma. 110€

→ Même les baskets suivent le régime Ozempic. Après des années de sneakers colossales pensées pour briser les chevilles, la silhouette du moment s'affine à vitesse grand V. L'empeigne est en forme de missile ("torpedo"), avec une esthétique rétro qui se situe entre le soulier de bowling et la chaussure de F1. La semelle extérieure frôle, quant à elle, l'inexistence. C'est un look qui vous obligera à repenser la relation toujours précaire entre les chaussures et le pantalon. Vous voudrez une jambe plus large qui accentue la finesse de la paire, sans la faire complètement disparaître (cela vous obligera peut-être aussi à être honnête avec vous-même et votre profil Hinge sur votre vraie taille, non gonflée par une paire de baskets Hoka).

Ceintures farouches

Balenciaga. 350€

Bode. 450€

Ralph Lauren. 280€

↑ Le plus rapide pour donner un coup de fouet à votre jean habituel ? Enfilez une ceinture bourrée d'allure. Osez les modèles franchement bizarres et imposants, déclinés dans des palettes percutantes et des largeurs inhabituelles. Si le plus simple est d'opter pour un look sobre pour laisser la ceinture rayonner, un accessoire de cette taille est aussi le point d'ancrage idéal pour des tenues plus audacieuses. Et si le cuir est d'une nuance plus tapageuse, comme le vert forêt ou le cobalt, oubliez le vieil adage qui exige d'assortir ses chaussures à sa ceinture.

Dsquared2. 298€

Our Legacy. 290€

Brunello Cucinelli. 750€ (via mytheresa.com)

STYLISTE: BARBARA EISEN CHEZ MARK EDWARD INC. WALES BONNER, MCQUEEN PAR SEÁN MCGIRR ET TOM FORD : AVEC L'AIMABLE AUTORISATION DES MARQUES.

Théorie du carreau

Thom Browne. 2860€

Emporio Armani. 750€

Ami. 2300€

IKKS. 145€

Saint Laurent par Anthony Vaccarello. 1438€

Hermès. 2070€

Cartier. 13100€

Polo Ralph Lauren. 349€

Loewe. 284€

↑ Tartan, madras, buffalo, prince-de-galles : les tendances se tiennent à carreau en ce moment. En marge du retour des flanelles grunge et des shorts de country-club, tout se pare de larges carreaux, du trench-coat drapé à la montre la plus habillée. Pour les mettre en valeur, superposez deux pièces avec des motifs de tailles différentes, un pantalon micro pied-de-poule avec une veste en tartan Black Watch par exemple, et laissez la magie opérer.

GQ RECOMMANDE

LA BONNE AFFAIRE: UN BLOUSON WORKWEAR

Voici une trouvaille dénichée par notre équipe d'experts pour une garde-robe inébranlable.

Tout le monde a un jour ou l'autre croisé le plus célèbre des modèles de blousons de la marque américaine Carhartt. La veste de travail Detroit s'est progressivement imposée dans la culture populaire depuis ses premiers pas dans les années 30. De Matthew McConaughey dans *Interstellar* à Austin Butler dans les rues de Los Angeles, cette pièce de mode est le symbole ultime de la tendance workwear et sera de plus en plus belle à mesure qu'elle prend de l'âge.

—ADRIEN COMMUNIER

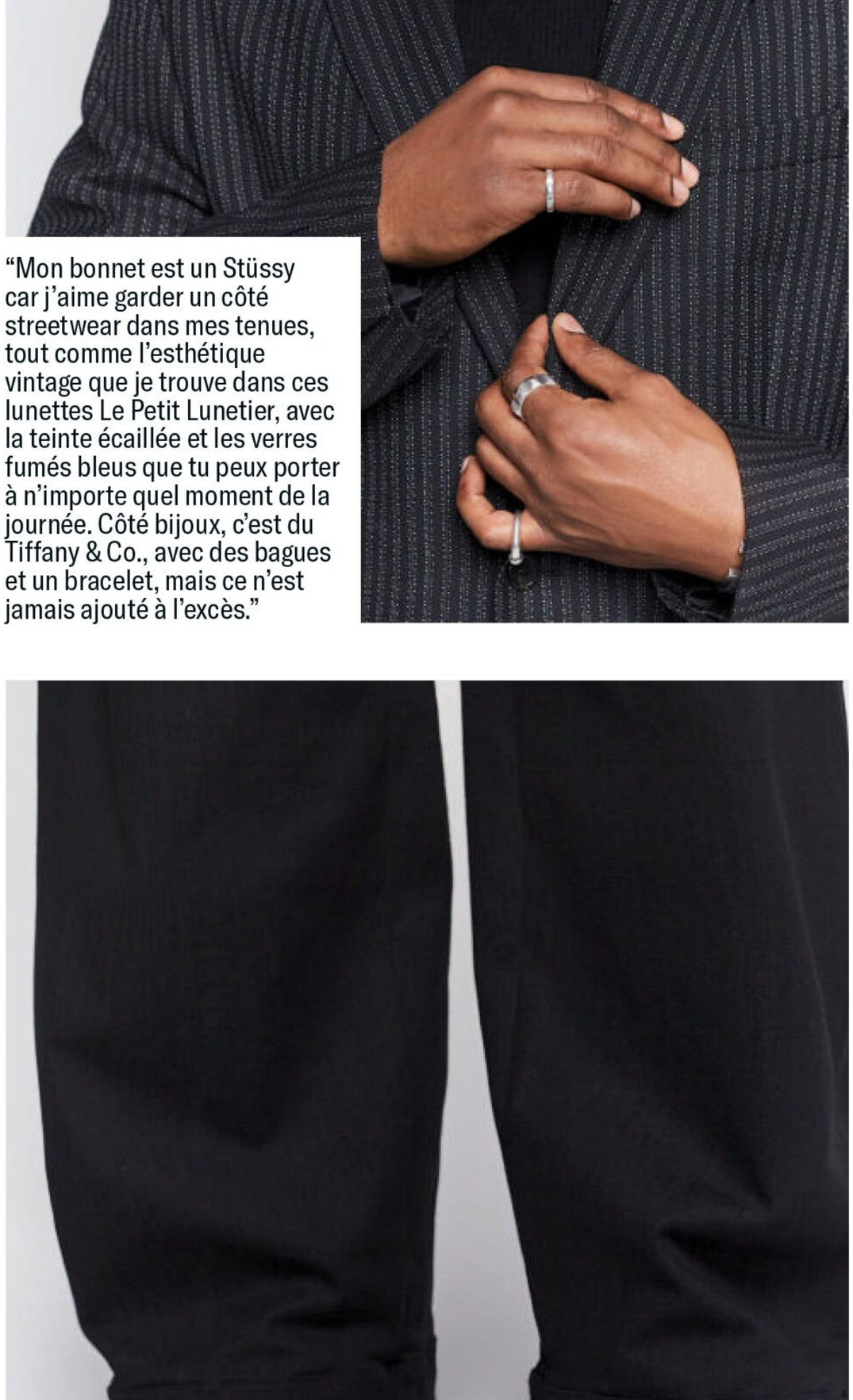
Carhartt. 180€

Pour recevoir chaque semaine les bons plans shopping de la rédaction. **Abonnez-vous à la newsletter *GQ Recommande* en scannant le QR Code.**

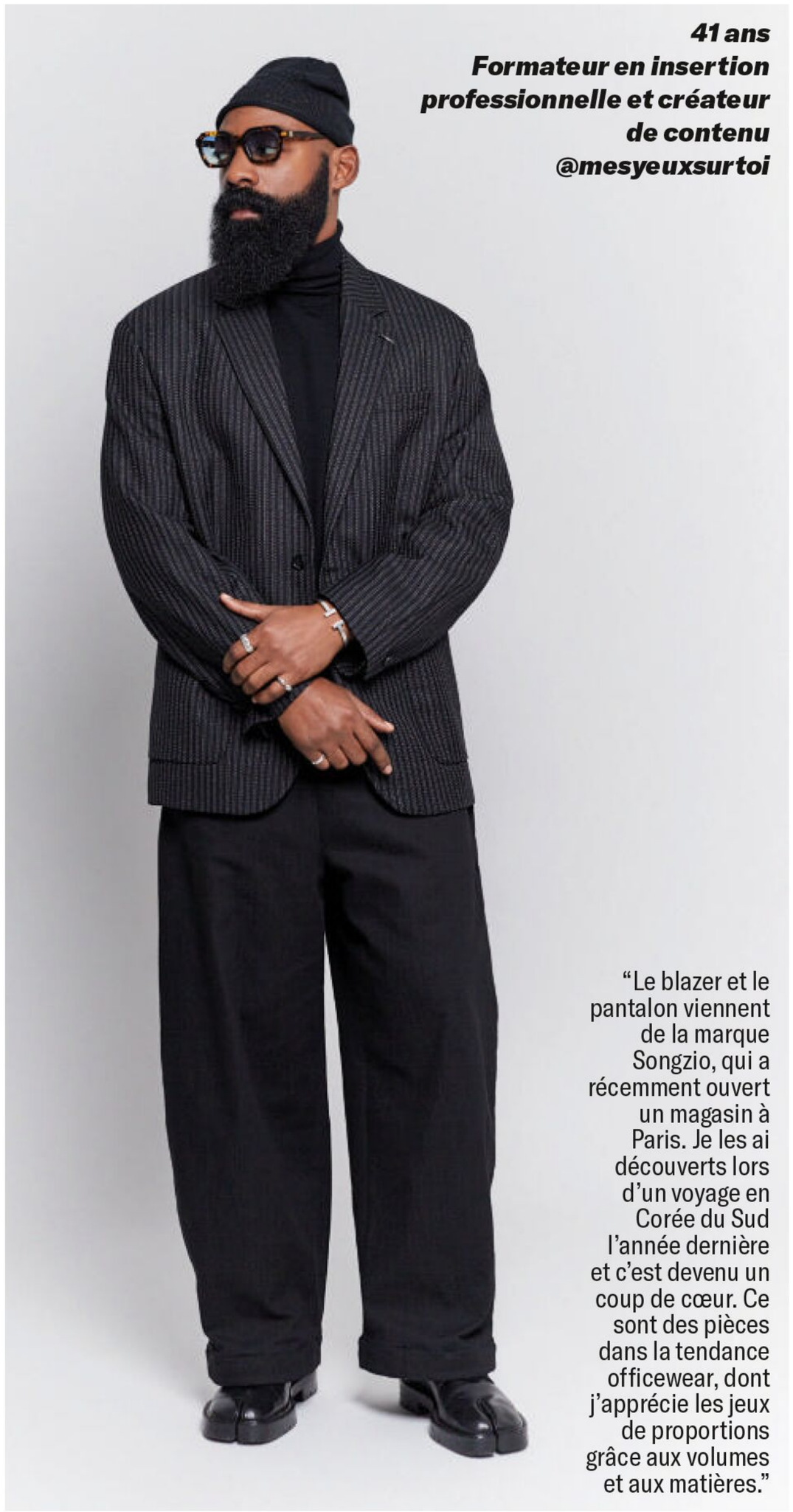
HERMÈS, CARTIER, AMI PARIS, LOUIS VUITTON PRINTEMPS - ÉTÉ2025, AND CARTER YOUNG. COURTESY OF THE BRANDS, GETTY IMAGES.

HENRI

"Je suis plutôt dans une esthétique street chic et j'aime beaucoup jouer avec l'oversize et le layering, même si je privilégie souvent le confort. On ne met pas tous les jours l'accent sur le style, dans ma profession. Mais grâce à ma double casquette, je mets toujours un point d'honneur à être élégant car pour moi, le vêtement est un outil de communication non verbale."



"Mon bonnet est un Stüssy car j'aime garder un côté streetwear dans mes tenues, tout comme l'esthétique vintage que je trouve dans ces lunettes Le Petit Lunetier, avec la teinte écaillée et les verres fumés bleus que tu peux porter à n'importe quel moment de la journée. Côté bijoux, c'est du Tiffany & Co., avec des bagues et un bracelet, mais ce n'est jamais ajouté à l'excès."



41 ans
Formateur en insertion professionnelle et créateur de contenu
@mesyeuxsurtoi

"Le blazer et le pantalon viennent de la marque Songzio, qui a récemment ouvert un magasin à Paris. Je les ai découverts lors d'un voyage en Corée du Sud l'année dernière et c'est devenu un coup de cœur. Ce sont des pièces dans la tendance officewear, dont j'apprécie les jeux de proportions grâce aux volumes et aux matières."

"Les souliers Tabi de Maison Margiela sont un cadeau de ma femme. Je n'ai pas peur des pièces audacieuses, et pour moi c'est la paire de chaussures ultimes qui vient terminer une tenue."

PAR ADRIEN COMMUNIER
PHOTOGRAPHE MARCEL NESTLER

Retrouvez toutes nos offres d'abonnement !

Abonnez vous directement sur

https://abonnement.condenast.fr/gq-magazine

ou avec le flash code

SOUFIANE

32 ans
Media strategist
et enseignant
@soufiane.toy

“Je cherchais un blouson en cuir depuis longtemps. Mon père a des valises de vêtements qui datent d’il y a trente ou quarante ans. Je lui avais pris des blazers puis j’ai découvert deux grosses vestes (dont une Redskins) qu’on se partage avec ma femme car on mélange souvent nos garde-robes. Le béret est un cadeau Kenzo de mon meilleur ami. Je l’ai depuis quatre ans. Le foulard est un modèle Uniqlo qui servait d’emballage cadeau. Je l’ai retrouvé sur Le Bon Coin pour presque rien.”

“J’ai beaucoup de pièces versatiles et hybrides qu’on peut mettre avec tout et n’importe quoi car mon sens du style est très aléatoire. Quand je ne sais pas quoi porter, on se met devant le dressing avec ma fille, Maheen. Elle a 4 ans et m’aide à choisir ma tenue. Son regard est neutre et complètement innocent. Il m’arrive aussi parfois de lui filer des petits accessoires qu’elle porte ensuite. C’est très spontané.”

“À part mon alliance, toutes mes bagues viennent d’Arabie saoudite et de Dubaï. Je les achète chez des marchands locaux. Le sac en cuir, c’est un modèle Coperni, un cadeau de ma femme. On se l’échange régulièrement mais je suis très content car il est presque devenu introuvable.”

“Le pantalon est un jean Kenzo que je porte aussi bien avec des boots que des baskets. Les coupes de leurs pantalons vont parfaitement avec ma morphologie car c’est un peu oversize sans être excessif. Les chaussures sont des rangers crantées en cuir très confortables de chez Ami.”

PAR ADRIEN COMMUNIER
PHOTOGRAPHE MARCEL NESTLER

HAROLD

“Je suis un peu tout-terrain, côté mode. À cause de mon mètre quatre-vingt-treize, j’ai parfois eu du mal à trouver comment m’habiller, mais je colle plutôt à l’esthétique streetwear. Jules Koundé m’inspire beaucoup en ce moment. Il ose plein de choses. Il a amené quelque chose d’audacieux dans le football et on essaie de le faire aussi dans l’athlétisme.”

“Je suis davantage bonnet que casquette, et celui que j’ai vient d’Arte Antwerp, un label que je suis depuis longtemps. Je suis fan de ses couleurs et surtout de la vibe que la marque insuffle. Le sweat à capuche est d’origine italienne, chez Lomalab. Vu que c’est compliqué pour moi avec les survêtements à cause de ma taille, les leurs sont super car ils sont amples.”

“La montre est une Seiko qui appartenait à mon père. Il me l’a offert quand j’avais 12 ans et je ne la quitte jamais. J’ai pas mal de bagues qui viennent de Côte d’Ivoire, dont ma chevalière, une que ma grand-mère m’a faite quand j’étais ado et une autre achetée dans un magasin de bijoux atypiques de Paris. Et un bracelet Swarovski avec lequel je cours et qui un peu devenu un grigri.”

27 ans
Athlète sprinteur
@haroldachiyao

“Le blouson en cuir est un modèle de la marque hollandaise Daily Paper que je voulais depuis un moment. Je me suis fait un cadeau après les Jeux olympiques de Paris 2024. J’aime beaucoup le côté patiné et le jeu de motifs grâce au logo. Le pantalon est un Abercrombie & Fitch. J’ai toujours eu du mal à trouver des jeans à cause de ma taille, mais celui-ci est parfait avec cette paire de New Balance 1906R.”

PAS DE CÔTÉ

Pour débuter 2025 du bon pied, voici six paires de chaussures qui redonnent un coup de fouet insolent aux essentiels incontournables de votre garde-robe. PAR ADRIEN COMMUNIER

LA + VERSATILE

Handball Spezial, **adidas.**

Difficile de trouver une paire de sneakers qui convient aussi bien à un look décontracté qu'à une tenue habillée. C'était sans compter sur ce modèle vintage en suède ultra chic. (110 €)

LA + AUDACIEUSE

Tabi à lacets, **Maison Margiela.**

Ces souliers en cuir brossé arborent la célèbre fente à l'avant inspirée des chaussettes japonaises du XVe siècle. De quoi donner une touche avant-gardiste à ce modèle classique. (990 €)

LA + LUDIQUE

Ballet Runner 2.0, **Loewe.**

La basket blanche se refait une beauté avec cette version décalée de la griffe de luxe espagnole qui combine semelle prolongée, détails en cuir et intérieur tout confort. (650 €)

DR

LA + TENDANCE

Weejuns Larson, **G.H. Bass.**

Jamais les mocassins en cuir n'ont eu autant de succès, et pour se démarquer du reste, pourquoi ne pas miser sur un modèle bicolore ponctué de marron, la couleur tendance de cette année ? (230 €)

LA + TECHNIQUE

B30, **Dior Men.**

Les empiècements métallisés de cette paire de baskets forment une carapace brillante à toute épreuve pour protéger sa tige en maille montée sur une semelle des plus légères. (990 €)

LA + IRREMPLAÇABLE

Michael, **Paraboot.**

L'iconique silhouette de derbies de la marque française continue inlassablement de faire des vagues. En 2025, on opte pour cette itération en velours cognac d'une redoutable élégance. (475 €)

Novak Djokovic, le dénouement

APRÈS AVOIR REMPORTÉ L'OR AUX JO DE PARIS, CELUI QUI DÉTIENT LE RECORD DE TITRES EN GRAND CHELEM (24) AFFICHE LE PALMARÈS LE PLUS COMPLET DE L'HISTOIRE DE SON SPORT. TOUJOURS EN ACTIVITÉ, LE HÉROS SERBE MONTE AUJOURD'HUI AU FILET DANS DES DOMAINES QUI VONT AU-DELÀ DU TENNIS : LE BIEN-ÊTRE, L'HISTOIRE ET MÊME LA POLITIQUE.

PAR DANIEL RILEY
PHOTOGRAPHE GREGORY HARRIS
STYLISTE TOBIAS FRERICKS

Chemise, **Lacoste.**
Débardeur, **Amiri.**
Jean, **Officine Générale.**
Collier, **David Yurman.**

e soleil inonde la baie de Kotor, au Monténégro. Novak Djokovic porte un tee-shirt Lacoste blanc, un short bleu, des sandales en caoutchouc et des lunettes Moscot à verres bleus. À 37 ans, il n'a probablement jamais été aussi détendu. Il n'a plus rien à gagner, plus rien à perdre. Il affiche une confiance nouvelle qui pourrait presque faire froid dans le dos : il est en paix avec la fin inévitable de sa carrière et pourtant prêt à remporter un nouveau Grand Chelem. Il se dirige vers notre table avec un sac en cuir et en toile habillé du violet et du vert Wimbledon. "Je l'adore, me confie-t-il. Ils savent ce qu'ils font."

Novak Djokovic prend trois minutes (temps ressenti : une demi-heure) à interroger le serveur sur les ingrédients spécifiques de chaque plat au menu. Je l'ai déjà vu faire cela dans un autre contexte, avant l'US Open à New York, et c'est un sujet avec lequel il ne plaisante pas. "Concernant la nourriture, j'obéis à des règles très strictes. J'aime les plats frais et sains. Je ne suis pas du genre aventurier. Surtout pendant un tournoi." Hors compétition, son péché mignon est la glace. La glace et le vin.

Bien qu'il réside techniquement à Monaco et qu'il possède des propriétés dans le monde entier, l'athlète a passé beaucoup plus de temps dans son pays d'origine, la Serbie, et ici, au Monténégro, au cours des dernières années. Autrefois, les deux ne formaient qu'un seul pays et il avait l'habitude d'y passer des vacances en famille lorsqu'il était enfant. Il semble incroyablement à l'aise. Détail funeste : un petit oiseau est à terre, il a perdu connaissance. Novak Djokovic l'a remarqué en venant à ma rencontre. Le volatile a probablement heurté la vitre qui le séparait de ce ciel parfait et sans nuage. "Ils tombent comme des mouches", lance un passant. Un mauvais présage. Mais le tennisman et ses deux enfants sont sur le coup. Ils placent l'oiseau dans une boîte et l'emmènent à l'intérieur pour lui donner de l'eau sucrée et le ramener à la vie.

Novak Djokovic aussi se retape. Malgré une blessure coriace au genou et sa première saison depuis 2005 sans titre sur le circuit ATP, il est toujours là et, comme l'oiseau recueilli, il tient bon. D'ailleurs, il rayonne, encore auréolé de sa médaille d'or aux Jeux olympiques de Paris. Remporter l'or olympique, à sa

↑
Col roulé,
Wales Bonner.
Short,
Loro Piana.

cinquième tentative en 16 ans, était la seule chose que le Serbe n'avait pas encore accomplie dans le monde du tennis – il détient le record de 10 Open d'Australie, 3 Roland-Garros, 7 Wimbledon et 4 US Open, pour un total de 24 titres de Grand Chelem raflés tout au long de sa carrière. Pour Novak Djokovic, l'or olympique, bien que moins prestigieux que des titres du Grand Chelem, signifiait autre chose que pour la grande majorité des autres joueurs. Au fil de sa carrière, il a autant reçu les louanges que porté le lourd fardeau des attentes de son pays d'origine. Gagner, Novak Djokovic savait le faire pour lui ; mais gagner pour la Serbie était une grande première.

Pense-t-il avoir vaincu le boss final de l'univers du tennis ?

Il rigole car il sait précisément où je veux en venir. "Oui et non", me répond-il. Il liste tout ce qu'il espère encore accomplir en tant que vétéran de la discipline, de l'amélioration des droits des joueurs à ses propres désirs d'entrepreneur ("Le tennis reste mon tremplin le plus important"). Il cède finalement : "Mais si on ne se concentre que sur mes réussites et le jeu en lui-même, alors je suppose que oui…" Il rit de bon cœur.

Au lendemain de ce dernier exploit sur le court, il sait que certains souhaitent déjà écrire sa nécrologie. Les médias. Les fans. "Il ne va pas être content que je dise cela mais mon père le premier veut que je prenne ma retraite, et ça fait déjà un bout de temps !" Il rit ››

← Chemise, **Marni.** Débardeur, **Lacoste.** Short, **Loro Piana.**

encore. “Je vous assure ! Mais il n’insiste pas, il respecte ma décision de continuer. Il comprend mais il s’interroge sur ce que je voudrais faire à l’avenir.”

“Il a conscience de toute la pression exercée et du stress qui a des répercussions sur ma santé, mon corps, et par conséquent sur toutes les personnes qui m’entourent, y compris lui. Il m’a dit : ‘Mon fils, commence à réfléchir à la façon dont tu veux tirer ta révérence.’”

Novak Djokovic évoque la difficulté de laisser sa famille derrière lui pour n’importe quel tournoi. Mettre son sac dans la voiture. Les deux premières nuits à l’hôtel. “Les premières 48 heures sont les pires, c’est là que je ressens le plus la tristesse de la séparation, le regret et le besoin de retrouver mes enfants et ma femme.” Mais cela se dissipe rapidement : les siens vaquent à leurs occupations quotidiennes et l’oublient complètement, plaisante-t-il. Il fait en sorte d’être présent pour toutes les occasions importantes, à l’exception de l’anniversaire de sa fille, qui a eu le malheur de venir au monde pendant la deuxième semaine de l’US Open. Son fils Stefan, âgé de 10 ans et vêtu d’un maillot de basket des Celtics, revient vers nous. Il nous annonce, en serbe et en anglais, que l’oiseau est sauf mais que lui, Stefan, a été attaqué par un chat dans les buissons alors qu’il protégeait le petit blessé. “Oh, Stefan !”, souffle l’athlète en le serrant dans ses bras.

Il reprend le fil : “Je réfléchis à la manière dont je veux arrêter et au moment opportun. Non, en réalité, je pense surtout au ‘comment’ plus qu’à une date particulière. Si je commence à perdre davantage et à sentir un fossé se creuser, que je montre plus de difficultés à surmonter les obstacles des Grands Chelems, alors j’en resterai probablement là. Mais pour l’instant, je vais bien et j’avance.”

Et même si cela ne ravira pas les fans ni la discipline, “pour poursuivre, je dois réduire le nombre de tournois auquel je participe et ne me concentrer que sur certains d’entre eux.” Nous esquissons un calendrier théorique pour 2025. “Je ne pense pas me limiter à quatre tournois du Chelem et à la Coupe Davis. Je pense jouer au moins un ou deux tournois de préparation avant les Chelems. Surtout sur terre battue.” Mais que faire du circuit mondial complexe des tournois ATP Masters 1000, ATP 500, ATP 250 et des exigences imposées aux meilleurs joueurs pour participer à un nombre prédéfini de compétitions ? Cette saison, cela n’a aucune importance pour le Serbe, il est dans la dernière ligne droite de sa carrière. Il acceptera les pénalités en points que les joueurs reçoivent lorsqu’ils ne participent pas aux épreuves de l’ATP 1000. Résultat, il va joyeusement dégringoler au classement ATP (nous plaignons d’avance la star en devenir qui devra affronter un Djokovic mal classé au premier tour d’un tournoi du Grand Chelem en raison de la complexité du système de classement).

Si on devait adapter son histoire à l’écran, le scénario prendrait probablement fin à la médaille d’or. Les dernières images : un homme, élevé au rang ››

Dans le sens des aiguilles d’une montre, de gauche à droite : Novak Djokovic élimine Roger Federer et rafle son premier titre du Grand Chelem à l’Open d’Australie en 2008 ; Novak Djokovic, 20 ans, et Rafael Nadal, 21 ans, après leur première rencontre en demi-finale de Roland-Garros en 2007 – Nadal l’emporte ; à Roland-Garros en 2023, Novak Djokovic (photographié avec sa femme Jelena et leurs enfants) remporte son 23e titre du Grand Chelem, battant le record de Rafael Nadal ; aujourd’hui âgé de 37 ans, il déclare forfait à Roland-Garros 2024 en raison d’une blessure au genou, avant de revenir à Paris pour rafler l’or olympique.

GETTY IMAGES

de héros national, célébrant sa victoire dans le village olympique aux côtés de ses compatriotes. Alors pourquoi continuer ?

"Dans la sphère privée comme publique, on m'a beaucoup recommandé de finir sur une bonne note. Je le comprends tout à fait, ne vous méprenez pas. Mais si j'ai encore les aptitudes physiques et que je me sens encore capable de battre les meilleurs joueurs du monde en Grand Chelem, pourquoi couper court maintenant ?"

Nous sommes encore au cœur de l'automne mais Novak Djokovic pense déjà à l'Open d'Australie, sa prochaine opportunité de remporter un 25e titre du Grand Chelem. Jamais plus à l'aise que sur le court en dur bleu vif de Melbourne, notre homme s'est imposé non seulement comme le plus grand champion masculin du tournoi, mais aussi comme l'un de ses personnages les plus étonnants. Même si vous ne suivez pas le tennis, ou que vous ignorez tout de Novak Djokovic, vous vous rappelez probablement la controverse sur la vaccination qui a précédé l'Open d'Australie 2022.

Cette année-là, en janvier, le tennisman atterrit à Melbourne pour participer au tournoi à une époque où l'Australie impose une obligation vaccinale stricte à tous les citoyens et visiteurs. Le 6 janvier, Novak Djokovic est interrogé à l'aéroport par la police des frontières australienne. Il les informe qu'il n'est pas vacciné mais qu'il a récemment souffert du Covid-19, et qu'il a reçu une dérogation médicale d'un groupe indépendant nommé par le ministère de la santé de l'État de Victoria pour visiter l'Australie et participer au Grand

↑
Pull,
Bottega Veneta.
Tee-shirt,
Merz b. Schwanen.
Short, **Hermès.**

Chelem. C'est là que les choses se compliquent. Pendant plusieurs heures, Novak Djokovic échange avec les autorités. L'athlète raconte que l'agent lui demande d'appeler la personne qui lui a accordé l'exemption. Nous sommes au beau milieu de la nuit, et l'intéressé ne décroche pas. Novak Djokovic est donc emmené dans un hôtel qui sert de centre de détention, dans l'attente d'une procédure d'appel. L'affaire, qui survient à un moment très tendu de la pandémie, fait le tour du monde et défraye la chronique. Le joueur fait l'objet de critiques virulentes, beaucoup estimant qu'il tente de bénéficier d'un traitement de faveur ou de contourner les exigences de l'événement et du pays.

De son passage en rétention, il raconte : "On m'a présenté une liste à cocher avec une centaine d'articles : brosse à dents, dentifrice, eau, nourriture, etc. Chacun de ces articles coûtait un certain nombre de points. J'avais 60 points au total, j'ai dû sélectionner de quoi arriver à 59 ou 60. Après leur avoir rendu, ils m'ont dit qu'ils avaient fait une erreur, que je n'avais pas 60 points, mais 30. J'ai eu l'impression qu'on se moquait de moi."

Il continue néanmoins à se préparer pour le tournoi. Même s'il n'a pas accès à ses bagages, il enchaîne des exercices au poids du corps – pompes, abdos, course sur place. Novak Djokovic n'a accès qu'aux plats livrés par l'établissement. "Beaucoup d'athlètes qui avaient été mis en quarantaine pendant 40 jours se sont barricadés dans leur chambre, explique-t-il. La différence, c'est qu'ils n'étaient pas enfermés dans une sorte de prison, comme moi."

Après avoir atterri à Melbourne dans la nuit de mercredi à jeudi, il reste à l'hôtel tout le week-end. Le lundi, le tribunal qui avait initialement statué sur son cas rétablit son visa. "J'ai gagné le procès, j'étais libre. Enfin, si on peut appeler cela la liberté. J'ai loué une maison et la police suivait tous mes faits et gestes. Un hélicoptère tournait au-dessus du court où je m'entraînais. Je n'avais pas le droit d'accéder au vestiaire principal. Ils ont donc dû trouver un autre vestiaire pour que je puisse me changer, prendre une douche et quitter le site. J'étais comme un fugitif."

Quelques jours plus tard, juste avant le début du tournoi, son visa est de nouveau annulé et l'athlète est finalement expulsé, au motif qu'il est une "menace publique" ou "un héros", dit-il, pour un nombre grandissant d'anti-vax à l'époque en Australie. "C'est la véritable raison pour laquelle j'ai été expulsé d'Australie, poursuit-il. C'est ce que les trois juges fédéraux ont conclu. Ils ont déclaré qu'ils n'étaient pas en mesure de remettre en question le droit discrétionnaire du ministre [de l'immigration, ndlr]. C'était purement politique. Cela n'avait rien à voir avec les vaccins, le Covid ou quoi que ce soit d'autre. Les politiques ne supportaient pas ma présence. Pour eux, cela limitait les dégâts de m'expulser plutôt que de me garder sur place."

Il affirme ne jamais avoir eu l'intention de divulguer son statut vaccinal. Il n'essayait pas d'entrer clandestinement dans le pays ou de contourner les règles, assure-t-il, c'est la plus grossière erreur dans toute cette affaire, d'après lui. Il avait fait une demande anonyme et reçu l'exemption de manière anonyme. Il ne s'agissait pas d'un traitement de faveur pour le numéro un mondial. Il n'était là que parce qu'il en avait reçu l'autorisation – il avait récemment souffert du Covid-19 et donc développé des anticorps. Cette même année, Novak Djokovic ne participe pas à l'US Open en raison des règlements du CDC [Centre américain pour le contrôle et la prévention des maladies] interdisant aux citoyens étrangers d'entrer sur le territoire sans être complètement vaccinés. "Avec cette affaire en Australie, j'ai été considéré comme l'ennemi public numéro un dans le monde, déplore le champion. Aujourd'hui encore, 99 % des gens ne savent pas pour quelle raison j'ai été expulsé d'Australie. Ils pensent que c'est parce que je n'étais pas vacciné et que j'ai essayé d'entrer en Australie de force, ce qui est totalement faux." "Je reste sur ma position, clame-t-il. Je ne suis pas pro-vaccins. Je ne suis pas anti-vaccins. Je suis pour la liberté de choisir ce qui est bon pour soi et pour son corps. Par conséquent, lorsqu'on me prive de ce droit de choisir, je ne suis pas d'accord."

Après avoir été expulsé d'Australie, Novak Djokovic prend un vol privé pour retourner en Espagne, où séjourne sa famille. Il raconte qu'en cours de route, son vol est dérouté vers la Serbie. "Pourquoi ? Parce qu'ils avaient été informés par des avocats que si j'atterrissais en Espagne, je subirais probablement le même traitement qu'en Australie", explique-t-il. En Serbie, il retrouve finalement les siens.

De retour chez lui, il est souffrant : "J'ai eu des problèmes de santé. J'ai fait une intoxication alimentaire à cause de ce qu'on m'avait servi dans cet hôtel de Melbourne."

Comment ça ? "J'ai fait quelques découvertes à mon retour en Serbie. Je ne l'ai jamais fait savoir publiquement mais on a décelé chez moi un dosage très important de métaux lourds. J'avais un niveau très élevé de plomb et de mercure."

"Ce serait dû à la nourriture, selon vous ?", demandé-je. Il hausse les épaules. "C'est la seule possibilité." (Contacté pour un commentaire, un porte-parole du ministère australien de l'intérieur a déclaré : "Pour des raisons de confidentialité, le ministère ne peut pas faire de commentaires sur des cas individuels.") »

Vous êtes donc très mal en point à votre retour en Europe.
Oui, très malade. C'était comme une simple grippe mais j'étais très affaibli, même dans les jours qui ont suivi. J'ai ensuite dû faire des tests de toxicologie. [Une équipe médicale a fait le déplacement en urgence chez lui]

Je suppose que vous ne vous êtes jamais fait vacciner après cela ?
Non, non. Je ne pense pas en avoir besoin, c'est tout. Je suis en bonne santé, je prends soin de mon corps et de ma santé. Et comme je suis un athlète professionnel, je suis extrêmement attentif à ce que je consomme et je me plie régulièrement à toutes sortes d'analyses. Je sais exactement ce qui se passe. Je n'ai donc pas ressenti le besoin de le faire. L'important pour moi, c'est aussi de ne pas être une menace pour qui que ce soit. Ce n'était pas le cas parce que j'avais des anticorps."

Est-ce que l'eau a coulé sous les ponts avec l'Australie, où vous serez de retour cette année ?
Pour ma femme, mes parents et ma famille, ce n'est pas le cas. Pour moi, tout va bien. Je n'ai jamais eu de rancune envers les Australiens. Au contraire, beaucoup de ceux que j'ai rencontrés ces dernières années, en Australie ou ailleurs dans le monde, se sont excusés pour le traitement que j'avais subi. Ils avaient honte du comportement de leur gouvernement. Je pense que le celui-ci a changé et qu'il a rétabli mon visa, ce dont je lui suis très reconnaissant. C'est un nouveau Premier ministre entouré d'un nouveau gouvernement, je n'ai donc aucune rancœur à cet égard. J'adore être là-bas, comme en témoignent mes résultats sur le terrain. J'aime la folie sportive qui règne dans ce pays tout au long de l'année, en particulier celle liée au tennis à cette période. J'ai hâte d'y retourner. J'ai tourné la page. Je n'ai pas envie de recroiser les personnes qui m'ont expulsé il y a quelques années, mais si cela devait arriver, tant pis. Je serai heureux de leur serrer la main et de tourner la page.

Vous n'avez pas pu participer à l'Open d'Australie 2022 et à l'US Open 2022 pour des raisons vaccinales. Il s'agissait là de deux occasions rêvées pour remporter un 25e titre de Grand Chelem. Vous vous en mordez les doigts parfois ?
Si j'avais cet état d'esprit, je serais empli de regrets, mais ce n'est pas mon style. Au contraire, cela a encore plus renforcé ma niaque pour remporter le titre.

On peut serpenter pendant des heures à travers la large baie de Kotor, sans jamais passer la troisième vitesse. Le coin est plus calme que la côte, où Novak Djokovic avait l'habitude de se rendre lorsqu'il était plus jeune. Il s'est d'ailleurs marié dans la région, dans l'enceinte de l'hôtel de luxe Aman Sveti Stefan. Mais ici, l'ambiance est plus familiale et il aime embarquer les siens à bord de son bateau digne d'appartenir à un méchant de James Bond.
Novak Djokovic naît à Belgrade, en Yougoslavie, et traverse les guerres longues et dévastatrices qui ravagent les Balkans dans les années 1990. La Yougoslavie, État unique qui regroupe les six républiques de Bosnie-Herzégovine, de Croatie, de Macédoine, du Monténégro, de Serbie (qui comprenait le Kosovo et la Voïvodine) et de Slovénie, reste tacitement unie en tant que république fédérale d'États communistes de la fin de la Seconde Guerre mondiale à l'effondrement de l'Union soviétique au début des années 1990. Lorsque la république fédérative socialiste de Yougoslavie éclate, le vide fait place à une décennie de conflits interminables.
Les étagères des bibliothèques regorgent d'ouvrages sur la région et ses relations intestines mais ce n'est pas ce qui nous intéresse ici. Novak Djokovic, né et élevé en Yougoslavie, témoin des guerres des années 1990, fils prodigue de Belgrade, et assurément le Serbe le plus célèbre et apprécié du moment, se soucie profondément du passé, du présent et de l'avenir non seulement de la Serbie, mais aussi de toutes les nations et de tous les peuples de la région. Bien qu'il grandisse en pleine guerre civile, durant laquelle Serbes, Bosniaques et Croates s'entretuent, son projet, alors qu'il aborde progressivement cette nouvelle étape de sa vie, est de se concentrer sur les similitudes plutôt que sur les différences qui divisent "les nôtres".

"J'ai toujours adopté une attitude très pacifiste à l'égard des peuples et des nations de l'ex-Yougoslavie."

"J'ai toujours adopté une attitude très pacifiste à l'égard de tous les peuples et nations de la région, déclare-t-il. Nous appartenions autrefois à un même pays. La famille de ma mère est entièrement croate. Elle est née à Belgrade mais chez elle, ils sont tous croates. Du côté de mon père ? Monténégro et Kosovo. Je suis né en Serbie. Je traite donc toujours tout le monde de la même manière. Je me dis que si nous étions autrefois une seule nation, nous avons tant de similitudes culturelles, traditionnelles et de langues... Alors pourquoi ne pas se concentrer sur ces choses ?"
Enfant, Novak Djokovic fréquente la station de ski de Kopaonik. Ses parents y tiennent une pizzeria. Par un heureux hasard, la station construit un court de tennis à deux pas de l'établissement (le jeune homme apportait des bières aux ouvriers pendant les travaux.) Il est contaminé par le virus du tennis qui déterminera le cours de sa vie, éclipsant au passage la possibilité de se piquer de nouvelles passions. Je lui demande si d'autres intérêts l'ont séduit en cours de route, qu'il aurait pu poursuivre avec une énergie comparable à celle déployée sur la terre battue.
"Absolument", me répond-il, en mâchonnant un toast sans gluten tartiné d'avocat. "Et plus d'un truc." Pour commencer, il adore la linguistique (il parle couramment cinq langues et se débrouille dans six autres), l'archéologie et l'histoire. Pas vraiment l'histoire du monde entier, précise-t-il, mais l'histoire des ››

→
Veste, **Rhude.**
Chemise et pantalon, **J.Crew.**
Sneakers et chaussettes, **Lacoste.**
Montre, **Hublot.**

← Veste, **Lemaire.** Chemise, **Tom Ford.** Pantalon, **Dior Men.**

Balkans. Au fil des années, il a fait appel à des tuteurs pour orienter ses lectures et guider son éducation en histoire, en civilisations anciennes et en archéologie. Cette tendance autodidacte imprègne l'obsession de Novak Djokovic pour tous les aspects du bien-être, de la nutrition au fitness en passant par la médecine. Compte tenu de sa propension à ne jamais rien faire comme les autres, je ne suis pas surpris qu'il résume ainsi son angle d'attaque dans tous les domaines d'étude : "Le plus simple, qu'il s'agisse d'approcher les guerres, la politique, le sport ou autre, est de suivre le courant dominant. Être un mouton de panurge, en somme. Se dire qu'on le fait parce que tout le monde le fait. Et je ne dis pas que je suis du genre à toujours vouloir aller à contre courant, ce n'est pas le cas. J'essaye simplement d'être aussi rationnel que possible. Quand je suis face à quelque chose qui a du sens, bien sûr, j'y adhère. Mais si c'est insensé, je m'y oppose."

En ce qui concerne l'histoire officielle, l'athlète déclare : "J'ai l'impression que ce que nous apprenons sur notre pays n'est pas tout à fait vrai." Selon lui, deux problèmes principaux se présentent. Premièrement, cette histoire minimise l'importance de la Serbie au fil des siècles car l'histoire est écrite par les vainqueurs, comme il l'explique. Et la Serbie a beaucoup perdu. "Des pans entiers de l'histoire ont été détruits par les guerres. Les bibliothèques ont été brûlées. Si vous brûlez les livres, vous brûlez l'histoire, vous brûlez les racines de cette nation." Deuxièmement, cette narration met l'accent sur les différences, plutôt que sur les similitudes, entre tous les pays de la région, qui ont été divisés, au moins au cours des deux derniers siècles, en partie selon des critères religieux. "Il y a l'histoire officielle et puis il y a peut-être, si je puis dire, une histoire occultée, avec des pans qui ont été supprimés... J'aimerais aller au fond des choses, et je ne dis pas cela à la légère. C'est dû à ce que j'ai appris au cours des vingt dernières années, non seulement en me plongeant dans des livres et en me rendant sur des sites théologiques, mais aussi en discutant avec des experts qui travaillent dans ce domaine depuis des dizaines d'années."

Parmi les experts que Novak Djokovic cite, étudie et aide à financer, Semir Osmanagi, un homme d'affaires et auteur bosniaque particulièrement controversé depuis des décennies en raison de ses affirmations historiques peu orthodoxes. Il est notamment célèbre pour avoir avancé que certaines collines de Bosnie ne sont pas des formations naturelles, mais plutôt des pyramides construites par l'homme. Selon le tennisman, toutes ces recherches poursuivent le même objectif : "J'aimerais pouvoir rapprocher les nations, pas les réunir officiellement, mais resserrer les liens, plutôt qu'elles se voient chacune comme des ennemis."

Ce sentiment s'applique même à un domaine plus inoffensif comme le sport. Pendant la Coupe du monde 2018, Novak Djokovic s'est attiré les foudres des Serbes pour avoir publiquement soutenu la Croatie. "J'ai été jugé dans mon pays, même par les plus hauts responsables du gouvernement, se souvient-il. Pour moi, c'est simple. Tout d'abord, j'ai de la famille en Croatie. Et deuxièmement, c'est ce que je ressens dans mon cœur : comment puis-je encourager quelqu'un qui est loin de moi plutôt que mon voisin, avec qui j'ai non seulement des liens familiaux mais aussi tant de similitudes ?"

En ajoutant votre pierre à l'édifice, en finançant la recherche sur cette histoire et cette culture, cherchez-vous également à prouver qu'il existe un passé commun plus qu'un passé séparé ?

Complètement. C'est mon objectif : je comprends que dans ce monde moderne, nous sommes des pays séparés. Mais j'espère que nous nous rendrons compte que nous avons tellement de points communs, historiquement et culturellement, que cela nous rassemblera peut-être à nouveau en une seule nation.

Vous n'imaginez pas nécessairement le retour à un pays unique ? Ou est-ce plus quelque chose de culturel ?

Dans mes rêves les plus fous, dans un scénario parfait, pourquoi pas ? Nous parlons la même langue ou une langue très, très, très, très similaire [il me détaille les petites différences entre chaque langue], nous nous comprenons tous parfaitement. Regardez nos costumes traditionnels, nos vêtements folkloriques, notre musique, nos danses, notre nourriture, c'est la même chose ! Exactement la même chose. Nous utilisons juste des termes différents pour les décrire. Alors oui, je suis favorable à ce que nous nous réunissions autant que possible. Est-ce que c'est vraiment possible aujourd'hui pour nous de ne former qu'un seul pays ? Encore une fois, ce n'est pas réaliste. Mais rien n'est impossible. C'est pourquoi je pense que si nous prouvons que nous avons les mêmes racines, la même histoire et que nous venons exactement des mêmes tribus, alors peut-être que les gens auront un déclic.

Il a conscience de ce qu'il avance – la réunification de la Yougoslavie – et l'analyse soigneusement. "Je ne suis sûr de rien. Je doute", dit-il. Selon les sondages, cette idée est très populaire en Serbie, mais pas dans certains des autres États, la Serbie étant largement considérée comme le siège du pouvoir dans l'ex-Yougoslavie et comme un agresseur majeur pendant les guerres. "Mais au moins, cela rapprochera les peuples. Et j'aimerais voir des relations un peu plus pacifiques, un peu plus amicales dans la région. Qu'on puisse collaborer. Parce que maintenant, chaque été, on nous rappelle uniquement les grandes dates des guerres. Et les médias et les politiques continuent d'insister sur ce point chaque année, de plus en plus fort. Dans ces conditions, un rapprochement est impossible. On s'éloigne de plus en plus. Je ne dis pas que les gens devraient oublier. Il faut toujours s'en souvenir. Il faut toujours se souvenir des victimes. Mais en fin de compte, allons-nous aller de l'avant ? Et comment allons-nous avancer ?" Novak Djokovic est l'unique athlète qui pourrait remporter une élection présidentielle dans son pays. Pourtant, il rejette en bloc toute ambition politique. C'est pourquoi je pose la question légèrement différemment. »

Pour atteindre les objectifs qu'il s'est fixés pour son pays et sa région, Novak Djokovic est-il plus puissant et plus efficace en politique ou en dehors de la politique ?
Pour le moment, en dehors de la politique. On me demande souvent si je voudrais un jour devenir homme politique. Certains pensent que je devrais me présenter à la présidence de la Serbie. Pour l'instant, cela ne m'intéresse absolument pas, car je pense que la scène politique de notre région n'est pas bonne du tout. Je ne veux pas utiliser de mots plus durs, mais je ne vois pas comment je pourrais, personnellement, m'épanouir pour mon pays et lui donner ce qu'il mérite sans avoir recours à des manipulations. La manipulation est partout en ce moment, même si vous entrez en politique avec de bonnes intentions… Et je dois insister sur ce point : je n'ai pas été formé pour la politique. Donc, même si je venais à en caresser l'idée, je passerais d'abord par une période d'apprentissage. Mais je ne pense pas qu'aujourd'hui, sans formation, je me lancerais dans cette aventure, que je m'épanouirais dans cet environnement et que j'obtiendrais les résultats escomptés.

Après avoir fait ses débuts chez les professionnels comme le trouble-fête du duo légendaire Roger Federer et Rafael Nadal, se mettant le public à dos pendant la majeure partie de sa carrière, le Djoker se mue progressivement en leader de vestiaire et en un joueur que les fans peuvent soutenir. Mais avec la retraite de Roger F'ederer (en 2022), le départ d'Andy Murray (aux Jeux olympiques l'été dernier – avant de devenir, à la surprise générale, son entraîneur, au moins jusqu'à l'Open d'Australie) et le dernier salut de Rafael Nadal (à la Coupe Davis en novembre dernier), Novak Djokovic se retrouve désormais seul au sommet. S'il est toujours capable de battre presque n'importe qui n'importe quand, il est aujourd'hui surpassé – sur les plans de l'habileté, de l'endurance et de l'ingéniosité qui ont fait la réputation des joueurs du Big Three pendant deux décennies – par les fers de lance de la nouvelle génération, Jannik Sinner (23 ans) et Carlos Alcaraz (21 ans).
Je lui demande de me dire le mot qui lui vient immédiatement à l'esprit lorsque je lui lance les noms suivants.
Roger Federer : "Élégance."
Rafael Nadal : "Ténacité."
Carlos Alcaraz : "Charisme."
Jannik Sinner : "Ski."
Pas mal. Jannik Sinner, le numéro un mondial et le seul tennisman qui surpasse Novak Djokovic par sa capacité à faire souffrir son adversaire sans relâche, réduit dans l'esprit du joueur serbe à l'autre discipline dans lequel l'Italien des Dolomites s'épanouit.

Novak Djokovic n'aime pas expliquer en détail ce qu'il fait pour les nouvelles stars du circuit, mais affirme avoir toujours essayé d'accueillir les jeunes générations "à bras ouverts". Grigor Dimitrov. Stefanos Tsitsipas. Daniil Medvedev. Andrey Rublev. Alexander Zverev. Dominic Thiem. Et bien sûr, maintenant, Carlos Alcaraz et Jannik Sinner. Il s'est entraîné avec l'Italien lorsqu'il était adolescent et lui a ouvert les portes du quotidien de son équipe. "On discute et on rigole, dit-il, c'est une bonne chose, parce qu'il est difficile d'aller plus loin que ça quand on est au plus haut niveau." D'une part, en tant qu'aîné, on veut être utile. D'autre part, "on ne veut pas trop partager parce qu'on est encore au sommet."
Je lui demande s'il a une prédiction du nombre total de Grands Chelems que ces jeunes pousses pourraient rafler.
Il ouvre grand les yeux. "C'est trop tôt. Certains disent que mes records ne seront jamais battus. J'en doute. Carlos pourrait déjà être le prochain. Même Jannik. S'ils prennent soin de leur corps, s'ils font les choses correctement, s'ils se concentrent sur la longévité, sur le long terme, alors ils peuvent y arriver", estime-t-il, repensant notamment aux quatre Chelems de Carlos Alcaraz à 21 ans. "Carlos a fait quelque chose que personne n'a fait dans l'Histoire si jeune. Il a donc toutes les chances de son côté. Il va bientôt réaliser le Chelem de sa carrière."
Prudent, Novak Djokovic marque une pause. "Il a dit lui-même qu'il voulait entrer dans l'Histoire. Il veut être 'le meilleur joueur de l'Histoire'. Je respecte ce genre de mentalité, il sait ce qu'il a dans le ventre. Mais il est peut-être un peu tôt pour qu'il pense à l'Histoire."

"Alcaraz a dit qu'il voulait être 'le meilleur joueur de l'Histoire'. Je respecte cette mentalité, mais il est peut-être un peu tôt pour penser à l'Histoire."

Comme il est de coutume dans toutes les conversations sur Novak Djokovic au fil des années, nous frôlons les deux autres planètes de sa vie : Rafael Nadal et Roger Federer.
Sur sa carrière longue de plus de vingt ans, je lui demande quel est le moment où il a été le plus intimidé avant ou pendant un match. Il me décrit son ressenti dans le vestiaire avec Rafael Nadal, qui a l'habitude de sprinter furieusement vers la ligne de fond du cours avant le premier service.
"C'est lui qui m'a le plus intimidé, sans aucun doute. Roger a également une aura incroyable. On la sent, avant même de l'affronter. Mais il fait cela avec plus de grâce. Avec Nadal, on partageait les vestiaires donc on assistait à nos échauffements respectifs et tout le reste."

Vous avez dit que vous pouviez entendre la musique qu'il écoutait dans ses écouteurs, non ?
Oui. Dans une interview, il a dit qu'il ne faisait pas ça dans une logique d'intimidation. Je n'en suis pas si sûr. Mais il est célèbre pour cela, toujours en train de sprinter dans les couloirs des vestiaires. ››

→
Pull et pantalon, **Bode.** Sneakers, **Sperry.** Chaussettes, **Falke.**

← Veste, **Brunello Cucinelli.** Sweat, **Drake's**. Tee-shirt, **Lacoste.** Short, **Brooks Brothers.** Chaussures, **Sperry.** Chaussettes, **Falke.**

“Je suis très fier du groupe que je forme avec Rafael Nadal et Roger Federer. Ils font partie intégrante de mon succès et de l'histoire que j'ai écrite dans ce sport.”

Il a renversé des gens. Il veut faire sentir sa présence, physiquement. Je suis là. Je saute partout. Je suis prêt au combat. Je vais te faire sentir ma présence dès le début. Dès le début, il grogne. C'est très intimidant pour beaucoup de joueurs. Et si vous n'avez pas confiance en vous, si vous n'avez pas un plan de jeu clair à appliquer dès le coup d'envoi, il va vous manger tout cru.

C'est le souvenir que vous gardez de votre première rencontre à Roland-Garros ?
C'est arrivé à de nombreuses reprises. C'est le joueur que j'ai le plus affronté, mais je pense que c'est ce que j'ai ressenti lors de notre premier match à Roland-Garros. En 2006 ? Nous n'étions pourtant que des adolescents. [Rafael Nadal a fêté ses 20 ans pendant le tournoi, le 3 juin 2006] Mais il était déjà le champion en titre de Roland-Garros et une superstar.

On parle souvent de vous trois ensemble. Comment votre relation a-t-elle évolué ces dernières années, alors que vous ne jouez plus contre eux ?
Je ne les vois pas, ou seulement rarement. Mais la rivalité que nous avions tous les trois est éternelle, je pense. Elle laisse une marque et un héritage incroyables dans ce sport. Quelque chose qui durera toujours. Je suis très fier et très heureux d'appartenir à ce groupe. Ils ont fait partie intégrante de mon succès et de l'histoire que j'ai écrite dans ce sport. Ces rivalités m'ont endurci comme aucune autre au fil de ma carrière. Voilà pour ce qui est du tennis. Et dans le privé, ça va et ça vient. J'essaie d'être toujours respectueux et amical avec eux en dehors du court. Mais je n'ai pas été accepté au début, parce que je suis arrivé sur le terrain en montrant que j'avais confiance en moi et que je voulais gagner. Et je ne pense pas qu'ils aient apprécié cela de suite. D'autant plus que la plupart des joueurs jouaient pour les affronter, pas pour gagner. J'avais confiance en moi, et ça a probablement ajouté de la distance. C'est très bien comme ça, je m'y suis fait. J'ai compris le message, nous ne sommes que des rivaux et rien d'autre. Et honnêtement, il est très difficile d'être amis sur le circuit. Quand vous arrivez à ce niveau de rivalité, que vous êtes constamment en compétition et que vous êtes numéro un, deux et trois dans le monde, c'est très difficile d'avoir une proximité, de dîner ensemble ou de se retrouver pour des vacances en famille.

Selon lui, ce trio de leaders fonctionnait bien, avec son lot d'appels au sommet pour prendre des décisions majeures à des moments cruciaux. Ils parlaient d'une seule voix. Ils ont toujours travaillé en étroite collaboration concernant le tennis. “Mais encore une fois, chacun d'entre nous a toujours suivi sa propre trajectoire de vie. Les dernières fois que j'ai croisé Roger, nous avons parlé de la famille, de la vie en déplacement. J'aimerais me connecter davantage avec ces gars-là, à un niveau plus profond. Vraiment, c'est mon souhait. Je ne sais pas s'ils partagent ce désir ou cet enthousiasme.”
Novak Djokovic est tellement serein et imperturbable, baigné du soleil de la baie, que cela me surprend de le voir soudainement si déterminé. Il parle clairement, mais il semble à court de mots pour la première fois depuis le début de notre entretien.
“Nous verrons… Cela dépend de là où la vie mènera chacun d'entre nous. Nous vivons dans des endroits différents . Le tennis nous a tous beaucoup apporté et continuera probablement à nous réunir d'une manière ou d'une autre.”

Peut-être que dans cinq ou dix ans, vous serez ici sur un même bateau.
Je ne manquerai pas de les inviter tous les deux pour passer du bon temps, réfléchir et se détendre.

Il n'y a que trois personnes dans l'histoire du tennis masculin qui savent ce que vous savez et qui ont accompli ce que vous avez accompli. J'imagine qu'un jour, chacun d'entre vous souhaitera parler de cette chose exceptionnelle.
Je partage votre enthousiasme. J'aimerais discuter autour d'un verre avec eux, parler des choses qui ont agacé tout le monde à mon sujet ! Ou vice-versa. Tout mettre sur la table. J'aimerais aussi comprendre comment ils réfléchissent, comment ils ont géré certaines situations sur le terrain et la pression qui pèse sur vos épaules lorsque vous êtes au sommet du jeu. J'ai mes petites observations accumulées au fil du temps. C'est pareil pour eux. Mais c'est différent quand vous l'entendez de vive voix.
J'espère donc qu'un jour, dans un environnement apaisé, nous pourrons nous ouvrir les uns aux autres. Ce serait formidable. Et cette réunion enverrait un message fort aux fans de tennis et de sports.

Un voilier avance tranquillement sur la baie, poussé par une brise légère. Plantons le décor : un Suisse, un Espagnol et un Serbe montent sur un bateau avec une bouteille de vin slovène… Novak Djokovic rêvasse, il n'est pas encore à la retraite mais il entrevoit déjà l'autre rive. “Imaginez être la petite souris qui écoutera toutes nos conversations !”

SARAH MANDOIS, *adaptation française*

LE MOUVEMENT DU FUTUR

À L'HEURE OÙ DES PRATIQUES COMME LE CROSSFIT OU L'HYROX METTENT L'ACCENT SUR LA PERFORMANCE BRUTE, UNE NOUVELLE DISCIPLINE ÉMERGE LENTEMENT MAIS SÛREMENT : LE "MOBILITY TRAINING" OU, PLUS SIMPLEMENT, LA "MOBILITÉ". LA PROMESSE : UNE BONNE SANTÉ ET DES ARTICULATIONS BIEN HUILÉES, PLUTÔT QUE D'ÉNORMES BICEPS.

PAR MAXIME JOLY

FERMEZ LES YEUX et imaginez un coach de fitness qui pose ses mains sur vos épaules. Il vous guide à l'aveugle à travers un studio de 50 m², accélère, ralentit, change de direction, slalome entre les participants, les tapis de yoga et les bouteilles d'eau. La sensation relève du vertige (et du ridicule) mais laisse vite place à des éclats de rire. C'est de cette façon que Karimu Samuels brise la glace – et que je me retrouve à jouer les cobayes devant des inconnus dans une salle de sport à deux heures de Londres.
Dans ce club privé – dont on me souffle que David Beckham est membre – Karimu Samuels donne un cours de "mouvement".

Sa vidéo la plus populaire sur Instagram, qui a cumulé plus de 17 millions de vues, le montre guidant une élève à l'aide d'un bâton de gymnastique. La disciple, au sol, doit éviter que l'outil ne la touche en effectuant des gestes spontanés. Elle roule sur le dos, pousse sur ses mains pour décoller ses épaules, et soulève ses jambes dans un ballet de mouvements fluides et naturels. D'origine allemande, Karimu Samuels entraîne boxeurs pros et sportifs du dimanche en suivant le même credo : *"Softness is the new strength."* Comprenez que l'habileté et la fluidité sont une force.

Les nouveaux apôtres de la fluidité du mouvement

AVEC SES EXERCICES étonnants, Karimu Samuels fait partie d'une génération de professionnels du sport qui veulent renverser un paradigme : celui de l'activité physique à but esthétique, largement relayé sur les réseaux sociaux. Appelés "mobility training", "mouvement" ou "mobilité" en français, ces cours d'un nouveau genre se sont développés à partir d'un mélange de disciplines, comme la médecine sportive, la gymnastique, le yoga, la danse ou encore la capoeira. Des sports qui développent à la fois la force, la souplesse et la coordination.

L'Israélien Ido Portal, pionnier de cette nouvelle vague, est célèbre pour avoir coaché le combattant de MMA Conor McGregor. Apôtre de la fluidité du mouvement, Portal a développé une philosophie qui invite à explorer de nouveaux schémas d'entraînement qui permettent de se libérer de blocages physiques liés à nos vies sédentaires. Selon lui, cette approche permet non seulement de gagner en agilité et en souplesse, mais aussi de développer une musculature fonctionnelle. Autrement dit, tout l'inverse des disciplines focalisées sur la performance physique, comme le crossfit ou l'hyrox.

"J'ai vu un marché où des gens voulaient faire des mouvements impressionnants, mais les faisaient mal, leur corps était abîmé par les heures passées derrière un bureau." — Angus Martin

C'est précisément l'observation des blessures causées par le CrossFit qui a donné à Angus Martin l'idée de fonder son studio Lift, dans le quartier londonien très branché de Shoreditch. Ancien nageur et rugbyman, le Britannique avait lui-même subi plusieurs opérations importantes au dos. "Quand on parle de CrossFit, ce qui attire les gens, ce sont les anneaux et l'haltérophilie, les tractions, les *muscle-up*, observe-t-il. Le problème, c'est que c'est souvent mal enseigné. J'ai vu un marché où des gens voulaient faire des mouvements impressionnants, mais les faisaient mal, leur corps était abîmé par les heures passées derrière un bureau. Le tronc, les hanches et les épaules doivent communiquer pour transférer efficacement la force."

Améliorer le contrôle, la qualité et l'amplitude des mouvements, c'est aussi l'objectif de la méthode Kinstretch. Conçu par le docteur Andreo Spina, chiropracteur spécialisé dans le sport, ce système composé d'exercices lents et précis vise à contrer les effets de la sédentarité. Pour Spina, l'exercice est une invention humaine, créée pour compenser notre manque de mouvement naturel au quotidien – se pencher, se déplacer, s'accroupir ou s'étirer plutôt que de rester assis toute la journée devant un écran. Pour lui, pas de doute qu'on ne compense pas son inactivité avec une heure de musculation ou même de yoga.

C'est cette même méthode Kinstretch qui a inspiré à Amir Zandinejad ses programmes de sport accessibles en ligne. Avec sa grosse barbe, ses tatouages aux bras et sa casquette à l'envers, cet Américain de 36 ans possède la panoplie du parfait *gymbro*. On s'attend à l'entendre débiter ses meilleurs conseils pour prendre de la masse musculaire et obtenir un physique de mâle alpha bodybuildé. Mais celui qui se fait surnommer *"Beard"* ("La Barbe") et compte 1,6 million de followers sur Instagram partage en réalité des routines

spécifiques pour retrouver des articulations “moelleuses” et combattre le mythe selon lequel les hommes sont voués à “rouiller” à l’approche de la quarantaine. Si cette approche semble aussi ludique et bénéfique à long terme, pourquoi n’a-t-elle pas encore trouvé sa place dans nos salles de sport françaises ? Eh bien, elle commence à le faire.

“C’est quoi ce cours de zinzin ? Je veux essayer !”

TOUS LES JEUDIS SOIR, depuis environ trois ans, je participe à un cours de mobilité à La Montgolfière, un club de sport hype installé près du Canal Saint-Martin, à Paris. La séance commence par des mouvements qui peuvent déconcerter les nouveaux (marche du canard, pompes Spiderman…) puis par des variations de roues et figures plus ou moins acrobatiques. Elle se poursuit avec des exercices de force, d’équilibre et de coordination avec des poids, ou encore des écarts. La dernière fois que j’ai posté un extrait de cet entraînement dans ma story Instagram, on m’a répondu : “C’est quoi ce cours de zinzin ? Je veux essayer !”

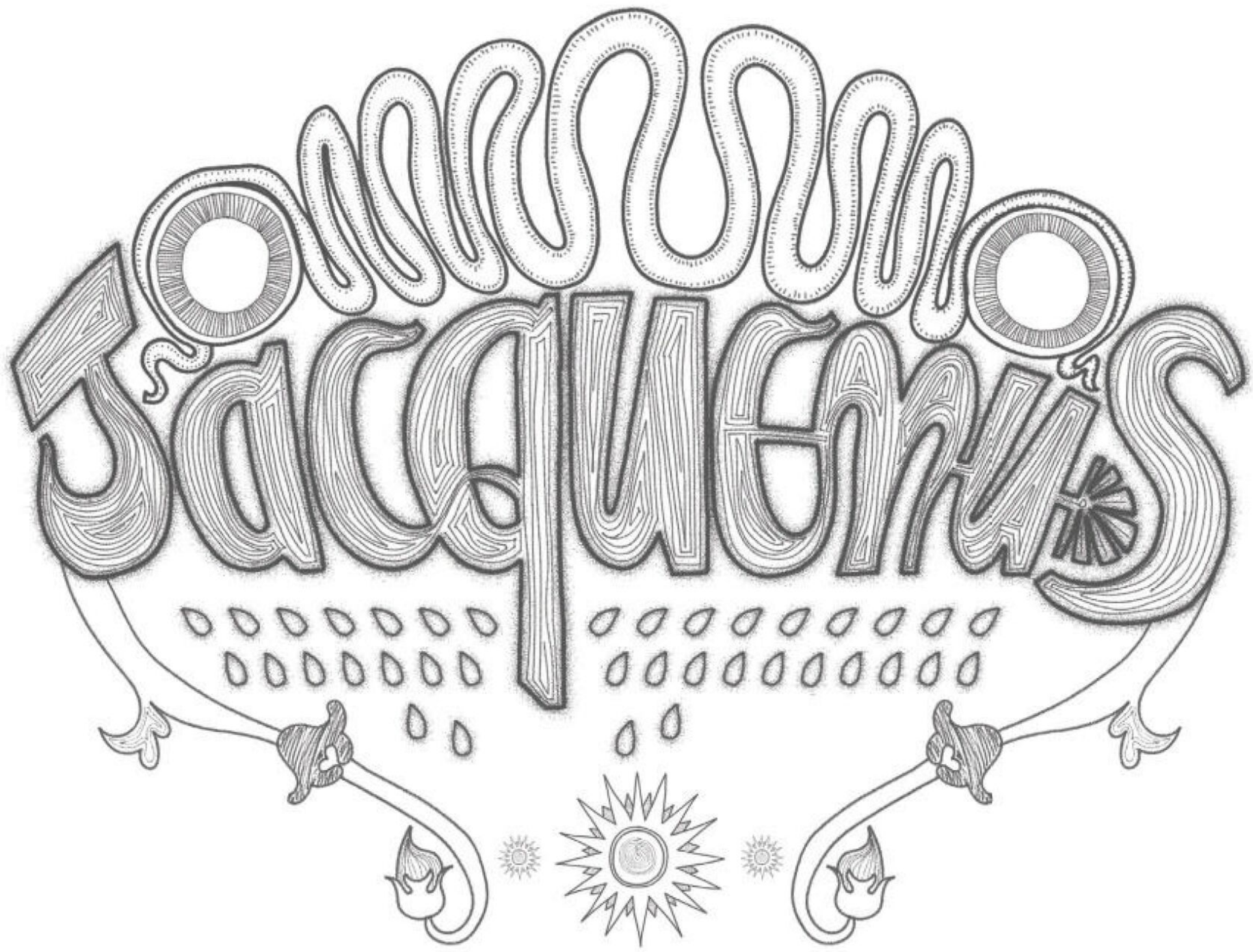
Ancienne gymnaste et coach à l’origine de ce *“mobility training”,* Lara Puschmann a développé un système d’entraînement fondé sur sa vision d’une pratique sportive à la fois technique et exigeante, mais qui laisse aussi place au fun et présente des vertus réparatrices. “Le fitness traditionnel ne m’a jamais inspirée, je ne me voyais pas me contenter de faire transpirer les gens et de compter les répétitions sur des mouvements linéaires, explique-t-elle. Penser que le public ne cherche qu’à se vider la tête et à brûler des calories, ça relève d’un nivellement par le bas de l’offre sportive.”

Ses cours attirent des non-sportifs qui veulent améliorer leur posture, autant que des sportifs aguerris qui y trouvent un moyen de continuer à pratiquer leur activité fétiche en prévenant gênes et blessures – il est probable que sans cette nouvelle habitude, j’aurais moi-même abandonné le foot, qui m’a longtemps provoqué des douleurs lombaires. Peu importe le profil des participants, tous cherchent à mieux comprendre la biomécanique, à conserver ou développer des capacités physiques et à se sentir bien dans leur corps. “À l’ère des marathons et des Hyrox, où tout est quantifiable, je trouve ça rafraîchissant de se lancer dans une pratique qui s’éloigne de la data, relève Lara Puschmann. Dans mes cours, on peut se sentir perdu au début car ce n’est pas mesurable de la même manière et ça fait appel au ressenti, mais je pense que les gens sont beaucoup plus conscients d’eux-mêmes aujourd’hui. C’est cool de voir les mentalités changer, que les mecs se sentent davantage concernés par la souplesse, par exemple.”

“À l’ère des marathons et des Hyrox, où tout est quantifiable, je trouve ça rafraîchissant de se lancer dans une pratique qui s’éloigne de la data.” —Lara Puschmann

Pour Lara Puschmann à Paris, comme pour Angus Martin à Londres, la mobilité constitue un outil personnalisable à l’infini dont chacun peut se saisir en fonction de ses objectifs et besoins. “Le vrai but n’est pas de tenir en *handstand* [en équilibre sur les mains, ndlr], mais d’être capable de jouer au foot avec ses enfants et de vivre une vie épanouissante”, insiste Angus Martin, qui déplore que l’industrie du fitness abandonne trop souvent son caractère éducatif pour tomber dans le divertissement.

Une menace qui plane sur sa propre pratique : à mesure qu’elle rencontre du succès, la mobilité est devenue un terme à la mode, utilisé comme argument marketing par des pratiques à l’approche moins globale et durable. Ainsi, certains cours de yoga nouvelle génération, de stretching amélioré ou d’*“animal flow”* sont souvent qualifiés de *“mobility training”*, sans que ce soit toujours justifié. Pour vous repérer, veillez à ce que les objectifs avancés par le coach soient formulés dans le bon ordre : se sentir bien et, dans un second temps, se sentir beau ! Comme le résume Karimu Samuels : “Faites travailler un plus grand nombre de groupes musculaires et d’articulations à la fois et vous finirez par observer un effet secondaire : vous allez vous muscler.”



ARRÊTE-MOI SI TU PEUX

Ses créations sont incontournables, ses défilés inattendus et il est aussi à l'aise avec l'image que la célébrité. Simon Porte Jacquemus, 35 ans, a fait de son label indépendant d'inspiration méditerranéenne la marque la plus en vogue de la mode française. Aujourd'hui, maisons historiques et autres géants de la tech lui tournent autour.

PAR SAMUEL HINE PHOTOGRAPHE FANNY LATOUR-LAMBERT

SIMON PORTE JACQUEMUS brûle de nous confier un secret. Nous sommes début juin et il s'adresse à une petite assemblée de journalistes, dans une villa juchée au sommet d'une falaise sur l'île italienne de Capri, où le créateur de mode s'apprête à présenter la dernière collection de sa marque éponyme, Jacquemus. Un soleil de plomb pèse sur le podium, qui sied à merveille à l'univers méditerranéen de la marque. À quelques couloirs de là déambulent des mannequins aux coiffures luxuriantes. Avant le défilé, on guette une apparition inattendue qui promet de faire le buzz. Simon sait qu'il devrait garder le secret, mais certains noms sont trop iconiques pour ne pas être cités.

"C'est Gwyneth", glisse-t-il dans son charmant accent du sud. S'il ne prononce que son prénom, il n'y a aucun doute sur la personne en question. "Elle a prévu de venir."

Par la fenêtre, le bleu imprenable de la mer Tyrrhénienne s'étire à l'horizon. Quelque part vogue un bateau avec à son bord la divine Gwyneth Paltrow, incarnation du chic. Une journaliste laisse échapper un soupir ébahi. S'assurer la présence d'un grand nom lors des défilés relève du graal dans l'industrie de la mode, dont les acteurs rivalisent de férocité pour compter parmi leurs invités les plus prestigieux, à coups de jets privés, de chèques à six chiffres et de contrats exorbitants. Simon Porte Jacquemus, lui, ne rémunère pas les célébrités qui assistent à ses shows, mais il est sur le point de réaliser le plus gros coup de la saison : afficher au premier rang de son défilé Gwyneth Paltrow, alors que l'un de ses films cultes, *Le Talentueux Mr Ripley*, est en plein revival culturel.

Simon Porte Jacquemus grandit près de Marseille et fonde sa marque en 2009, à seulement 19 ans. Il a tout juste quitté son école de mode et vient de perdre sa mère adorée dans un accident de voiture. Jacquemus était son nom de jeune fille. S'il reste intarissable sur son amour de la couture, Simon Porte Jacquemus, au-delà de son talent de créateur, est aussi un redoutable maître de l'image, qui manie à merveille les réseaux sociaux pour battre à leur propre jeu des maisons de mode aux moyens titanesques. Depuis le départ, le produit central de la marque n'est autre que Simon lui-même. Le jeune homme a toujours généreusement partagé sa vie sur Instagram et continue activement de superviser sa ››

Simon Porte Jacquemus rejoint à vélo ses bureaux du VIIIe arrondissement.

page, baignée de ses selfies ensoleillés. C'est ainsi, presque sans le vouloir, qu'il est devenu l'un des premiers influenceurs lifestyle de la plateforme. Son compte officiel affiche aujourd'hui 6,5 millions d'abonnés, qui se plaignent régulièrement du fait que le créateur ne poste plus autant qu'auparavant. "Les gens adorent voir des moments de vie, relève-t-il. Mon équipe me dit toujours : 'Des gens nous ont encore écrit pour nous dire que tu leur manques.'"

"Il n'est jamais *cringe*", estime Lamia Lagha, collaboratrice de longue date et l'une des plus proches amies de Simon, qu'elle a rencontré alors qu'ils travaillaient tous deux dans un grand magasin parisien. "Il a une telle foi en lui-même. Ce n'est pas de l'arrogance. Il sait que les choses vont arriver. Et quand on est dans cet état d'esprit, on n'a plus rien à perdre. À l'époque, les gens le jugeaient, ils disaient qu'il se faisait trop remarquer. Et lui était en mode, *'je m'en fiche'*."

Chez Jacquemus, on aime se faire remarquer. Mon premier souvenir de la marque remonte à 2019, un jour où l'influenceuse américaine Kylie Jenner s'est affichée avec un chapeau de paille fort volumineux, comme si une soucoupe volante en foin venait de lui atterrir sur la tête. La pièce est devenue virale tout de suite, suscitant des réactions négatives qui n'ont fait qu'accroître le buzz. En 2020, le créateur suit la même logique en révélant une collection de sacs tellement petits qu'ils peuvent à peine servir. S'ensuit le même cycle de ferveur-fureur, de sorte que ses modèles divisent autant qu'ils fascinent, illustrant parfaitement le paradoxe de la contemporanéité virtuelle qui brouille les pistes entre génie et absurde.

"Il apporte de la joie, du jeu et de la légèreté dans une industrie souvent trop sérieuse, trop intellectuelle, trop stratège", souligne Beka Gvishiani, célèbre commentateur de l'industrie de la mode aux manettes du compte Instagram Style Not Com. Ces dernières années, Jacquemus n'a cessé de grimper dans le Lyst Index – classement trimestriel des marques les plus en vue, établi sur la base de données issues du e-commerce et des réseaux sociaux – devançant des géants tels que Gucci, Moncler, Balenciaga et Louis Vuitton en grimpant jusqu'à à la 7e place du palmarès.

Le calme revient sur Capri et je demande à Simon comment il s'y est pris pour faire venir l'actrice. Il a l'art d'attirer à lui les plus grandes célébrités au bon moment, pour prendre les photos qui feront ensuite le tour d'Internet. Je lui fais remarquer que Gwyneth Paltrow n'assiste pas à beaucoup de défilés. "Juste au mien !, lance-t-il dans un large sourire. Je crois qu'elle aime beaucoup la marque", dit-il, avant d'ajouter qu'ils ne se sont pas encore rencontrés. Selon lui, "les célébrités sont attirées par la joie, elles ont envie d'y prendre part."

Un peu plus tard, je retrouve Gwyneth Paltrow qui patiente sous une ombrelle avant le début du défilé. Je lui demande pourquoi elle a décidé de venir. Simon n'avait pas tout à fait tort, mais pas raison non plus. "Eh bien mon fils est très branché mode – c'est une obsession chez lui, confie Gwyneth. J'ai évoqué le fait que j'avais reçu une invitation de Jacquemus, et il m'a dit : 'Maman, tu dois y aller !' Donc j'ai simplement dit ok !" Après le défilé, c'est un Simon Porte Jacquemus rayonnant qui l'étreint comme une amie de longue date devant les flashs des photographes.

Raillé un temps pour ses poses instagrammesques, le créateur a désormais l'habitude qu'on lui rende ses marques d'affection. Quinze ans après ses débuts, il peut se targuer d'être à la tête de la plus grande marque de mode indépendante française. En 2023, celle-ci a généré un chiffre d'affaires de près de 270 millions d'euros et a ouvert des boutiques sur les plus grandes avenues du monde, de New York à Londres, avant de prendre d'assaut Los Angeles et Miami.

"Tout semble se passer comme je l'avais imaginé, déclare Jacquemus. J'ai toujours été porté par cette ambition, et je planifie tout cela depuis mes 15 ans."

Page de gauche: le footballeur Jules Koundé pour la campagne automne-hiver 2024-2025 de Jacquemus.

TOM KNELLER/JACQUEMUS

L'esthétique Jacquemus, solaire, tout en douceur, dévoile une profonde légèreté d'esprit. Pour décrire l'humeur de ses créations, Simon emploie le mot "chaleureuse". De quoi séduire la star du football américain Travis Kelce, qu'une simple chemise de plage signée Jacquemus suffit à habiller pour un *date*. Le rappeur Bad Bunny s'est lui laissé convaincre par l'audace des pièces du créateur. On a affaire ici à une versatilité hautement moderne, tout en intelligence et en distinction. Jacquemus est à la mode, ce n'est pas plus compliqué que cela.

La femme Jacquemus est inspirée de sa mère : sublime, brune, hâlée. Quant à l'homme Jacquemus, qui est-il ?

"Eh bien, je crois que c'est moi, reconnaît-il. C'est terrible à dire, mais oui, je crois que c'est quelqu'un qui est chic au quotidien, tout en restant léger et frais. Quelqu'un de chic avec un grand sourire."

Self-made man

UN MATIN de semaine, début septembre, dans Manhattan. Simon se tient à l'angle d'une rue de SoHo. Derrière lui, sa première boutique étasunienne. Comme toujours, son visage irradie. On dirait qu'il vient de débarquer de Saint-Tropez, sa réserve de rayons UV en poche. Devant lui, deux jeunes femmes arrêtent leur Jeep pour faire une halte devant le magasin du créateur français. Bouches grandes ouvertes, elles pointent leurs téléphones dans sa direction. Il fait mine de ne pas les voir. Il est très populaire aux États-Unis, où les affaires, de son propre aveu, n'ont jamais aussi bien marché.

Tandis qu'affluent d'autres fans, Simon propose qu'on entre dans la boutique. Pour l'instant, celle-ci n'est qu'un amas de matériaux et de câbles, destinée à devenir une véritable maison de plage pour son ouverture, en octobre. Fou d'architecture d'intérieur, il prend une part active à la décoration de ses magasins. "Je n'achète plus de pièces de mode. Je suis surtout obsédé par l'art", indique-t-il. Il injecte cette passion dans son nouvel espace de Spring Street, qui va bientôt s'emplir de citronniers dans des pots en terre, de carrelages en pierre de Bourgogne, et de meubles qu'il fait venir de sa demeure personnelle. "Cette boutique est un peu différente des autres, l'idée est qu'on s'y sente chez soi. Je ne veux pas qu'on ait l'impression que tout est conçu pour vendre des sacs." Simon Porte Jacquemus s'enorgueillit d'être un conteur affûté, et il est particulièrement agile pour déployer son ››

propre récit. Cette nouvelle boutique porte selon lui une signification profonde, qui va bien au-delà de sa dimension mercantile. "Ça ne faisait pas cinq minutes que j'étais là et des tas de gens sont venus me voir pour me dire : 'Oh my God, on a tellement hâte que ça ouvre'", raconte-t-il. Sans doute parce qu' "il ne s'agit pas simplement d'ouvrir d'un magasin, mais d'accomplir un rêve", comme il l'explique lui-même.

J'émets l'hypothèse que si les États-Unis ont accueilli à bras ouverts cette marque typiquement française, c'est parce que sa trajectoire épouse le mythe américain du *self-made man*. "Oui, c'est le modèle Ralph Lauren, répond-il. À 18 ans, je travaillais dans un grand magasin à Paris, donc oui, c'est tout à fait ça." La légende veut en effet que Ralph Lauren vendait ses cravates chez Bloomingdale's. "Le vendeur devenu le patron de sa propre entreprise. Pour les Américains, c'est engageant, je crois."

La comparaison peut sembler surfaite, mais de la même façon que Ralph Lauren a incarné son époque, Simon Porte Jacquemus pourrait bien incarner la nôtre, où l'image prime sur tout le reste. Considérons ses abdos de rugbyman et son visage d'empereur parfaitement gommé. Cette qualité photogénique déborde l'écran. Dans la vie réelle, son charisme est impressionnant. Le styliste et journaliste

Ce col flottant apporte l'insouciance caractéristique de Jacquemus, même dans les looks les plus formels tels que celui-ci, tiré de la collection printemps-été 2025.

"Enfant, j'étais obsédé par la mode. Et personne ne m'a jamais dit que c'était impossible."

américain Mel Ottenberg se souvient de sa rencontre avec lui comme si c'était hier. C'était dans son showroom parisien, aux débuts de la marque. "Je me rappelle m'être dit : '*Oh my God*, tu es un créateur de mode célèbre. Tu vas devenir très célèbre et avoir beaucoup de succès.' Il avait la fougue, le charme, le style, et ses pièces s'inscrivaient dans une certaine grammaire, qui est toujours là aujourd'hui. On voyait tout de suite le potentiel." À Capri, un mannequin qui travaille régulièrement avec la marque y va franco. "On a tendance à l'oublier quand on fait ce métier, mais Simon est très *hot*."

Tout un univers

AUJOURD'HUI, Simon arbore un tee-shirt d'un blanc éclatant, un jean vert délavé, des top-siders blanches et des Wayfarer sombres. Il est au summum du cool. En blazer et cravate, j'ai des airs de chef de chantier. Bien qu'il soit beaucoup moins excentrique que d'autres créateurs illustres, le culte qu'il voue à l'étoile placée au centre de notre système solaire est quasi mystique. Soudain, il tourne son visage vers le ciel. Les rayons de ce début d'automne scintillent sur son visage bronzé. "Hmm, je suis dans un rêve", soupire-t-il. En avril 2024, avec son mari Marco Maestri, il est devenu père de jumeaux, prénommés Mia et – je vous le donne en mille – Sun.

Je lui demande de me parler de son été. En l'écoutant, j'entrevois une constellation de bateaux et de plages, de serviettes rayées et de maillots de bain, une vague infinie de loisirs, en accord avec l'aspiration au luxe qui caractérise la marque : une vie aussi sexy que simple, faite de belles personnes et de jolies choses.

À ma grande surprise, Simon accueille avec bonheur l'arrivée des feuilles mortes. "L'été a été assez long", dit-il. Contrairement à ce qu'on pourrait croire au regard de l'image de marque qu'il s'est construite, il n'aime pas du tout l'idée d'être tout le temps en vacances. "J'aime travailler, donc je me suis beaucoup ennuyé. Je préfère un long weekend à de longues vacances." Ce n'est apparemment pas le cas de ses amis, qui ont envahi la maison du sud de la France qu'il partage avec Marco Maestri et leurs jumeaux. À un moment donné, on comptait 19 invités à table. Simon leur a demandé qui prévoyait de partir ce jour-là. Il imite un groupe de convives qui se regardent en chiens de faïence. "J'ai dit : 'S'il vous plaît, les gars... Je ne peux pas faire une salade de concombres pour nous tous !'" C'est que, quand on entre dans l'univers Jacquemus, on a moyennement envie d'en sortir.

De l'autre côté de la rue, sa nouvelle voisine, une vaste boutique Chanel, également en cours de rénovation. "J'étais heureux d'avoir Chanel en face de nous, c'est la plus belle maison", se réjouit-il.

Longtemps, Simon Porte Jacquemus semblait destiné à prendre la tête d'une maison phare avide d'un nouveau souffle. Il y a dix ans, il pouvait encore marcher incognito dans SoHo, et il était question qu'il succède à Alexander Wang chez Balenciaga. Plus récemment, des rumeurs l'annonçaient parachuté à la rescousse de Givenchy. Chaque nouvelle spéculation avait le don d'exaspérer ses détracteurs, et de conforter ses partisans.

Simon a grandi loin des ateliers de luxe parisiens, dans l'humble hameau de Mallemort, à proximité de la Côte d'Azur. Toute sa famille élargie venait du monde agricole et vivait le long d'une même route. "J'ai eu une belle enfance", se souvient-il avec tendresse. Mais ce cadre était, de son propre aveu, "très isolé. Ma créativité est liée au fait que je m'ennuyais beaucoup." La famille, qu'elle y croie ou non, a toujours soutenu Simon dans son intention de percer dans l'univers lointain de la mode. "J'essayais de créer des personnages, j'étais obsédé par la mode, et personne ne m'a jamais dit que c'était impossible", raconte-t-il. Lorsqu'il était victime de brimades à l'école en raison de son homosexualité, sa mère lui assurait que ses bourreaux étaient simplement jaloux parce qu'il était une star. Elle lui disait qu'il allait devenir le plus grand créateur de mode au monde. Elle lui disait : "tu seras le meilleur... le meilleur", raconte-t-il. Son père abondait en ce sens. "J'ai toujours eu de lui l'image d'un garçon de la campagne", révèle-t-il, mais il faisait aussi partie d'un groupe punk travesti, une "figure du village" qui chantait et écrivait des poèmes.

Très tôt, Simon devient une star. Quand il débarque à l'École supérieure des arts et techniques de la mode (ESMOD), à Paris, il s'habille comme un mannequin d'Hedi Slimane, avec des repettos, des slims noirs et des lunettes de soleil fantasques. Il se souvient exactement du moment où, au pays, il est devenu l'enfant cool après avoir changé d'école, à l'adolescence. "Je me disais : 'Enfin..., dit-il, en une expiration dramatique. Enfin...' C'est un moment inoubliable." Il entre à l'université en septembre 2009, des rêves plein la tête. Mais le programme

BUREAU FUTURE. COURTESY OF JACQUEMUS

se révèle trop désuet pour un étudiant qui vise un minimalisme à la Jil Sander, et il quitte l'école en octobre. Un mois plus tard, sa mère meurt dans un accident de voiture. Il rentre chez lui pour cinq jours de deuil, puis reprend le train pour Paris, malgré les supplications de sa grand-mère qui lui demande de prendre plus de temps. Mais il ne quitte pas les lieux sans avoir laissé un exemplaire de *Vogue* dans le cercueil de sa mère. Je lui ai dit : "Je vais être dans *Vogue*, raconte Simon. C'est fou. Quand j'y pense, je trouve ça mignon, mais en même temps, c'était fou, cette détermination." S'il croyait déjà en lui auparavant, son objectif s'est renforcé. Il devient, selon ses propres mots, "une machine".

À l'époque, le milieu de la mode parisien n'est pas exactement un paradis pour un jeune homme qui a abandonné ses études dans une petite ville du sud. "Il n'y avait que les vieilles maisons, se souvient sa collaboratrice Lamia Lagha. On les appelait 'la famille'. C'était vraiment difficile d'entrer dans la mode si on venait de nulle part." Mais il a su tirer parti de cette situation atypique. Paris était prête à accueillir de nouveaux visages, et la vision joyeuse de Simon Porte Jacquemus allait directement à l'encontre des courants sombres et conceptuels qui traversaient la mode à l'époque. Avec peu de ressources mais beaucoup d'idées, il commence à faire du bruit en présentant ses premières pièces, simples et chics – nécessitant une fabrication plus légère, moins chère – qu'il confie à une nouvelle génération de filles branchées comme Jeanne Damas, plutôt qu'à des mannequins. Simon fait l'impasse sur la presse institutionnelle. Avec ses amis, il tourne des courts-métrages et réalise des lookbooks efficaces qu'il publie sur Facebook, Tumblr et Pinterest. Ces instantanés de mode rafraîchissants et authentiques deviennent vite viraux.

Il se découvre aussi un talent pour la performance. En 2011, le tee-shirt Givenchy Rottweiler fait fureur. Simon Porte Jacquemus est frustré de ne pas réussir à attirer l'attention du grand public. Avec ses amis, il enfile l'une de ses tenues pleines de soleil et s'invite à un festival *Vogue* sur la ››

“C’est toujours bon signe d’être cité. C’est flatteur de voir que tant de gens ont votre nom à la bouche.”

très chic avenue Montaigne. Ensemble, ils se mettent à chanter, protestant contre un *establishment* morose et exclusif. Une foule immense, presse comprise, se joint à eux. De quoi booster sa confiance. Dans les années qui suivent, il commence à présenter ses pièces dans des showrooms parisiens. On lui connaît alors cette répartie légendaire, quand on le complimente sur la beauté de ses collections : “Je sais.”

En 2018, Simon renoue avec sa méthode guérilla pour conquérir la mode masculine. “J’ai pris ma décision de la même manière que pour mon premier défilé. J’ai appelé ma grand-mère et je lui ai dit que j’allais faire un défilé dans trois semaines. Elle m’a dit : ‘D’accord, mais tu n’as pas d’argent.’” Des années plus tard, c’est avec cette même énergie qu’il crée une gamme de shorts cargo, pulls en tricot et chemises à imprimés floraux. Lesdites pièces vont comme un gant à sa bande de messieurs muscles, qui défilent sur la plage d’une calanque marseillaise. *Vogue* – acquis à la cause depuis bien longtemps – qualifie ce début tout en spontanéité de “succès, non seulement parce que Simon Porte Jacquemus expose une vision forte et personnelle, mais aussi parce qu’elle semble lui venir naturellement”. À partir de ce moment-là, ses défilés ne sont plus inscrits au calendrier officiel. Ils se déroulent en dehors de Paris, mais bel et bien sous le feu des projecteurs.

Signe de confiance à l’égard de son prêt-à-porter masculin, le créateur participera de nouveau à la Fashion Week masculine de Paris en janvier. L’homme est la catégorie de la marque qui connaît la plus forte croissance. “La collection masculine a quelque chose de très frais”, explique Simon, qui suppute qu’un nombre considérable de fans découvrent la marque par leurs petites amies. “Je suis cité dans une dizaine de chansons de rap !”, s’exclame-t-il.

À l’heure où l’on discute tranquillement dans ce début d’automne new-yorkais, Simon Porte Jacquemus est le héros malgré lui d’une des intrigues les plus exaltantes du moment. Le site d’information numérique Puck rapporte qu’il s’est rendu à Londres pour présenter sa candidature au poste le plus iconique de la mode internationale : celui de directeur artistique de Chanel. Le mastodonte du luxe, qui a réalisé près de 20 milliards d’euros de chiffre d’affaires en 2023, est alors à la recherche d’un nouveau créateur depuis le départ brutal de Virginie Viard, successeure de Karl Lagerfeld, et le nom de Simon Porte Jacquemus serait en tête de la shortlist.

D’ordinaire, Simon ne réagit pas à ce type d’informations. Il se contente de rappeler qu’il “ne fait pas cela pour travailler dans une grande maison”, comme il l’avait fait lorsque les rumeurs sur Givenchy avaient commencé à circuler au début de l’année 2024. “Jacquemus est ma grande maison”, soulignait-il alors.

Tandis que nos regards se perdent dans les vitrines Chanel condamnées, et que je lui soumets ma question maudite, il me coupe poliment la parole. “Je suis là, dit-il. On raconte toujours des tas de choses sur moi, et je ne sais plus quoi dire. Je suis heureux d’entendre une telle rumeur, c’est bon signe pour ma marque, et pour ma carrière. Ça signifie que je suis dans la bonne direction.”

Finalement, il a été annoncé en décembre que le poste de Chanel serait attribué à Matthieu Blazy, le directeur artistique franco-belge de Bottega Veneta. Que les rumeurs selon lesquelles il était également en lice pour le poste aient été fondées ou non, Simon émet avec facétie une dernière observation. On lui prête chaque fois un poste plus important, remarque-t-il.

Un verger de pommiers

L’AUTOMNE S’EST INSTALLÉ. Je retrouve Simon dans son bureau du VIII[e] arrondissement parisien. On est en plein milieu de la Fashion Week et la ville se voile d’une triste bruine grise, mais ici, les murs sablonneux, les parquets d’argile et les oliviers évoquent des destinations éminemment plus thermales.

Il a beaucoup à faire aujourd’hui : l’ouverture de la boutique new-yorkaise est dans deux semaines, et la nounou de ses enfants est malade. Il va donc devoir s’échapper pour aller veiller sur les jumeaux. Il a également pris les fonctions de PDG de la marque – un poste laissé vacant depuis le départ de Bastien Daguzan en décembre 2023 – et il est en train de dessiner la prochaine collection de printemps. “Je connais des créateurs qui ne travaillent pas à plein temps, lance-t-il. Moi, je suis au travail tous les jours. Du lundi au vendredi. Je n’arrive pas forcément le premier, mais pas loin.”

Après son séjour à New York, il s’est envolé pour San Francisco avec un groupe de collaborateurs afin d’assister à la présentation de l’iPhone 16 au siège d’Apple. Il a ensuite rencontré Tim Cook. Je ne le sais que parce que j’ai vu sur Instagram une photo d’un Simon nonchalant posant avec le PDG d’Apple, tout sourire. Alors qu’il s’installe dans le fauteuil de son bureau, je lui demande de me raconter sa visite. Il sourit et me lance un clin d’œil.

La visite a été, selon ses propres termes, “un rêve. L’endroit est presque surréaliste”. Un communicant assis juste à côté intervient pour signaler que c’est Apple qui les a contactés. Et Simon d’ajouter avec malice que la seule autre marque présente était Hermès. Avec son équipe, ils se sont promenés dans le verger de pommiers situé au centre du siège de la société à Cupertino, qui ressemble à s’y méprendre à une station spatiale. Le créateur a expliqué à Tim Cook que l’iPhone avait changé sa vie. “Je pouvais prendre des photos de mes modèles et de ma vie, et les gens pouvaient suivre mon parcours, lui a-t-il confié. Bien sûr, comme tout le monde. Mais je pense que j’ai été la première marque à l’utiliser aussi fortement et à devenir aussi populaire grâce à cela.” Aujourd’hui, même s’il peut engager n’importe quel photographe de mode, Simon Porte Jacquemus insiste pour que ses campagnes soient photographiées à l’iPhone. “Les gens se sentent tellement plus proches des modèles”, estime-t-il. Et par extension, plus proches de lui.

Pour rire, j’imagine à voix haute un défilé Jacquemus dans ce jardin futuriste, puis je réprime mon gloussement. Et pourquoi pas ? “En vrai, c’est tellement nous”, fait-il remarquer.

Je lui demande si un projet est en cours avec Apple. Il contourne prudemment la question, mais ne peut s’empêcher de faire quelques allusions alléchantes. “Je ne sais pas à quoi nous allons aboutir, pour être honnête. Mais on y travaille en ce moment. Je ne peux pas vraiment le dire, mais ça nous tenterait beaucoup. Et ils aiment la marque. On verra, la discussion est lancée.”

Avant de retrouver la pluie, je m’enquiers de savoir s’il a des nouvelles de Chanel depuis notre dernière conversation. Alors que son représentant en relations publiques sonne la fin de l’interview en plaisantant, Simon rejette tragiquement la tête en arrière en signe d’exaspération.

“Non, je n’ai rien à déclarer”, finit-il par lâcher dans un haussement d’épaules. La question ne le dérange pas. Elle suscite chez lui de la fierté. “Comme je vous l’ai dit, poursuit-il, c’est toujours bon signe d’être cité, c’est flatteur de voir que tant de gens ont votre nom à la bouche. Je pense que c’est lié à la Fashion Week. Les gens croient vraiment à ce scénario.”

“Les autres y croient, mais vous ?”

Cette fois, pas de gestuelle dramatique. Simon détourne le regard puis sourit. Il ne répond pas. Il n’a pas besoin de mots. L’homme Jacquemus croit en lui-même.

JULIETTE NIZAN, *adaptation française.*

Simon Porte Jacquemus préfère le travail aux vacances. Il est généralement parmi les premiers à arriver au bureau, qu'il a conçu comme un havre de paix.

Hair : Anne Sofie Begtrup, Oribe Hair Care.
Grooming : Ruben Masoliver.
Make-up : Kamila Vay, Glossier.
Manucure : Sylvie Vacca pour Call My Agent.
Produit par Agnès Bouille et Sasha Desrousseaux pour Psychic Productions.
Réalisé dans les bureaux de Jacquemus, à Paris.

Cuir, tic

Cuir et parfum : l'association peut sembler insolite. Normal, puisqu'elle était plutôt réservée jusqu'à maintenant aux aficionados du parfum, amateurs de senteurs rares et sophistiquées. Mais depuis quelques années, des parfumeurs ouvrent le cuir à un public plus large.

PAR MAXIME JOLY - PHOTOGRAPHE MAXIME LEYVASTRE

CONTRAIREMENT à la bergamote, le jasmin ou la vanille, la chimie ne permet malheureusement pas de distiller dans un parfum une paire de Chelsea boots ou un Perfecto. Pourtant, les senteurs de cuir s'infiltrent et se déclinent à l'infini dans les parfums, au point de constituer une famille olfactive à part entière. Les références historiques se nomment, entre autres, *Cuir de Russie* de Chanel (1924), *Scandal* de Lanvin (1931), *Bandit* de Robert Piguet (1944) ou encore *Cabochard* de Grès (1959).

Le lien entre cuir et parfum remonte à la fin du Moyen Âge. À cette époque, la ville de Grasse n'est pas encore célèbre pour ses parfums, mais pour ses tanneries. Pour débarrasser les peaux de leurs odeurs désagréables, les artisans font macérer le cuir dans des bains de fleurs et d'huiles essentielles. L'histoire raconte qu'un tanneur grassois a offert à Catherine de Médicis sa première paire de gants parfumés. C'est elle qui les aurait popularisés à la cour, au point d'en faire un signe d'ultime raffinement. Bien plus tard, au début du XX^{e} siècle, les parfumeurs commencent à combiner les senteurs – essence de goudron de bouleau ou encore notes d'iris – pour créer les premiers accords imitant le cuir. Ceux-ci appellent dans nos imaginaires tout un univers de luxe, de sports équestres et de lointains voyages, au risque, peut-être, de perpétuer un héritage élitiste, voire vieillot. En mode, les "peaux" peuvent être plus ou moins épaisses, texturées, souples ou rugueuses, pour coller aux tendances du moment. Il en va de même en parfumerie, comme l'a prouvé Violaine Collas, parfumeuse chez Mane. Son *Crème de Cuir* pour BDK (2018), dépourvu de notes brutes et animales, calque la douceur d'une veste en daim plutôt que la rigidité d'un vieux blouson de motard craquelé. Une façon de moderniser un genre qui touche et vise aujourd'hui un public un peu plus large. Pour Violaine Collas, on choisit un parfum cuiré comme on choisirait un accessoire en cuir plutôt qu'en latex, en faisant preuve de sophistication et d'un certain goût pour le beau. Même constat chez Marc-Antoine Barrois, qui a lancé sa ligne de parfums en

Eau d'Ombré Leather, **Tom Ford**,(2024) 155€ les 100ml

Falcon Leather Extrait, **Matière Première**,(2024) 350€ les 100ml

Extreme Leather, **Montblanc**,(2024) 160€ les 125ml

Boss Bottled Absolu, **Boss**,(2024) 125€ les 100ml

2016 avec l'aide de Quentin Bisch, l'un des parfumeurs les plus prisés du moment. Pour le couturier, le cuir en parfumerie évoque avant tout le chic et le raffinement, pas de vieux fauteuils défraîchis. "Le chesterfield, c'est pas ma came, tranche-t-il. Quand on a commencé à travailler ensemble, Quentin m'a fait sentir un accord qui contenait de la safraline, une molécule synthétique de Givaudan [l'une des maisons de composition leader du secteur, ndlr] qui sent le safran et le cuir. Avant même de l'avoir habillé, on avait un parfum extraordinaire, épicé et surtout ultra contemporain. Le cuir permet de donner à un parfum un caractère très singulier selon l'accord choisi."Parfois, une simple touche de cuir peut changer un parfum : *Hundred Silent Ways X* de Nishane (2023), qui est la réinterprétation d'un best-seller très floral et féminin de la marque turque où l'accord cuiré façonne une identité plus chaleureuse et sensuelle, illustre parfaitement ce constat. Violaine Collas note que la récente tendance des parfums à l'oud, dont nous vous parlions dans le numéro d'octobre, a sans doute participé au renouvellement d'une famille olfactive très classique, qui propose aujourd'hui des créations certes fumées et boisées mais moins animales et donc moins clivantes.

Reste que les parfums au cuir gardent par essence un caractère charnel, voire sulfureux. À son lancement, la rumeur voulait ainsi que *Tuscan Leather* de Tom Ford (2007) et son étonnante note de framboise sente non seulement le cuir, qui donne son nom au parfum, mais aussi… la cocaïne. Cette identité parfois transgressive explique sans doute pourquoi les parfums cuirés très mainstream restent rares, même si Hugo Boss s'y est mis en sortant l'an passé *Boss Bottled Absolu*, qui tranche avec les autres créations de cette ligne. Récemment, Tom Ford a décliné son excellent *Ombré Leather* (2018) en *Eau d'Ombré Leather*. Le résultat est un parfum plus léger, plus accessible, voire édulcoré, diraient les puristes. Démocratiser les senteurs de cuir sans les affadir, les rendre accessibles sans en perdre le caractère disruptif : voilà désormais le défi des parfumeurs modernes.

ADRIEN BRODY JAMAIS VU

PAR
DOUGLAS
GREENWOOD

STYLISTE
KIT SWANN

PHOTOGRAPHE
ELLIOTT MORGAN

ILLUSTRATION ARTHUR PINEAU

Vingt-deux ans après avoir remporté l'Oscar pour *Le Pianiste*, l'acteur fait de nouveau figure de favori pour son rôle dans *The Brutalist*, qui lui a déjà valu le Golden Globe du meilleur acteur au mois de janvier. Retour sur le tortueux parcours d'Adrien Brody.

Costume,
Dior Men.
Chemise,
Mfpen.
Cravate,
NN07.
Chaussettes,
Falke.
Chaussures,
Dune.

Chemise,**Tiger of Sweden.**
Pull-over, **Mfpen.**
Pantalon, **Versace.**
Chaussures, **Church's.**
Colliers, **Serge DeNimes.**

DANS SA LOGE du Donmar Warehouse, petit théâtre londonien de 251 places, Adrien Brody dispose de suffisamment de remèdes à base de plantes pour ouvrir une boutique new-age. "Une préférence ?", me demande-t-il en étudiant l'un après l'autre les minuscules flacons compte-gouttes. "Essayez celui-là, c'est de l'ashwagandha." Je penche la tête en arrière. Il me fait gicler une pipette de liquide terreux sous la langue avant de s'administrer le même traitement, après l'avoir fait tourbillonner dans sa gorge comme un rince-bouche.

Ces remèdes l'aident à rester alerte. "Je sais que la plupart n'ont pas d'effet, admet-il, mais je m'y suis habitué." C'est un dimanche, et l'acteur, droit sur sa chaise, en tee-shirt blanc, pantalon cargo et baskets Dior, a besoin de souffler. Cette semaine, il s'est déjà produit huit fois sur scène dans la pièce *The Fear of 13* de Lindsey Ferrentino, basée sur une histoire vraie, où il joue un innocent condamné à mort. C'est la première fois en trente ans que ce stakhanoviste de 51 ans se produit au théâtre, et ses dialogues l'obsèdent jusque dans son sommeil.

Autre sujet de ruminations nocturnes : sitôt le rideau tiré sur sa représentation finale, il sait déjà qu'il devra sauter dans un train en marche, celui de la saison des récompenses. Pendant que notre homme se terrait dans sa loge, à faire la sieste sur un matelas posé à même le sol entre deux représentations, son dernier film, *The Brutalist*, est devenu l'un des favoris pour les Oscars 2025, et lui-même un candidat tout désigné pour le prix du meilleur acteur. D'autant qu'il a déjà été récompensé du prestigieux Golden Globe 2025 dans cette catégorie en tout début d'année.

Vingt ans se sont écoulés depuis son dernier Oscar. En 2003, alors qu'il avait 29 ans, la statuette du meilleur acteur lui a été remise pour son rôle dans *Le Pianiste* de Roman Polanski. Il y interprétait Władysław Szpilman, musicien juif ayant réussi à ne pas se faire capturer dans la Pologne de la Seconde Guerre mondiale. À ce jour, il demeure le plus jeune lauréat de ce prix.

Dans l'imaginaire collectif, une victoire aux Oscars est censée transformer un acteur en star. Pourtant, quand on évoque Adrien Brody, le cinéphile moyen a tendance à botter en touche, ayant besoin de se remémorer son visage anguleux pour le reconnaître. Ceux qui ne l'ont pas vu dans *Le Pianiste* l'ont croisé chez Wes Anderson ou dans le *King Kong* de Peter Jackson. Plus récemment, à l'instar d'autres acteurs hollywoodiens, il s'est essayé aux séries dans *Succession* et *Peaky Blinders*. Tout au long de sa carrière, il a aussi bien soutenu d'audacieux films d'auteurs que des projets qui, sans sa présence, auraient été relégués au rang de films pop-corn. C'est un acteur auquel on a tendance à faire confiance, car il a toujours eu bon goût.

Voilà pourtant vingt-deux ans qu'il est à la recherche d'un tournage qui l'engloutisse, où le labeur de la création aboutisse à quelque chose de réellement singulier. "C'est vrai que depuis *Le Pianiste*, j'ai eu du mal à trouver d'autres projets d'une telle ampleur", me confie-t-il.

Mais tout vient à point à qui sait attendre. *The Brutalist*, le troisième long-métrage de Brady Corbet, a été présenté à la Mostra de Venise en septembre. Ce film de trois heures et demie a été tourné en VistaVision, un format utilisé pour la dernière fois au début des années 1960. À une époque où l'on se plaît à annoncer la mort du cinéma, il a électrisé son public. Adrien Brody y interprète László Tóth, architecte juif hongrois ayant survécu au camp de concentration de Buchenwald avant de partir tenter sa chance aux États-Unis. Depuis son arrivée sur le pont branlant d'un bateau entrant dans le port de New York en 1947, et pendant plus de trois décennies, *The Brutalist* dépeint une Amérique qui pille sans vergogne le travail de ceux qui osent croire en elle. Ce qui intéressait tout particulièrement Adrien Brody, c'est que le film racontait l'histoire d'un brillant artiste refusant de se plier aux règles du capitalisme.

Dès qu'il a découvert le scénario, l'acteur y a décelé "un grand potentiel" et s'est senti "bien placé pour rendre justice au personnage". C'était en partie pour des raisons personnelles : sa grand-mère a vécu à Budapest sous l'occupation nazie, et sa mère, la photographe Sylvia Plachy, a fui les persécutions pendant l'insurrection hongroise de 1956, direction New York, comme László Tóth. En tant qu'artiste, cet héritage a rendu Adrien Brody "très sensible à la souffrance d'autrui", influençant son travail comme les traumatismes de László Tóth ont influencé son architecture. Partout où il posait son regard, un élément le reliait ››

Chemise, **Mfpen.**
Pull-over, **Dries Van Noten.**

“Il y a quelque chose d’extrêmement poignant dans le fait d’être reconnu dans la rue et de se sentir aimé par de parfaits inconnus.”

Costume, **Dior Men.**
Chemise, **Mfpen.**
Cravate, **NN07.**
Chaussures, **Dune.**

au personnage. Pourtant, on lui a d'abord refusé le rôle au profit de Joel Edgerton. "Les risques du métier", relativise-t-il aujourd'hui. Heureusement, après des années d'attente, quand le film a enfin été prêt à être tourné, Joel Edgerton n'a pas pu se libérer. Brady Corbet a donc rappelé Adrien Brody.

En 2023, près d'une décennie après avoir mis le projet sur les rails, Brady Corbet et son équipe ont tourné le film en 33 jours intensifs, entre la Hongrie et l'Italie. Guy Pearce, qui interprète le riche et narcissique antagoniste du film, se souvient de la façon dont Adrien Brody "s'est énormément investi, nous faisant tous profiter de sa longue expérience".

Le tournage n'a pas été une sinécure, mais Brady Corbet et Adrien Brody ont tout de même beaucoup ri, tous deux partageant l'envie de pousser le film le plus loin possible. "Beaucoup d'interprètes de la stature d'Adrien Brody sont connus pour fournir le minimum syndical, m'a confié le réalisateur. Pas lui. Sur un plateau, c'est lui qui fournit le plus gros du travail."

Dans de rares films comme *The Brutalist*, Adrien Brody me confie "vivre une expérience d'ordre spirituel", ressentant au plus profond de son âme une alchimie hors du commun. "On sait que ça se manifeste quand ça se manifeste", résume-t-il de façon prosaïque.

Il lui arrive régulièrement de tomber sur des projets qui ne sont pas à la hauteur de ses attentes. "La plupart des films rencontrent des problèmes, constate-t-il. Souvent, l'équipe du film a beau être talentueuse, la sauce ne prend pas, que ce soit à cause d'un montage bâclé ou d'une caméra qui a cessé de fonctionner pendant les meilleurs prises." Sur ses lèvres se dessine un sourire complice. "Mais il arrive aussi que les planètes s'alignent."

VOICI PLUS DE VINGT ANS qu'Adrien Brody court après cet alignement des planètes. Quand il a joué dans *Le pianiste* à 27 ans, il avait déjà interprété des seconds rôles dans des films et des séries, jouant ici dans d'éphémères sitcoms (*Annie McGuire*), là pour un Steven Soderbergh en début de carrière (*King of the Hill*). Il était âgé de 23 ans lorsque Terrence Malick lui a confié l'important rôle du caporal Geoffrey Fife dans *La Ligne rouge*, film de guerre destiné à devenir culte. En cette année 1999, Adrien Brody était donc prêt à ce que le monde entier le célèbre. Son agent lui avait décroché une place sur la couverture du numéro spécial Hollywood de *Vanity Fair*, le positionnant ainsi pour les Oscars de cette année-là. Ce n'est qu'en voyant le film terminé qu'il a réalisé que Terrence Malick l'avait quasiment coupé au montage, réduisant son temps d'apparition à cinq petites minutes sur un total de près de trois heures.

"J'ai toujours pensé que c'était une bonne chose que *La Ligne rouge* ait été une si mauvaise expérience, m'explique-t-il aujourd'hui. Sur le coup, je l'ai vécu comme une catastrophe, mais avec le recul, je me dis que j'ai eu de la chance d'éviter les projecteurs aussi jeune."

Vu comme le film a été encensé par la critique, *La Ligne rouge* aurait pu révolutionner sa carrière. Au lieu de quoi, il a fait profil bas, enchaînant des seconds rôles chez Spike Lee (*Summer of Sam*) ou Ken Loach (*Bread and Roses*). Les années suivantes, il a évité les projets les plus lucratifs, préférant se consacrer à des rôles qui lui tenaient à cœur. Peu avant *Le Pianiste*, il a laissé passer deux opportunités, l'une dans "un très gros film" et l'autre dans un film indépendant. Ce dernier est arrivé alors qu'il s'était déjà engagé à jouer un photographe de guerre dans *Harrison's Flowers*, le drame d'Élie Chouraqui. "Je tenais à interpréter un photographe en hommage à ma mère. Je sais qui est Gilles Peress depuis que je suis tout petit. C'était un super rôle." Selon ses agents, l'autre film aurait eu bien plus d'impact sur sa carrière.

Après *Harrison's Flowers*, il a joué dans *L'Affaire du collier*, ambitieux film américain dont le tournage s'est déroulé en France, puisqu'il raconte la chute de Marie-Antoinette. En 1999, le premier assistant réalisateur sur ce film, Mishka Cheyko, a travaillé avec Adrien Brody sur *La Neuvième Porte*, et c'est ainsi qu'il en est venu à le recommander à Roman Polanski. Brody a donc invité Polanski et les producteurs du *Pianiste* à une projection privée de *Harrison's Flowers* à Paris, et décroché le rôle de Władysław Szpilman sans audition. "Si je n'avais pas tenu ce second rôle dans *L'Affaire du collier*, si je n'avais pas travaillé avec Mishka Cheyko, s'il n'avait pas chanté mes louanges, qui sait où j'en serais aujourd'hui ?", résume l'acteur.

Je lui réponds que j'aimerais bien connaître le nom du blockbuster qu'il a décliné, provoquant un effet domino qui a pratiquement sauvé sa carrière. "Je comprends parfaitement votre curiosité, me répond-t-il gentiment, mais ce n'est pas la question." Ce qui compte, ajoute-t-il, c'est que "rétrospectivement, on a souvent tendance à penser aux opportunités qu'on a laissé passer, alors qu'il vaut mieux se concentrer sur le positif". Pour Guy Pearce, quelque chose de "spectral" accompagnait Adrien Brody sur le tournage du film. Un "alignement cosmique" lié à une revanche sur ce qui s'est passé à l'époque de *La Ligne rouge* ? "D'une certaine façon, dit-il, son Oscar de 1999 a été la façon dont l'univers lui a murmuré : 'Ne t'en fais pas, mon pote, les étoiles te revaudront ça.'"

UNE SEMAINE PLUS TARD, nous voilà assis dans le salon de thé d'un hôtel londonien. Quand notre théière de rooibos arrive sur la table, Adrien Brody retire le biscuit de sa coupelle pour le placer sur la mienne : la veille, un dimanche, il a mangé du rôti chez un confrère. (Il passera le dimanche suivant, son seul jour de congé, à répondre à des interviews pour *The Brutalist*.) Peu avant nos retrouvailles, il marchait dans la rue quand un jeune homme l'a abordé. "Dès qu'il m'a vu, il s'est exclamé : 'Mais vous êtes une star !' Ce à quoi j'ai répondu : 'Ça se pourrait bien.'" Son sourire s'élargit. "Il m'a demandé s'il pouvait me prendre en photo, et j'ai rétorqué qu'il devait d'abord me dire comment je m'appelais." Amusé, il a regardé ce garçon tenter de se souvenir dans quels films il l'avait vu. Touché par sa panique, il a fini par lui accorder sa photo.

"Il y a quelque chose d'extrêmement poignant dans le fait d'être reconnu dans la rue et de se sentir aimé par de parfaits inconnus, m'explique-t-il. Me voilà au bout du monde, à illuminer la journée d'un jeune homme en allant m'acheter du papier toilette."

Il a longtemps lutté pour ne pas se laisser éblouir par les projecteurs. "La célébrité est un voile qui, malheureusement, accompagne souvent le succès et empêche de bien voir l'artiste." Quand il a remporté son Oscar, Adrien Brody pensait déjà être adulte. "Mais vu ce à quoi je me suis retrouvé exposé ensuite, ma compréhension de la vie était plus qu'insuffisante."

Du jour au lendemain, il est devenu l'un des acteurs les plus en vue à Hollywood : à son trentième anniversaire, célébré quelques petites semaines après les Oscars, ses amis d'enfance ont eu la joie de côtoyer une tripotée d'acteurs de premier plan. Un article ››

“J’ai attendu mon heure, mais j’ai aussi été comblé. Ce n’est pas comme si j’avais manqué d’opportunités, à parcourir le monde avec Wes Anderson et à faire plein d’autres choses.”

du *New York Times* évoque aussi sa fête d’anniversaire de 2003, dans l’appartement d’un artiste à New York. Elle aurait été si bruyante que le cow-boy des Village People, qui vivait dans le même immeuble, aurait tenté de la faire cesser. Adrien Brody dit ne pas se rappeler cette anecdote.

S’il n’a jamais été la coqueluche des tabloïds, sa vie privée a suscité un certain intérêt à l’époque où il fréquentait l’actrice Elsa Pataky. En 2008, une photo du magazine *Hello!* montre le couple devant le château qu’Adrien Brody vient d’acheter. (Ils se sont séparés peu après ; sa compagne actuelle est la styliste Georgina Chapman.) Au fil des années, ce château, qu’il a passé des années à rénover et auquel il a même consacré un documentaire en 2015, en est venu à symboliser ce qu’il s’efforce d’atteindre en tant qu’acteur : une sorte d’apogée émotionnelle, doublée d’une volonté de faire face aux épreuves tant que le jeu en vaut la chandelle. Tandis qu’il luttait contre la célébrité, les studios se débattaient pour savoir quels rôles lui offrir. Pendant des années, il a été coincé entre le monde des superproductions à la *King Kong* et celui des films plus modestes, qui lui permettaient de collaborer avec d’authentiques auteurs.

Brady Corbet m’a assuré qu’Adrien Brody était “un acteur intemporel, comme Gregory Peck ou le Robert De Niro des débuts. Il est emblématique, beau, et son regard est si profond… Aucun autre acteur actuel n’a des yeux aussi expressifs.” Guy Pearce ne s’est pas non plus fait prier pour chanter ses louanges. “C’est un acteur d’une grande intelligence et d’une grande intensité, et quand on lui donne la réplique, on ne peut s’empêcher de remarquer sa beauté.”

Au fil des années, Adrien Brody s’est également retrouvé à lutter contre l’image que les directeurs de casting avaient de lui. En 2009, on lui propose de jouer dans *Predators*, reboot de la franchise de science-fiction produite par Robert Rodriguez. Notre homme est tout de suite évoqué pour le rôle, mais au lieu de l’accepter en l’état, il écrit à Rodriguez. “Je te remercie de cette offre, mais elle ne me parle pas en l’état.” Adolescent, lui et ses amis avaient séché les cours pour aller voir *Predator* au cinéma ; ce film représentait beaucoup pour lui, et il rêvait d’y participer.

“Arnold Schwarzenegger a vaincu le *predator* en planquant ses muscles sous de la boue et en utilisant sa matière grise, m’explique Adrien Brody. Ce ne sont pas ses biceps qui l’ont sauvé. Alors j’ai dit à Robert Rodriguez : ‘Je t’assure que je donnerai tout ce que j’ai pour ce rôle, à condition qu’on le retravaille.’” Aux yeux de Brody, les militaires américains, du moins ceux qui figuraient dans les pages du magazine *Time*, ne lui ressemblaient guère. “Je lui ai expliqué qu’il ne se rendrait pas service en régurgitant des tropes d’une autre époque.” Robert Rodriguez a transmis le message à Tom Rothman, directeur du studio Fox, et Adrien Brody a eu gain de cause, incarnant dans le film un ancien militaire avec dix kilos en trop.

“Ce n’était pas motivé par quoi que ce soit de superficiel”, m’assure-t-il, insistant sur le fait que ce n’était pas un calcul financier, mais bien une expression de son “désir de continuer à se diversifier et à explorer des personnages que je n’ai pas encore eu l’occasion de jouer.”

Mis à part *The Grand Budapest Hotel*, la filmographie d’Adrien Brody au cours des années 2010 ressemble à celle d’un homme à la recherche de quelque chose qui lui échappe : on y trouve surtout des films d’action à moyen budget, comme *Bullet Head*, ainsi que quelques projets (*Dragon Blade*, *Les Sentinelles du Pacifique*…) réalisés au cours d’une étrange période de rencontre entre cinéma chinois et cinéma étasunien.

“Jusqu’à ce que je me mette à peindre, à jouer de la musique et à trouver d’autres moyens de m’épanouir sur le plan créatif, je n’ai trouvé cet épanouissement qu’en acceptant des rôles”, déclare aujourd’hui Adrien Brody.

Il est vrai que beaucoup d’acteurs confrontés à une période creuse se résignent à ne plus accepter que des rôles peu gratifiants. Depuis qu’il avait joué son rôle de pianiste, Adrien Brody, lui, refusait d’abandonner sa quête d’un nouveau rôle à sa mesure.

Ces dernières années, il a connu un retour en grâce avec *Succession* ou *The French Dispatch*. En 2021, il a fait ses débuts en tant que scénariste, producteur et compositeur avec *Clean*, l’histoire d’un éboueur aux prises avec la mafia. Il a retrouvé Wes Anderson sur le tournage d’*Asteroid City*. Quand un projet était mal accueilli ou ne remplissait pas ses promesses, il le contrebalançait par des choix plus audacieux sur le plan artistique, comme *Blonde*, le sulfureux biopic d’Andrew Dominik sur Marilyn Monroe, où il interprétait le dramaturge Arthur Miller. D’un point de vue créatif, sa carrière commençait à avoir plus de sens. “L’alchimie” qu’il recherchait se faisait plus tangible que jamais. Puis, un beau jour, Brady Corbet lui a téléphoné.

À l’instar de notre théière, le salon de thé de l’hôtel s’est entièrement vidé. “Dans une certaine mesure, j’ai attendu mon heure”, me confie Adrien Brody. Son téléphone vibre, mais il le met en sourdine avant de revenir vers moi. “Mais j’ai aussi été comblé. Je veux dire, ce n’est pas comme si j’avais manqué de bonnes opportunités, à parcourir le monde aux côtés de Wes Anderson et à faire plein d’autres choses. Mais ce rôle-là est différent.”

Ce qui lui a toujours manqué, il l’a trouvé dans *The Brutalist*. “Au fond, j’ai toujours su que c’était inévitable que je rejoue dans un tel film”, me dit-il. Sa concrétisation n’a pas tant l’air d’un miracle que d’une récompense pour ne jamais avoir cédé, ne jamais avoir revu ses exigences à la baisse, et toujours avoir cru en lui. “La clé, conclut-il, c’est de garder la foi.”

ALEX SIMON, *adaptation française*.

GROOMING EMMA WHITE TURLE CHEZ THE WALL GROUP UTILISE LES PRODUITS R+CO. TAILORING FAYE OAKENFULL. SET DESIGN MIRIAM BUETHER.

Chemise et pantalon,
Saint Laurent.
Cravate, **Mfpen.**
Montre, **Cartier.**

GETTY IMAGES

COMÉDIES ROMANTIQUES

OÙ VA LE COEUR DES HOMMES?

En 2015, seuls 3% des hommes déclaraient un attrait pour la comédie romantique, perçue comme le temple de la sensiblerie. Dix ans plus tard, la “romcom” se réinvente entre les mains de scénaristes attentifs aux nouveaux enjeux de société, comme la représentation des minorités ou… les évolutions de la masculinité.

PAR ADAM SANCHEZ

En ce mois de février, grand moment de célébration des amoureux comme on le sait, une héroïne iconique de la comédie romantique fait son retour. Après neuf ans d’absence, Bridget Jones retrouve les salles obscures, avec un quatrième opus sobrement titré *Folle de lui*. La bande-annonce, sortie en novembre dernier, n’a pas manqué de mettre en ébullition Internet et les fans de la saga. Ils y ont retrouvé tout ce qu’ils aimaient : Renée Zellweger toujours aussi maladroite, et Hugh Grant toujours aussi… Hugh Grant.

Près de vingt ans après la sortie du premier film, la campagne promotionnelle reprend les mêmes codes qu’à l’époque : titre rose écrit sur une affiche blanche, moues amusées des acteurs qui entourent une Zellweger trônant au centre de l’image… Comme pour rappeler que le spectateur visé est d’abord une spectatrice.

Plaisir coupable

Il y a dix ans, seulement 3% des hommes avouaient apprécier les comédies romantiques, manifestement considérées comme un genre trop sentimental baignant dans un océan de déclarations d’amour extravagantes. Selon le même sondage réalisé par l’institut CSA, les femmes étaient trois fois plus nombreuses à s’en dire clientes. Les années passent et le constat demeure : huit ans plus tard, une étude du CNC confirmait que le public masculin favorise les films d’action comme *John Wick* ou les comédies potaches comme *Les Déguns*.

À rebours des statistiques, Frédéric est de ceux qui tentent de décloisonner le genre pour permettre aux hommes de clamer haut et fort leur amour du film romantique. Sur son site Films de Lover, lancé en 2008, il a publié plus de 800 articles sur des œuvres qui mettent l’amour au centre de leur intrigue. Son idée étant de donner au genre des lettres de noblesse que la critique lui a trop souvent niées. “Dans les revues de cinéma que je lisais, les comédies romantiques se faisaient toujours détruire, se souvient-il. Et il y avait un vrai décalage avec le public, qui acclamait *Quatre mariages et un enterrement* ou encore *N’oublie jamais*.” Fréquentant alors les milieux cinéphiles, Frédéric témoigne du dédain dont il faisait l’objet. “On nous prenait complètement de haut. Pour beaucoup, c’était inconcevable de se dire cinéphile et fan de la comédie romantique. Et ces critiques venaient le plus souvent d’hommes.” Comme si la comédie romantique – “romcom”, pour les initiés – était condamnée à rester un plaisir coupable auquel on s’adonne en secret. Et qu’elle était en tout cas bien trop légère et frivole pour être une affaire d’hommes. ››

La romcom, plus subversive qu'on ne le pense

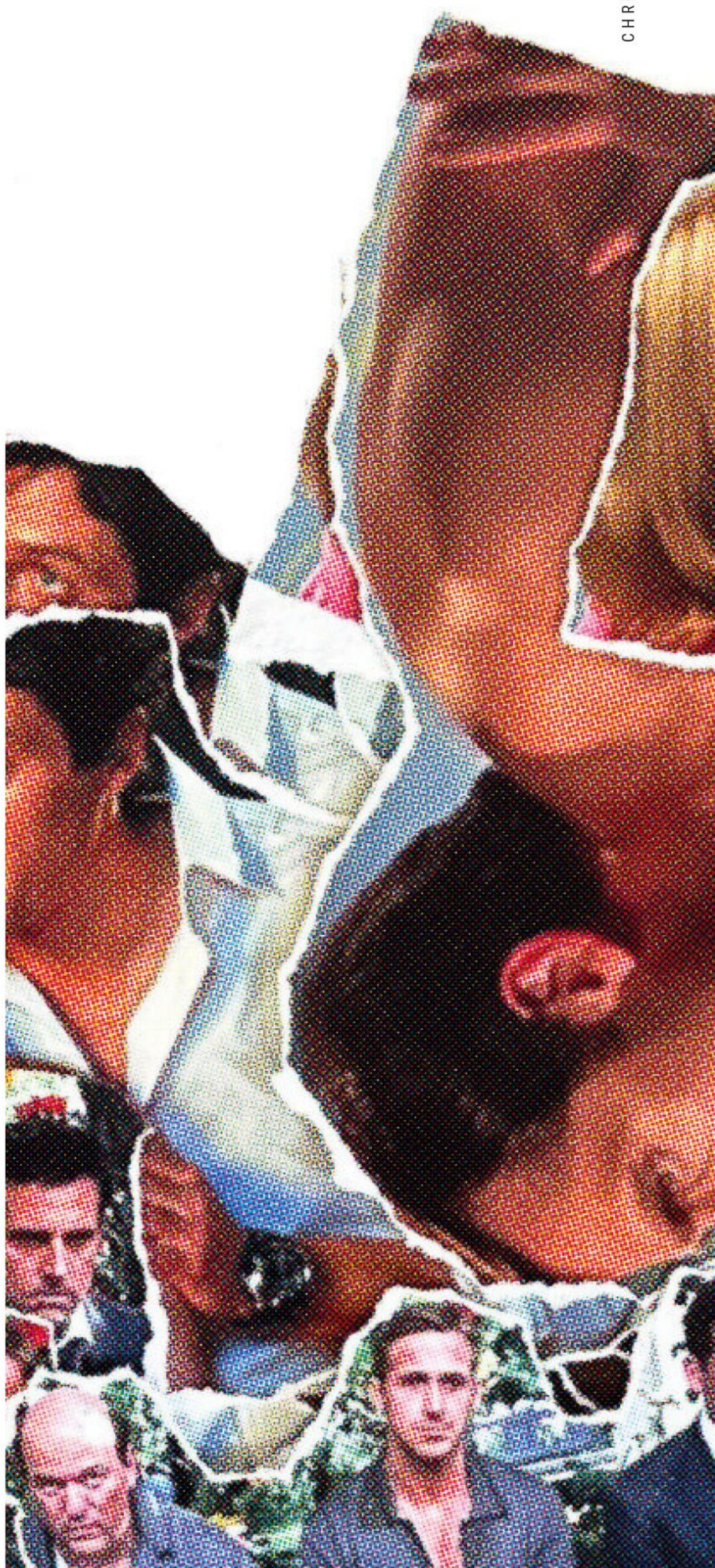
Souvent réduite à des codes et des situations qui se répètent d'un film à l'autre, la comédie romantique s'avère pourtant plus exigeante et plus subversive qu'on ne le pense. "C'est le genre dont nous sommes les héros, explique Marianne Levy, autrice de l'ouvrage *Les Comédies romantiques*. Tout le monde écrit le scénario de ses propres histoires d'amour dans la vraie vie : on ne va pas à un rendez-vous sans s'imaginer ce qu'on va raconter à la personne. Surprendre les spectateurs est donc un vrai challenge pour un scénariste." Historiquement, c'est d'ailleurs la nécessité d'être inventifs qui a poussé les cinéastes vers la romance et la comédie.

En 1930, aux États-Unis, le code Hays, du nom du sénateur qui en est à l'origine, impose des recommandations sur ce qu'il est convenable ou non de montrer à l'écran. Une censure terrible s'abat sur le cinéma américain : tous les scripts sont relus, évalués à l'aune de l'ultra puritanisme et du conservatisme. La sympathie du spectateur ne doit jamais aller du côté du crime, le blasphème est interdit, la présentation de rapports sexuels interraciaux également. Et tout baiser de plus de 30 secondes est proscrit.

Les cinéastes tentent de déjouer la règle, et ils y parviennent. Dans *Haute pègre* (T*rouble in Paradise* en anglais), Ernst Lubitsch fait passer l'érotisme dans des dialogues pleins de sous-entendus et des jeux de mots subtils. Billy Wilder, quant à lui, explore l'ambiguïté des identités dans *Certains l'aiment chaud*. Dans ce film sorti en 1959, Marilyn Monroe développe une complicité particulière avec un Tony Curtis… déguisé en femme. "Avec le recul, on s'aperçoit que ces cinéastes ont considérablement fait bouger les lignes, relève Marianne Levy. La comédie romantique est depuis son origine un genre qui non seulement observe, mais fait évoluer les mœurs et les relations intimes." Le tout sans effrayer ni le public ni les censeurs.

Au tournant des années 2000, un autre réalisateur et producteur impulse une métamorphose du genre : Judd Apatow. Avec des comédies telles que *40 ans, toujours puceau* ou *En cloque*, le cinéaste américain égratigne la délicatesse de la comédie romantique et, du même coup, séduit un autre public. Pour Frédéric, le fondateur du site Films de Lover, la bande d'Apatow a bel et bien amorcé un virage. "En abandonnant le côté rose bonbon pour quelque chose de plus frontal voire crade, la comédie romantique a attiré plus d'hommes", analyse-t-il.

"En abandonnant le côté rose bonbon pour quelque chose de plus frontal, voire crade, la comédie romantique a attiré plus d'hommes."



CHRIS HARRIS/20TH CENTURY STUDIOS, UNIVERSAL/COURTESY EVERETT / EVERETT COLLECTION

“Le dédain envers la comédie romantique s’est doublé d’un dédain envers les plateformes de streaming. C’est dommage, car il y a des films superbes qui méritent d’être vus.”

IFC FILMS/COURTESY EVERETT COLLECTION / EVERETT COLLECTION

Vers la déconstruction du genre

Aujourd’hui, à l’exception de quelques jolis succès en salles (*Tout sauf toi*, avec Glen Powell et Sydney Sweeney), la comédie romantique s’est exilée sur les plateformes de streaming comme Netflix. Une chose en revanche n’a pas changé : la répugnance de la critique. “Le dédain envers la comédie romantique s’est doublé d’un dédain envers les plateformes de streaming, explique Frédéric. C’est dommage, car il y a des films superbes qui méritent d’être vus. Le public y est attentif, d’autant plus qu’ils sont accessibles depuis chez soi, sans avoir à payer un ticket de cinéma.” En dépit du mépris des cinéphiles, la comédie romantique s’impose auprès d’un nouveau public, plus jeune et moins soucieux des frontières entre les genres.

Comme revenue aux origines, la romcom renoue avec l’observation des relations amoureuses et des évolutions de la société. Moins potache que les films d’Apatow et surtout plus attentive aux enjeux de représentation, elle donne à voir des personnages issus de minorités peu mises en avant jusque-là. L’autrice et scénariste Marianne Levy prend pour exemple *Toi et moi*, de Raine Allen Miller. Sorti en France sur *Disney+*, le film met en scène deux jeunes comédiens noirs qui déambulent dans le quartier de Peckham, au sud de Londres. “Les scénaristes, Nathan Bryon et Tom Melia, montrent leur Londres à eux et leur rapport à l’intime, indique Marianne Levy. Ce sont deux créateurs qui adorent la comédie romantique et le cinéma de Richard Curtis, à qui ils font d’ailleurs des clins d’œil dans le film, mais qui voulaient créer un scénario dans lequel ils puissent se reconnaître.”

En avril prochain, ce sera au tour de l’écrivain Mourad Winter de porter sur grand écran son roman hilarant, *L’amour, c’est surcoté*, avec Hakim Jemili et Laura Felpin en têtes d’affiche. Une comédie romantique qui évoque la difficulté des hommes à exprimer leurs sentiments en toute sincérité et qui répond aussi à un désir d’une meilleure représentation au cinéma. “Quand je voyais au cinéma un Arabe ou un mec de banlieue comme moi, il jouait un dealer ou un djihadiste, explique le jeune réalisateur. J’ai pensé que ce serait bien d’en faire un héros d’histoire d’amour.”

Fan de films romantiques, Mourad Winter considère l’amour comme le sujet ultime du cinéma, en tant que scénariste et spectateur. “Il y a beaucoup de non-dits chez les hommes autour de cette question, c’est un régal pour quelqu’un qui veut écrire dessus”, sourit-il. Le sujet de la déconstruction de la masculinité devrait offrir de beaux jours à la comédie romantique.

INFERTILITÉ MASCULINE : L'ULTIME TABOU

Chez les hommes occidentaux, le nombre de spermatozoïdes a diminué de moitié en quarante ans. Presque toujours associée aux femmes, l'infertilité est aussi masculine. Blessés dans leur virilité à l'annonce du diagnostic et souvent mal informés, ceux-ci ont pourtant plus de difficultés à sortir de la honte et à consulter.

PAR BLANCHE MARCEL

"SI LA VIE m'empêche de procréer, à quoi je sers sur cette Terre ?", se questionne Alexandre. Julien, quant à lui, a été assommé par la nouvelle, au point de s'être muré dans le silence pendant près d'un an. Il parle d'un "burn-out émotionnel". Quand le diagnostic de l'infertilité est tombé, la vie de ces hommes a basculé dans un monde dont ils n'avaient pas imaginé les contours. "Je me sentais terriblement coupable. C'était moi le problème et j'empêchais ma femme de réaliser le rêve de sa vie", raconte encore Thomas, qui a découvert son infertilité à 31 ans. Écrasés par la honte d'être "anormaux", les quelques hommes qui ont accepté de nous livrer leur témoignage sont pourtant loin d'être des exceptions. Selon les chiffres de l'OMS, une personne sur six est touchée par l'infertilité dans le monde. Et dans un tiers des cas, les causes de l'infertilité sont masculines. Selon toutes les projections, l'homme du XXIe siècle sera de moins en moins fertile.

Le mythe de la virilité

EN 2017, une scientifique américaine, Shanna Swan, révélait que le nombre moyen de spermatozoïdes chez les hommes occidentaux a diminué de moitié au cours des quarante dernières années. Une baisse qu'elle attribue aux perturbateurs endocriniens, notamment les phtalates utilisés dans l'industrie pour assouplir les plastiques ou stabiliser les parfums. En dépit de ces conclusions alarmantes, les hommes n'ont presque jamais conscience qu'ils peuvent être à l'origine des difficultés à concevoir rencontrées par leur couple. Comme si l'infertilité ne pouvait tout simplement pas être une histoire d'hommes.
Une croyance tenace, qui trouve notamment son origine dans l'Antiquité. Chez les Grecs, la fertilité masculine était associée à Dionysos, le dieu de la force vitale et de la virilité. Au Moyen Âge, les médecins avaient connaissance de l'infertilité masculine, mais ils en ont laissé la responsabilité aux femmes, qui étaient invitées à trouver des subterfuges – comme une liaison passagère et discrète avec un homme plus fécond. Aujourd'hui encore, le tabou de l'infertilité masculine est entretenu par l'institution médicale elle-même : quand un couple peine à avoir un enfant, les examens sont effectués en priorité chez la femme. C'est donc le plus souvent dans le cabinet gynécologique de leur compagne que les hommes commencent à interroger leurs propres capacités reproductrices. Et le choc est rude.
"On se sent diminué. Presque un sous-homme", confie l'un de nos témoins, Paul. En quelques mots, il éclaire le lien automatique entre fertilité et virilité que »

beaucoup font encore, souvent de manière inconsciente. La psychologue Karine Mayer relève qu'avant l'annonce du diagnostic, "la virilité des hommes n'est pas associée dans leur esprit à leur appareil reproducteur". Puis, d'un coup, tout est cristallisé sur la faculté de se reproduire "naturellement et sans don de sperme", précise-t-elle. Spécialisée dans le suivi de couples infertiles, Karine Mayer constate que les hommes ont plus de difficultés que les femmes à envisager une paternité alternative, issue d'une adoption ou d'un don de sperme. Comme s'il s'agissait d'une remise en question de leur statut d'homme.

Défaut d'information

ÉCARTÉS DE TOUTES LES QUESTIONS liées à la sexualité, à la contraception et à la reproduction, les hommes sont en premier lieu mal informés. "Ils sont persuadés de tout savoir parce que, contrairement aux femmes, ils perçoivent leur sexe depuis l'extérieur, écrit le sexologue Alain Héril dans son livre *Dans la tête des hommes*. Sauf qu'on s'aperçoit en cabinet de sexologie qu'ils méconnaissent leur prostate et leur périnée, par exemple." Et pour cause : la plupart d'entre eux n'ont jamais croisé de leur vie de spécialistes de l'appareil reproducteur masculin. Pourtant, ils existent bel et bien. "Nous sommes les gynécologues de l'homme, mais notre spécialité est encore trop méconnue", déplore le docteur Mehdi Dahoun, andrologue à l'Institut Mutualiste de Montsouris, un établissement privé parisien, et l'un des seuls à proposer un parcours complet de prise en charge de l'infertilité masculine. Une méconnaissance plus que dommageable puisque "infertilité" ne signifie pas "stérilité" : dans le second cas, l'incapacité d'avoir un enfant est totale et irréversible. L'infertilité, quant à elle, est définie par un an d'essai bébé sans grossesse chez un couple sexuellement actif. En dépit des difficultés, des solutions existent : c'est tout le sens d'un parcours de procréation médicalement assistée (PMA).

Première étape : le spermogramme. "On va aller regarder le nombre de spermatozoïdes qu'il y a dans le sperme, explique le docteur Dahoun. On va également observer la mobilité de ceux qui y sont présents et combien sont vivants. Enfin, on finit par vérifier la morphologie des spermatozoïdes." Le deuxième examen n'intervient que trois mois plus tard. "Ces deux examens sont absolument nécessaires pour démarrer le diagnostic et l'exploration, poursuit le spécialiste. Il n'est pas question ici de chercher de coupable mais plutôt de déterminer les facteurs à corriger pour avancer dans le parcours. Or, le cycle de production de sperme est de trois mois. Il faut en laisser passer un, voire deux, pour espérer améliorer la qualité du sperme. Et il arrive fréquemment qu'une simple modification des habitudes quotidiennes – réduire le tabac, pratiquer une activité sportive, mieux dormir et mieux manger – change considérablement la donne.

"Il y avait ce grand paradoxe qui voulait que ce soit ma femme qui subisse l'intégralité d'un traitement lourd."

Autre paramètre moins instinctif : la chaleur peut augmenter le stress oxydatif des spermatozoïdes. "On sait qu'une variation de 1 degré entre la température du corps et des bourses [qui doit normalement être de 2 degrés sous la température corporelle, ndlr] va entraîner une baisse de 14% des spermatozoïdes", explique le docteur Jimmy Mohamed, spécialiste de la fertilité. En évitant les sous-vêtements trop serrés et les douches trop chaudes, on augmente donc les chances de produire un sperme plus qualitatif. Simple, et potentiellement très efficace. "Certains patients sont très

impatients et veulent la FIV [fécondation in vitro] rapidement pour avoir leur enfant très vite. Mais on essaye de leur expliquer qu'en temporisant, on peut espérer une grossesse naturelle", insiste le docteur Dahoun.

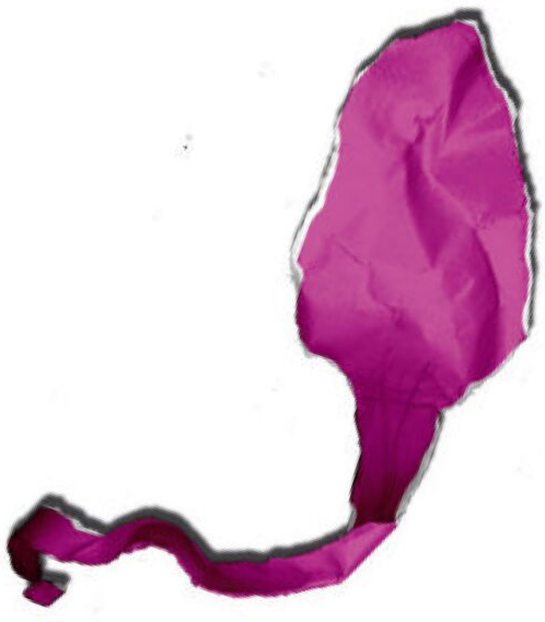
Un couple solide et uni

LA FIV. Voilà en effet l'étape suivante du parcours. Même dans un sperme de faible qualité, il suffit d'un seul "petit champion", selon l'expression du docteur Dahoun, pour qu'une grossesse soit possible. Le défi est alors de parvenir à le prélever dans le sperme pour ensuite le mettre en contact avec l'ovule féminin. Dans le domaine de la fécondation in vitro, l'injection intracytoplasmique de spermatozoïde (ICSI) est la technique de référence utilisée pour contourner les infertilités d'origine masculine. Sauf que pour maximiser les chances, le protocole nécessite une forte stimulation ovarienne, laquelle repose… sur la femme. Le traitement prend la forme d'injections quotidiennes d'hormones, dont les effets secondaires sont parfois très invalidants. Ce qui peut être une nouvelle source de culpabilité pour le conjoint. "Il y avait ce grand paradoxe qui voulait que ce soit ma femme qui subisse l'intégralité d'un traitement lourd, alors que c'était moi qui souffrais de l'anomalie… J'avais le plus grand mal à me faire à cette idée", confie Paul. La pédagogie devient alors un levier essentiel pour que ce sentiment ne ronge pas les chances de parvenir à une grossesse. "J'insiste sur le fait que ce n'est la faute de personne, souligne le docteur Nadia Nouiakh, andrologue et biologiste à l'Institut Mutualiste Montsouris. C'est un projet de couple qu'ils ont du mal à élaborer."

Le couple, solide et uni : voilà, selon l'ensemble des spécialistes, l'une des grandes clés pour qu'un parcours de PMA aboutisse. "Ma femme a été le socle dont j'avais besoin pour encaisser, accepter et y aller, raconte Nicolas dans le podcast *Parlons PMA*. Elle m'a dit une phrase qui m'a marqué : 'Je préfère que ce soit difficile avec toi plutôt que facile avec un autre.'" Un soutien mutuel d'autant plus nécessaire qu'il n'est pas toujours au rendez-vous de la part des médecins. Si certains maîtrisent l'empathie et l'art de la pédagogie, d'autres peuvent parfois faire preuve de brutalité. Julien a fait les frais de spécialistes indélicats. "Soyez heureux, vous n'avez pas le cancer. Mais vous ne serez jamais père", lui a lancé un médecin.

Suite logique de l'invisibilisation des origines masculines de l'infertilité : dans le parcours de PMA, l'attention est portée sur les femmes, et les hommes sont les grands oubliés de l'histoire. "J'avais le sentiment d'être inutile, je n'ai été sollicité que le jour où je devais effectuer le recueil de spermatozoïdes au sous-sol, rapporte Paul. J'ai mis pas mal de temps à trouver ma place dans ce protocole, j'étais comme une plante verte à côté de ma femme." Pour le docteur Dahoun, il est indispensable de redonner de la place à l'homme dans le parcours de PMA : autant pour lui que pour sa conjointe. "On ne peut pas concevoir un embryon si nous n'avons pas d'ovules et un spermatozoïde, rappelle-t-il. L'homme a toute sa place, au même titre que sa partenaire, même s'il y a plus de contraintes sur le plan gynécologique chez la femme." Le docteur Olivier Binois, lui aussi andrologue et biologiste à l'Institut Mutualiste Montsouris, le reconnait volontiers : "Il y a des praticiens qui sont un peu de l'ancienne génération et qui se focalisent seulement sur la femme. Mais les choses sont en train de changer."

Un changement qui n'est plus optionnel, mais dicté par l'urgence de la situation. Les chiffres de l'Insee ont parlé : "En 2023, 677 800 bébés sont nés en France. C'est la baisse la plus forte depuis la fin du baby-boom, qui s'est terminé au milieu des années 1970." Un signal d'alarme, urgent et crucial, qui invite à modifier les habitudes en profondeur. Et à enfin sortir du silence pour que la honte ne vienne plus perturber le parcours de ces hommes dont le seul rêve est de devenir pères.



La Fabuleuse Histoire de MALIK BENTALHA

ILLUSTRATION ARTHUR PINEAU

Manteau, **Gant.** Veste en jean, **Louis Vuitton.** Pantalon, **Wrangler.** Chaussettes, **Uniqlo.** Chaussures, **Paraboot x Balibaris.** Montre, **Chopard.**

Maillot à manches longues et baskets, **adidas.** Pantalon, **American Vintage.**

Revenu sur le devant de la scène grâce à ses vidéos parodiques diffusées sur Internet, l'humoriste Malik Bentalha raconte dans un nouveau spectacle sa traversée du désert et son réalignement salutaire avec ses idéaux.

PAR ADAM SANCHEZ ET JÉRÉMY PATRELLE
PHOTOGRAPHE IDRISS NASSANGAR - STYLISTE ADRIEN COMMUNIER

L'INSPIRATION est intimement liée au sentiment d'humiliation. Les histoires qui ont le plus influencé Malik Bentalha ont souvent à voir avec le rejet, la moquerie ou l'ignorance. Mohamed Ali, une légende de la boxe qui refusa de servir l'armée américaine en pleine guerre du Vietnam, lui valant d'être mis au ban de la société. Bob Dylan, une icône folk qui délaissa les guitares sèches pour les sonorités électriques. Au beau milieu d'un concert à Manchester en 1966, un spectateur trahi hurla "Judas" à l'adresse du chanteur, qui demeura impassible et exigea de ses musiciens qu'ils jouent plus fort.

Ces récits lui ont été transmis dès sa jeunesse par son père ("un Fidel Castro arabe qui écoute Jean Ferrat et mange végétarien", selon ses termes), moins pour le prévenir de ce qui arrive aux icônes récalcitrantes que pour lui montrer qu'il y a, dans le chemin de tout individu, des vertus à aller contre le souffle du vent. Que le confort – et le déni qui finit souvent par en découler – peut aussi représenter la plus grande humiliation qui soit. "Plus je prends de l'âge, plus j'ai l'impression que je me rapproche un peu de mon père sur certains idéaux humanistes et politiques, nous explique-t-il à la table d'un restaurant parisien au début du mois de novembre. Je me sens plus aligné avec l'homme que je suis."

Malik Bentalha est un homme soulagé. Cet apaisement n'est pas la conséquence du succès que l'humoriste a retrouvé grâce à ses parodies sur Internet (celle de *L'Heure des Pros*, l'émission d'actualité de *CNews* animée par Pascal Praud, a été visionnée plus de 40 millions de fois, toutes plateformes confondues). Elle est le fruit d'une grande remise en question, entamée au moment de la crise du Covid, et qu'on pourrait résumer ainsi : "Quelle est cette chose après laquelle je cours dans ma vie ?"

Un "petit gars de province" à Paris

LONGTEMPS, CE FURENT les applaudissements, la reconnaissance de ses pairs. Parti à la majorité de son Gard natal pour conquérir la Ville Lumière, le jeune adulte découvre alors le monde impitoyable du spectacle. Un passage par le Cours Florent avant de rejoindre la file d'attente des humoristes ambitieux. Dans les caves des comedy clubs, il rencontre des publics exigeants, impitoyables. Il se prend des portes. Beaucoup de portes. À tel point que le jeune Malik n'est pas loin de rendre les armes et de retrouver les faveurs du cocon familial, bredouille de clameurs.

Avant de plier bagage, il s'offre une ultime chance en passant une audition pour jouer au Point Virgule, célèbre théâtre de la capitale. L'essai est calamiteux. L'apprenti humoriste débarque sur scène sans munitions. Dans le jury, un certain Alex Lutz, qui mettait alors en scène Sylvie Joly ou Pierre Palmade, le rattrape par la manche en sortant de la salle. Il saisit "un truc" en lui. "Je n'ai jamais vraiment su ce que c'était, ironise Malik Bentalha. Je lui ai un jour posé la question et il m'a parlé d'un truc dans mon regard, ma présence. Il aimait ce que j'incarnais sur scène, ce petit gars de province qui vient à Paris. J'étais seul, c'était ma dernière chance. Il m'a repêché dans les arrêts de jeu !"

Sans le sou et sans solution magique, Malik Bentalha trouve en Alex Lutz un "grand frère". Ce dernier lui offre un petit travail "payé à un salaire exorbitant", se fait garant pour son appartement et lui présente Antoinette Colin, la directrice artistique du Point Virgule, pour qu'il puisse se représenter. Le curriculum vitae d'Alex Lutz rassure ses parents, inquiets de voir leur enfant s'enfoncer dans un rêve de vie inaccessible. "Alex a une place à part dans mon histoire, il est au-dessus de tout le monde. Il a fait ce que même des gens de ma famille n'auraient pas fait, sauf mes parents. C'est la personne qui a le plus compté dans ma vie professionnelle. Je pourrais aller au bout du monde pour lui." En juin dernier, alors que le "petit frère" rôde son nouveau seul-en-scène devant une centaine de spectateurs privilégiés, Alex Lutz est toujours dans un coin, casquette vissée sur la tête, observant incognito le retour en grâce du gamin qu'il a autrefois connu. Ils ne se voient plus aussi souvent qu'avant mais leur amitié ne souffre aucunement des silences ou des absences.

La routine du comique populaire

SON PREMIER SPECTACLE, *Malik Bentalha se la raconte*, lui permet de passer un cap. Le voilà officiellement dans l'équipe des titulaires de l'humour français. La télévision lui ouvre grand les bras, le cinéma aussi. Tantôt sur *TF1* dans l'émission d'Arthur, *Vendredi tout est permis*, tantôt à l'affiche de comédies populaires comme *Pattaya* de Franck Gastambide ou *Né quelque part* de Mohamed Hamidi, il suit la voie toute tracée des humoristes bankable, invité à la même table que ceux qui lui ont donné envie de quitter le sud de la France pour les lumières de la grande ville. De cette période, il garde pourtant un souvenir doux-amer. "J'étais sur mon autoroute. Je faisais mes petits films, j'avais mon spectacle qui ne dérangeait personne et c'était super. Puis j'ai compris que le cinéma est un métier où tu n'as pas d'amis. Tu as des contacts ou des connaissances, mais rien d'autre."

Au moment où il tentait de remonter la pente après l'échec commercial de *Jack Mimoun et les secrets de Val Verde*, son premier film en tant que co-réalisateur (avec Ludovic Colbeau-Justin), trop rares ont été ceux à se bousculer au portillon pour apparaître dans sa parodie de *L'Heure des Pros*. "J'ai proposé à beaucoup d'acteurs connus de participer à cette vidéo. Certains n'étaient pas disponibles. Certains n'ont pas compris le projet. Certains trouvaient cela ringard de faire de la parodie. On m'a souvent demandé pour quelle plateforme je le faisais. J'ai dit que c'était pour mon YouTube, ce qui n'était pas très sexy pour eux. Ça m'a un peu blessé sur le moment mais je suis très heureux de l'équipe d'acteurs dont je me suis finalement entouré."

Son ancien ami et collaborateur Franck Gastambide a lui aussi disparu de la photo de famille. Alors que les quelque trois millions d'entrées de *Taxi 5* en 2018 avaient consolidé leur popularité commune au sein du cinéma français (et ce malgré des critiques incendiaires à l'encontre du film), dans une veine plus trash et potache que celle de la bande à Philippe Lacheau, les deux hommes ont cessé de se fréquenter. ››

Par sagesse ou par refus d'embraser les réseaux sociaux avec un clash artificiel, Malik Bentalha se révèle moins volubile sur les raisons de cette brouille. "Ce sont deux chemins qui se sont séparés à un moment. J'ai choisi de suivre ma vision des choses. Je lui souhaite de faire sa vie, que ça continue à marcher pour lui. J'ai pris mon chemin et c'est un chemin qu'on ne fait pas ensemble."

Aventures et mésaventures

À L'APPROCHE de la nouvelle décennie, les succès se font moins nombreux. Le cinéma se lasse du personnage qu'il incarne et la diffusion sur *TF1* de son deuxième spectacle, *Encore*, vire au petit fiasco en février 2020 avec moins de deux millions de téléspectateurs en prime time. Deux ans plus tard, les 650 000 entrées de *Jack Mimoun*, film d'aventure au budget conséquent de 14 millions d'euros, produit comme un hommage à Indiana Jones, occasionnent une crise existentielle chez le comédien et raniment de vieux traumatismes (en 2015, il frôle la banqueroute après avoir été escroqué par un producteur véreux). Malik Bentalha espérait faire éclore une grande saga populaire, il prend une douche froide. "J'ai investi trois ans de ma vie dans ce film. J'ai fait ce que je voulais, Pathé m'a soutenu dans le projet. Cela a été difficile de me regarder dans une glace pour comprendre ce qui n'avait pas marché. Je me suis cherché des excuses. Je me suis convaincu que c'était parce que le film était sorti un jour où il y avait eu une pénurie d'essence en France… Dans ces moments-là, on s'accroche à tout, même en sachant qu'on n'aurait jamais atteint les deux millions d'entrées."

Les yeux rivés sur des tableurs anxiogènes relatant l'évolution quotidienne du box-office, il décide de tout envoyer valser et s'envole pour les États-Unis. Il se réfugie chez des amis, éteint son téléphone et profite d'une vie plus tranquille, à faire du vélo sur Venice Beach. "Je voulais un endroit dans le monde où, quand je me réveille, tout le monde dort en France. Je voulais être avec des gens qui s'en foutaient du cinéma, qui n'avaient rien suivi, qui ne savaient rien de mon spectacle ou de *Jack Mimoun*." Dans la foulée, il s'offre une escapade au Qatar pour profiter de la Coupe du monde de football. Ces deux mois loin de France sonnent comme une parenthèse pour reconsidérer ses priorités personnelles et professionnelles. "J'avais la chance de pouvoir le faire, financièrement parlant. Tout ce que j'avais mis de côté m'a permis de partir loin de tout. J'ai bien gagné ma vie. Et je pourrais la gagner encore mieux mais cela n'a jamais été mon moteur. Ce n'est pas l'argent qui m'a fait aller mieux."

L'acteur de 35 ans a conscience que ce long cheminement vers son bien-être intérieur n'aurait pas existé sans la déception provoquée par le destin de *Jack Mimoun*. "Si le film avait marché, j'aurais continué pendant dix ans, évidemment ! Cet échec commercial m'a permis de me trouver, d'être aligné. Là, c'est moi." Pour parvenir à ce "moi" qui s'exprime face à nous dans un restaurant parisien, Malik Bentalha bouleverse son mode de vie, se renforce sur le plan mental et physique. Il s'affute et raffine sa garderobe, sans chercher à soigner son image publique mais pour simplement se sentir mieux de nouveau. "Je n'étais pas bien dans ma peau. Mes habits ne m'allaient pas, je n'appréciais pas mon corps. Mais que tu sois gros ou maigre, peu importe, tant que tu es bien. Notorious B.I.G., on disait qu'il avait du style, pas qu'il était gros. Ce n'est pas une question de poids mais une question de comment on se sent dans ses baskets." Il apprend aussi à se satisfaire des petites victoires sans les surestimer et cesse de sur-dramatiser chaque critique négative qu'il peut recevoir. "Je suis malheureusement devenu très froid dans ma manière de prendre les événements et les bonnes nouvelles. Il n'y a qu'un projet avec Denzel Washington qui pourrait vraiment me chauffer !"

Dans sa mue, Malik Bentalha se déleste aussi de son image d'amuseur consensuel. Ses nouvelles audaces comiques font toujours rire beaucoup de monde – probablement plus qu'à autant n'importe quel autre moment de sa carrière – mais plus tout à fait les mêmes personnes. "L'ancien Malik", celui qui s'en serait soucié, aurait craint de vexer des producteurs ou des groupes médiatiques. "Le nouveau" souhaite dorénavant mettre son art au service de la société, quitte à aborder des sujets houleux ou froisser des personnalités médiatiques avec ses vidéos. Que Pascal Praud n'ait pas goûté à son pastiche de *L'Heure des Pros* l'arrangerait presque. "Je ne ferai plus rien avec *Canal+*, assume-t-il. Je trouve qu'aller faire quelque chose avec ce groupe, c'est cautionner la vision de la société qu'ont ses dirigeants aujourd'hui. Quand je vois tout ce qui se passe sur *CNews* et dans certaines émissions du groupe Canal, je ne peux plus faire le rigolo comme si de rien n'était. Si je dois me les mettre à dos, je me les mettrai à dos. Je n'ai pas peur de ça."

Sans vouloir céder à une forme de passéisme, il regrette que certains emblèmes des années 90, comme Les Inconnus ou *Les Guignols de l'Info*, n'aient pas su trouver d'héritiers sur le terrain de la satire. "Le paysage de l'humour est très aseptisé, aujourd'hui. C'est très difficile d'être un humoriste populaire qui parle de politique. Cela t'oblige presque à ne faire que des revues de presse. Un humoriste populaire qui lâche deux ou trois vannes percutantes sur l'état de la société a beaucoup plus d'impact." S'autoriser cette transition n'est pas chose aisée mais Malik Bentalha ne la regrette pas. "La veille de la mise en ligne de la parodie de *L'Heure des Pros*, j'ai eu une montée de stress. Je croyais que ça allait m'attirer des problèmes. Mais je me suis dit qu'il fallait faire preuve d'un peu de courage. Au vu de l'évolution de *CNews*, j'aurais pu aller encore plus loin dans la parodie. Je ne me vois pas vieillir et continuer à rester planqué dans mon coin. Je veux faire passer des messages. C'est aussi mon rôle en tant qu'humoriste."

Rire mieux pour aller mieux

PLUS D'UNE DIZAINE DE PARODIES ont été mises en ligne en moins d'un an. Devenu portraitiste de l'air du temps à la façon d'un Dave Chappelle dans les années 2000, il s'est glissé dans le costume de célébrités comme le pâtissier Cédric Grolet, le styliste Simon Porte Jacquemus ou le rappeur Jul, et s'amuse de leur popularité. "Je ne m'attaque jamais à l'humain personnellement, je ne le connais pas. Je m'attaque à ce qu'il me permet d'attaquer. Et j'essaie de toujours le faire avec humour et bienveillance." Tous n'apprécient pas de devenir des sujets à blagues, mais l'humoriste préfère se souvenir des discussions avec ceux qui s'en sont amusés. "Ce sont les rappeurs qui ont le mieux pris les parodies. J'avais peur du retour de Freeze Corleone mais il a été très classe avec moi. Jul a beaucoup ri aussi. C'est un mec incroyable, adorable, qui mérite vraiment tout le succès qu'il a."

Son troisième spectacle, *Nouveau Monde*, confirme que l'humoriste a gagné en

"Travailler avec Canal +, c'est cautionner la vision de la société qu'ont aujourd'hui ses dirigeants."

maturité. Il a réussi à transfigurer cette matière négative que bon nombre d'artistes de son temps souhaiteraient enterrer – les déconfitures et les moments de solitude – en histoires capables d'atteindre une forme d'universalité. Pour la première fois de sa carrière, il découvre que son parcours peut susciter d'autres émotions que le rire. "J'ai récemment joué à Niort et, à la fin du spectacle, un spectateur au premier rang s'est mis à pleurer. Je suis resté sans voix, c'était la première fois. Il a levé la main et m'a demandé combien de temps il m'avait fallu pour sortir de ma dépression. Ça m'a ému. J'ai essayé de le consoler et on en a parlé après. Je me suis senti utile."

D'aucuns lui prédisaient un avenir sombre, que ses prises de position le pousseraient vers les marges de la comédie. Force est de constater que Malik Bentalha n'a jamais été aussi convoité qu'aujourd'hui. Par les salles de spectacle, d'abord, qui se remplissent à vitesse grand V pour sa tournée de 2025. Par les marques, aussi, comme adidas, qui en a fait son ambassadeur. Une première pour un humoriste français. Ses publicités avec Ousmane Dembélé ou Bradley Barcola, qu'il connaissait déjà du fait de sa familiarité avec certains footballeurs-stars, démontrent que ce Parisien d'adoption s'est constitué une place à part dans la pop culture, sans avoir à se dénaturer. "Je ne suis pas le seul. Des artistes comme DJ Snake se sont engagés et continuent de faire des tournées mondiales, de jouer à Coachella et d'être écoutés partout dans le monde. Mener une carrière n'est pas incompatible avec le fait d'avoir des idées et des valeurs. Il y a énormément de plateformes pour s'exprimer."
Même si, là encore, il regrette que certaines d'entre elles fassent le choix de la visibilité plutôt que de promouvoir le talent. "Les plateformes, que tu aies un César ou pas, elles s'en moquent. L'acteur césarisé a peu de poids à côté d'un influenceur qui est suivi par deux millions de followers sur Instagram. Parfois je me dis qu'on passerait peut-être à côté d'un génie comme Tahar Rahim, aujourd'hui. On lui demanderait d'aller danser sur TikTok pour se mettre en avant. Personnellement, ce n'est pas ce que je veux faire pour vendre un film ou une série. Je suis comme je suis et je préfère encore remplir moins de salles."
Il fantasme une trajectoire à la Adam Sandler, roi de la comédie américaine capable de majestueuses sorties de piste comme *Uncut Gems*, sa "plus grosse claque cinématographique de ces dix dernières années". Se faire le pont entre deux visions du cinéma inconciliables – le populaire qui l'a vu naître et un sillon plus auteuriste –, achever les barrières d'un entre-soi qui empoisonne fréquemment ces deux mondes. En attendant de trouver ses frères Safdie à lui, Malik Bentalha continue de noircir les pages de son grand roman, l'exigence et la sensibilité chevillées au corps. "Ce qui m'intéresse, c'est la trace que je vais laisser quand je partirai. Que retiendra-t-on de moi en tant qu'homme ? Ai-je été sympa ? De quel côté de l'histoire vais-je finir ? Ce sont toutes ces questions qui me travaillent et auxquelles j'ai envie de répondre. Plus que tout le reste."

NOUVEAU MONDE de Malik Bentalha,
les 11 et 12 avril 2025 à l'adidas arena (Paris)
et en tournée dans toute la France.

ACIER AU PREMIER RANG

Plus discrètes et parfois plus abordables que les modèles or, les montres en acier inoxydable sont incontournables. Une tendance consacrée par Rolex dans les années 50, et qui s'est affirmée grâce au travail du designer Gérald Genta.

PAR JÉRÉMY PATRELLE

BRAD PITT et sa pépite Vacheron Constantin *222* à Wimbledon, Léon Marchand et son imposante Omega *Speedmaster* aux JO de Paris, Timothée Chalamet et sa petite Cartier *Panthère* à Las Vegas... La montre en acier séduit les célébrités aux quatre coins du globe. Moins bling-bling que l'or, l'acier n'avait pourtant pas un destin tout tracé dans l'horlogerie. Jusqu'en 1930, ce sont l'or, le platine et l'argent qui dominent le marché, avec des modèles phares comme la Patek Philippe *Tonneau 1922*. L'acier est alors cantonné à la sidérurgie, mais la crise financière américaine de 1929 vient rebattre les cartes. Valeur refuge, légèrement moins onéreuse, l'acier – composé de fer, de carbone et de chrome, et parfois de nickel, de titane ou de manganèse, selon les fabricants – se démocratise alors sous une forme inoxydable, plus résistante. Dans les années 50, c'est Rolex qui va consacrer ce nouveau luxe abordable.

Rolex et son précieux

"UN MÉTAL PRÉCIEUX": c'est ainsi que la marque suisse (à la couronne pourtant dorée !) désigne à l'époque l'acier dans ses publicités. Rolex lance en 1953 deux modèles mythiques avec son propre acier inoxydable, déposé sous le nom "Oystersteel" : la plongeuse *Submariner*, considérée par les spécialistes comme la meilleure Rolex de tous les temps, et l'*Explorer*, aventurière des hautes cimes. Cette dernière, disponible aujourd'hui à partir de 7550 euros avec un cadran noir hypnotique, est l'une des Rolex les moins chères et se pose en concurrente frontale de la nouvelle Omega *Seamaster Aqua Terra*. Ces modèles – et ceux qui suivront – vont démontrer au monde les qualités de résistance – aux rayures et à la corrosion, notamment – de ce nouvel alliage star de l'horlogerie.

Gérald Genta fait basculer le temps des 70s

SI ROLEX A DÉMOCRATISÉ l'acier inoxydable, il faut attendre les *seventies* pour qu'il explose définitivement. Gérald Genta, designer suisse renommé qui a déjà imaginé la *Constellation* pour Omega et la *Golden Ellipse* pour Patek Philippe, en sera le catalyseur en dessinant trois montres. En plein essor du quartz japonais, il réalise la *Royal Oak* pour Audemars Piguet en 1972 puis la *Nautilus* pour Patek Philippe et la nouvelle version de la poussiéreuse *Ingenieur* pour IWC en 1976. Trois modèles automatiques de sport étanches, trois montres devenues iconiques. Gérald Genta a élevé l'acier inoxydable au rang de luxe horloger, et Patek Philippe s'est appuyé sur son talent en 1997 pour créer l'*Aquanaut*. La dernière version munie du bracelet acier renvoie cette image de chic décontracté dont les stars – et les anonymes – raffolent. Même les prix élevés de ces légendes, entre 10 000 et 40 000 euros, ne freinent pas leur succès. Porter une montre élégante et discrète en toutes circonstances est un mantra stylistique que personne n'a envie de se refuser. À tel point qu'aujourd'hui, des marques dites "grand public" telles que Tissot (avec ses modèles *PRX*) et Seiko (avec sa collection *Presage*) s'approprient brillamment le genre en proposant des modèles à moins de 1000 euros. L'acier inoxydable n'est pas prêt de se faire oublier.

CRUCHON, DR

Patek Philippe
Aquanaut 5167/1A
28 100 €

Rolex *Explorer*
à partir de 7 550 €

Audemars Piguet
Royal Oak
Automatique
28 500 €

Seiko *Presage*
Classic Series
SPB463
990 €

IWC *Ingenieur*
Automatic 40
12 700 €

Omega *Seamaster*
Aqua Terra 150M
7 300 €

Tissot *PRX*
Powermatic 80
775 €

AU CHAUD APRÈS LE SHOW

1 événement → 1 hôtel

Dites-nous où vous allez, nous vous dirons où dormir... 2025 ne manquera pas d'événements culturels et sportifs aux quatre coins du globe. Concerts, matchs, défilés, expos: voici huit chambres de rêves sélectionnées par la rédaction de GQ pour vous offrir un peu de répit après toutes ces festivités.

SARAH MANDOIS ET JULIETTE NIZAN
ADAPTATION FRANÇAISE

VOUS ALLEZ

Au Grand Prix de Monaco

VOUS DORMEZ

À l'Hôtel du Couvent

Le Grand Prix de Monaco aura bientôt cent ans et les amateurs de courses automobiles ont peut-être épuisé toutes les options en matière d'hôtels. Mais l'Hôtel du Couvent, qui vient d'ouvrir ses portes à Nice, le long de la côte, offre un havre de paix loin des geysers de champagne de la course. Comme son nom l'indique, l'hôtel est construit à l'intérieur d'un couvent du XVII[e] siècle, aux intérieurs sobres et élégants. Des jardins en terrasses donnent sur la Méditerranée. Impossible de se lasser de la vue, mais au cas où, il y a aussi un cinéma en plein air, une piscine de vingt mètres et un herboriste résident qui concocte des remèdes sur mesure. De quoi se requinquer après le Grand Prix. —NK

Le pilote Charles Leclerc célébrant une victoire.

VOUS ALLEZ

Voir Charli XCX à New York

VOUS DORMEZ

À l'hôtel The Manner

Un hôtel-restaurant défraye rarement la chronique à New York, et conserver l'effervescence dans les jours qui suivent l'ouverture tient de la prouesse. Sauf pour le groupe Standard Hotels. Ils ont façonné cet établissement à leur image : pas d'enfants ni de TV, une réception discrète qui vous contacte par SMS, des murs jaune moutarde et des têtes de lit en laque rouge. L'hôtel accueillait déjà des soirées Fashion Week avant même d'avoir officiellement ouvert ses portes. "C'est un havre de paix, selon Ib Kamara, directeur artistique chez Off-White. Le Manner s'est vite imposé comme un incontournable de New York. Le lounge se prête à la danse et aux conversations intimes entre amis." C'est également l'endroit idéal pour reprendre des forces avant d'assister au concert monumental de Charli XCX à Brooklyn au printemps. —RD

GETTY IMAGES. HÔTEL DU COUVENT, MOLLIE, AVEC L'AIMABLE AUTORISATION DES LIEUX.

VOUS ALLEZ

À la Fashion Week de Paris

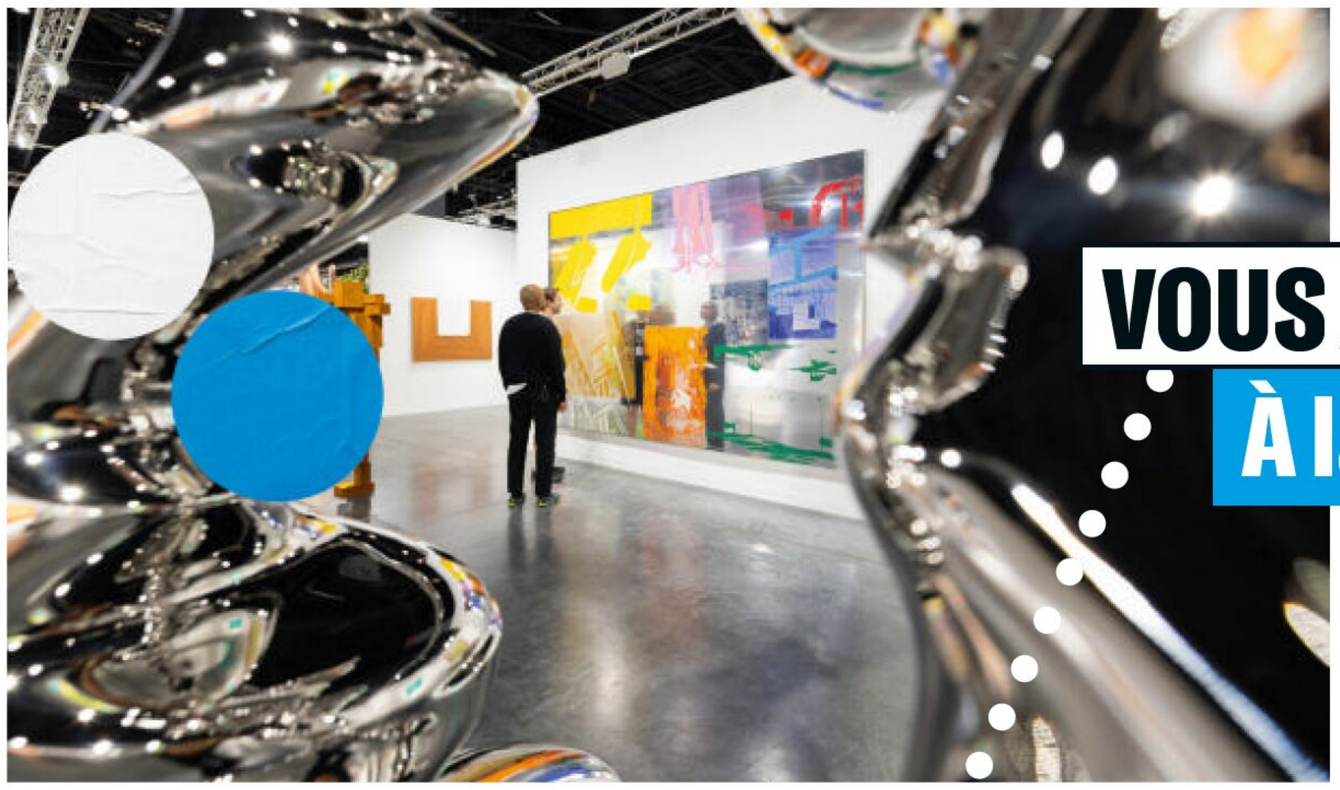
VOUS DORMEZ

À l'Abbaye des Vaux-de-Cernay

Vous voyez enfin le bout de cette semaine épuisante passée entre le front row et les nouveaux établissements branchés. Quittez l'agitation parisienne et retirez-vous dans cette abbaye cistercienne vieille de 900 ans aux allures de manoir anglais. L'Abbaye, située au cœur de la forêt de Rambouillet, à 90 minutes au sud-ouest de la capitale, ne fait pas l'impasse sur le confort moderne avec quatre restaurants, un spa et un cinéma sur place. Commencez la journée avec une balade à vélo autour du lac, puis faites retomber le stress des défilés avec un verre de chablis au coin du feu, sans un photographe streetstyle à l'horizon. —MAXIME JOLY

Daniel Craig au défilé Loewe l'année dernière ; le directeur artistique de Saint Laurent, Anthony Vaccarello.

ABBAYE, COURTESY OF THE BRAND. GETTY IMAGES.



VOUS ALLEZ
À la Miami Art Week

VOUS DORMEZ
À l'Hôtel The Moore

La Miami Art Week – qui regroupe les foires d'art et de design qui pullulent dans toute la ville en décembre – attire galeristes, collectionneurs, artistes et passionnés. Au Moore, un établissement incontournable du Design District, l'art est partout. Ce bâtiment des années 1920 était à l'origine un showroom de meubles et un espace d'exposition. Aujourd'hui, l'atrium de quatre étages est parcouru par une structure spectaculaire conçue par Zaha Hadid. L'hôtel propose 13 suites luxueuses et concurrence les grands noms de Miami Beach en tant que refuge privilégié pour les esthètes.
—ZS

THE MOORE, AVEC L'AIMABLE AUTORISATION DE LA MARQUE. ART BASEL.

VOUS ALLEZ

Au Festival du Film de Venise

Joaquin Phoenix et Nicole Kidman sur le tapis rouge du Festival de Venise.

THE CIPRIANI. AVEC L'AIMABLE AUTORISATION DU LIEU. GETTY IMAGES.

VOUS DORMEZ

À l'hôtel Cipriani

L'été vénitien est brûlant et noir de monde. Quant au dernier week-end de la saison, il est aussi sulfureux que pittoresque. Contrairement à Cannes, le Festival du film de Venise est ouvert au public. Si vous ne foulez pas le tapis rouge, vous êtes assuré d'être en bonne compagnie à l'hôtel Cipriani. Lady Gaga, Joaquin Phoenix et Nicole Kidman y ont tous séjourné, probablement en raison du caractère discret de l'endroit (on ne peut accéder à l'hôtel que par bateau privé). C'est parti pour une tournée de Bellinis au bord de la piscine chauffée du Cipriani. La vue sur la lagune au coucher du soleil mérite son propre Lion d'or. —RD

VOUS ALLEZ

Au Carnaval de Rio

VOUS DORMEZ

Chez Georges

Passé le carnaval de Rio, vous êtes en quête d'un endroit frais pour vous détendre. Entrez dans l'hôtel brésilien brutaliste Chez Georges, situé dans les collines pittoresques de la ville historique de Santa Teresa. Chaque suite porte le nom d'un Georges célèbre, de Harrison à Gershwin, et le décor est d'un minimalisme inspiré des années 1970. L'hôtel dispose également d'un studio d'enregistrement avec vue sur la forêt luxuriante. Choisissez votre Georges préféré et commencez à travailler votre samba.—NK

VOUS ALLEZ

Au Jour Des Morts

VOUS DORMEZ

À la Casa Yuma

Une fête dans un cimetière ? Ne dites pas non avant d'avoir essayé. Si son nom signifie "Jour des morts", le *Día de Muertos* mexicain est en réalité une ode à la vie : des raves qui durent toute la nuit, des spectacles de lumières, des pains sucrés par milliers et du chocolat chaud qui coule à flots. La ville de Oaxaca est idéale pour plonger dans cette atmosphère unique. Après quoi vous pourrez piquer une tête à la Casa Yuma, un nouveau centre de villégiature branché situé à Puerto Escondido, paradis des surfeurs. —RD

CASA YUMA, AVEC L'AIMABLE AUTORISATION DU LIEU. CARNAL DE RIO, GETTY IMAGES. CHEZ GEORGES, AVEC L'AIMABLE AUTORISATION DU LIEU.

VOUS ALLEZ

Au Festival de Glastonbury

VOUS DORMEZ

À l'hôtel The Newt

Durant le Glastonbury Festival, il est impossible de réserver au Newt – l'immense hôtel du Somerset est occupé par les têtes d'affiche et les VIP. Mais vous pouvez vous y rendre juste après le festival pour un tout autre bain de boue. L'établissement propose le nec plus ultra de la détox : transpirez les toxines accumulées avec un gommage au hammam, retrouvez la sérénité parmi les bonsaïs du jardin japonais, errez à travers les hectares de forêts et osez réintroduire doucement l'alcool avec du *cider* fabriqué sur site. À une demi-heure de route de Worthy Farm, cet hôtel de 42 chambres est à mille lieues des soirées délirantes à battre la gadoue avec vos 200 000 amis les plus proches. —REBECCA DOLAN

THE NEWT, AVEC L'AIMABLE AUTORISATION DE LA MARQUE. GETTY IMAGES.

les OEUFS

T'AS DE BEAUX ŒUFS

Mollets, durs, à la coque, en omelette, pochés, confits, parfaits, en gelée ou mayo, les œufs font le régal des Français, qui en mangent 124 par an et par habitant, soit 24 fois plus qu'il y a dix ans. L'œuf serait-il devenu une valeur refuge dans une période où tout est incertain ?

PAR ZAZIE TAVITIEN
ILLUSTRATION AGATHE BRIOT

EN NOVEMBRE, en proche banlieue parisienne, roulement de tambour dans la salle de la Communale de Saint-Ouen, lieu dédié à la street-food. Les gagnantes du championnat du monde du meilleur œuf mayo sont appelées sur scène, elles viennent de remporter le graal : la médaille d'or pour leur œuf-mayonnaise-céleri-moutarde-sarrasin. Les trois cheffes du restaurant Gric, à Orléans, sont ravies. "Merci beaucoup, vous êtes formidables", déclarent-elles à l'assemblée venue assister au sacre. Cela pourrait prêter à sourire – recevoir un prix pour un œuf mayonnaise comme si on venait de décrocher un César – mais dans un métier à l'économie difficile, cette reconnaissance, inventée par l'ASOM (Association de Sauvegarde de l'Œuf Mayonnaise) est bonne à prendre. Pour l'ego et pour remplir son restaurant.

Marie Gricourt, cheffe du restaurant orléanais où elle travaille en compagnie de Maëlle Jambou et Maud Boksebeld, a ouvert Gric en 2023, après être passée par des établissements étoilés. Elle y propose tous les jours un œuf mayo ou mimosa qui varie selon les saisons. "Ce sont des plats qui me rappellent mon enfance, explique-t-elle. Ma grand-mère nous préparait toujours des œufs mimosas (œufs mayonnaise saupoudrés de jaune d'œuf). Chez Gric, on a toutes moins de 30 ans. On veut faire une cuisine innovante mais en se basant sur du classique et des souvenirs." Leur recette gagnante, inventée par Maëlle, qui s'occupe des entrées, raconte tout cela : un œuf local bio, avec une mayonnaise maison elle aussi préparée à base de produits locaux (moutarde Martin-Pouret, huile de colza du Loiret et céleri au pic de sa saison).

Difficile de dater la naissance exacte de la recette de l'œuf mayo. On en trouve une trace chez Auguste Escoffier, célèbre cuisinier et codificateur de la cuisine française, qui associait œuf et mayonnaise dans une salade en 1903. Mais c'est dans la deuxième moitié du XX^{e} siècle, à la table des brasseries et dans la cuisine familiale, qu'il va véritablement devenir une passion française. Un succès qui est aujourd'hui toujours aussi retentissant, quel que soit le type de restaurant où l'œuf mayo est servi, du Flunch au bistrot traditionnel, en passant par des adresses plus bistronomiques où il peut aussi être agrémenté d'herbes sauvages, d'épices ou même de homard. Encore plus désuet que l'œuf mayo ? L'œuf en gelée : "Il revient un peu modestement sur le devant de la scène mais il rappelle aux gens des souvenirs d'enfance, analyse Nicolas Verot, le charcutier de la Maison Verot à Paris. Il répond au besoin d'être réconforté. Pas au sens où on va manger un produit avec plein de fromage dégoulinant, mais pour son côté madeleine de Proust." Il estime qu'il vend environ 200 œufs en gelée par semaine dans les cinq boutiques parisiennes de la Maison Verot.

Histoire d'amour

ENTRE LES FRANÇAIS ET L'ŒUF, l'histoire d'amour semble durer, et même s'intensifier. Selon une enquête menée en 2023 par l'institut CSA pour le Comité National pour la Promotion de l'Œuf (CNPO), nous mangeons 124 œufs par an et par habitant, soit 24 de plus qu'en 2013. Un chiffre jamais atteint ces vingt dernières années, avec 54 % des Français qui déclarent en manger plusieurs fois par semaine. Un amour un peu trop débordant ? La nutritionniste Ariane Grumbach ne voit pas d'objection particulière à s'adonner à cette passion. Au contraire, elle lui attribue nombre de vertus : "Il y a une diversité de préparation, ce qui fait qu'il n'y pas de lassitude. Les œufs permettent un bon apport en protéines, ils sont riches en vitamines, notamment en vitamines A, B, et B12 dont manquent certains végétariens. Ils apportent du fer, du magnésium et du phosphore." Des œufs qui ont donc un très bon interêt nutritionnel, parfois entaché par l'angoisse qu'ont les gens du cholestérol que l'on trouve dans le jaune. Une crainte assez peu fondée selon la nutritionniste, qui rappelle qu'il existe du "bon gras" et que la clef est d'avoir une alimentation la plus variée possible.

Faut-il quand même choisir un œuf plutôt qu'un autre ? Si la question se pose éthiquement entre un œuf issu d'une poule en cage et un autre issu d'une poule vivant en plein air, d'un point de vue nutritif, la différence se joue surtout en fonction de l'alimentation et de la race des poules. Deux facteurs assez peu mis en avant par les grandes surfaces. D'un point de vue du bien-être animal, l'idéal est d'acheter au minimum des œufs de poules élevées en plein air (code 1 sur la coquille) ou – encore mieux – bio (code 0). Et, si possible, d'en connaître les espèces et les producteurs.

Œufs gastronomiques

PRÈS DU MONT-SAINT-MICHEL, à l'Auberge Sauvage, le chef Thomas Benady ne travaille que des produits locaux et bien sourcés. Un engagement qui prend vraiment son sens dans ses assiettes délicieuses et pointues, célébrées dans le guide Michelin par une étoile verte en 2022. Comme pour le reste de ses ingrédients, le chef a donc cherché à cuisiner des œufs locaux, si possible pondus par des poules de races anciennes, comme la gournay, petite poule normande rustique au pelage noir et blanc, ou encore les "cou nu" de la ferme voisine de la Ryauté, près de Granville, bichonnées et élevées aussi pour faire leur viande.

Une pratique qui était la norme jusqu'au XIX^{e} siècle, avant que les poules ne soient dissociées entre celles produisant des œufs et celles à viande, un marqueur du début de l'industrialisation de la nourriture. Aujourd'hui, en France, on trouve essentiellement des poules qui pondent entre 270 et 290 œufs par an, avec une durée de vie très courte de 68 à 74 semaines. Soit une production de 15 milliards d'œufs par an, selon les chiffres fournis en 2023 par la Chambre d'agriculture. Une quantité qualifiée d'"industrielle" par l'association de défense des animaux L214. Dans ce paysage,

En plus d'être bon et peu onéreux, l'œuf est aussi un objet de désir mis en scène ces dernières années sur les réseaux sociaux.

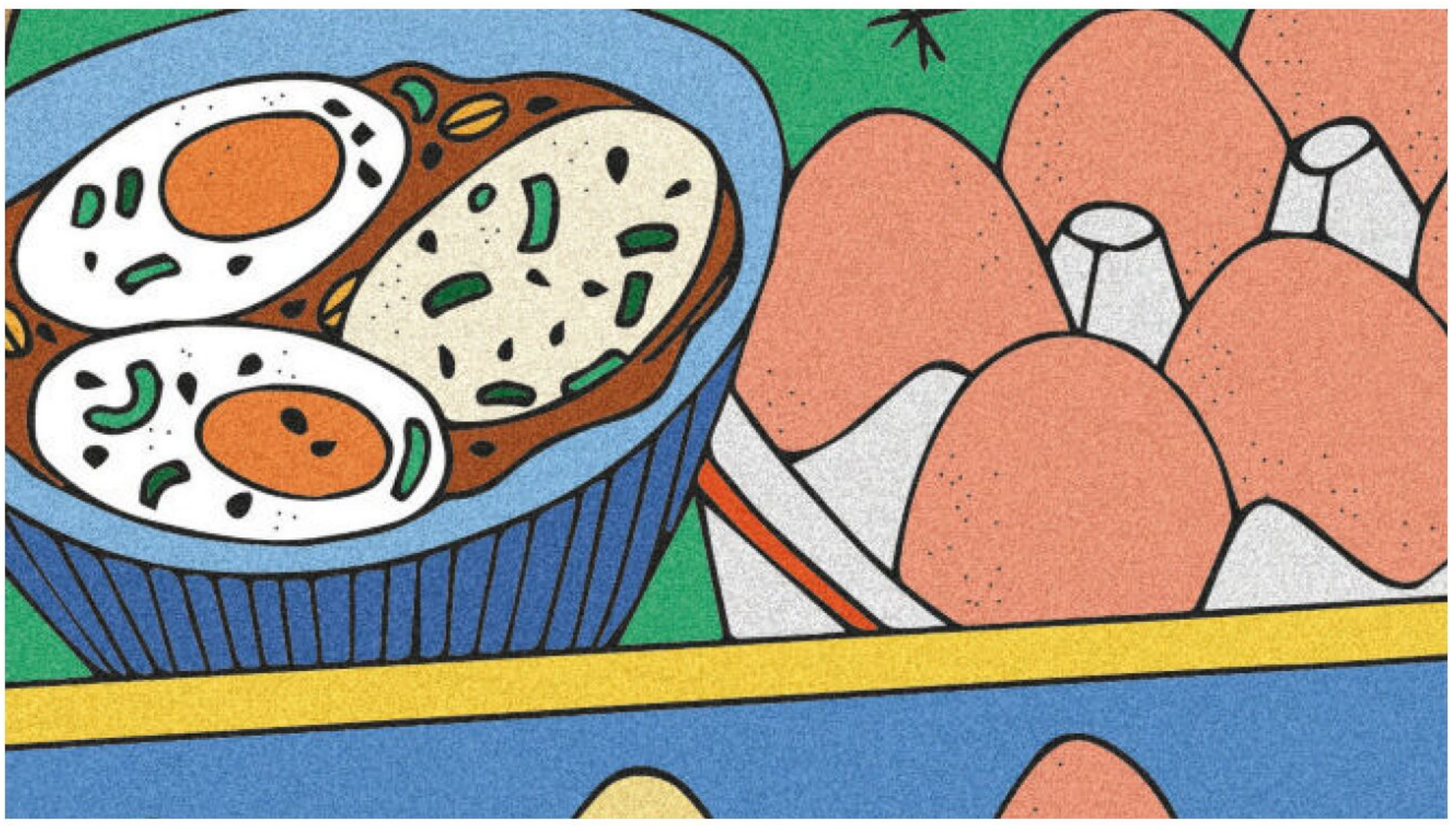
certains éleveurs cherchent à travailler autrement, à plus petite échelle.
Un peu plus au sud du Mont-Saint-Michel, à Nantes, la cheffe Lucie Berthier Gembara, passée par *Top Chef* saison 13, propose toujours des œufs à la carte de son restaurant Sepia. Œufs qu'elle achète à Anh Flandrin, jadis vétérinaire au Vietnam et aujourd'hui installée à Divatte-sur-Loire, où elle élève des poules rousses en bio et en plein air. "Je lui prends 90 œufs par semaine, qui rentrent dans de nombreuses compositions, des pâtes aux cocktails, et bien sûr pour mon Œuf à 64 degrés." Cette température de cuisson proposée par Hervé This, professeur en biologie moléculaire au Collège de France, doit permettre un œuf à la texture incomparable, mais aussi irréprochable sur le plan sanitaire. C'est le fameux œuf parfait que l'on a vu fleurir un peu partout sur la carte des restaurants ces dernières années. La cheffe l'agrémente au fil de ses envies et des saisons. Elle aime aussi jouer avec la matière en proposant des œufs confits dans l'huile d'olive, qu'elle sert dans des plats végétaux, comme cette assiette de crosnes, panais confits et croustillants et jus corsé, où l'œuf se révèle au milieu comme une surprise. À l'Auberge Sauvage, Thomas Benady joue aussi avec les textures. Il aime notamment faire mariner ses œufs dans du gravlax et les déposer au centre d'une tartelette avec une base de yaourt maison et moutarde, entourés de fleurs sauvages et comestibles dont le jaune d'œuf compose le centre. Un vrai tableau.

Star des réseaux

IL FAUT DIRE qu'en plus d'être bon et peu onéreux, l'œuf est aussi un objet de désir mis en scène ces dernières années sur les réseaux sociaux. La page Instagram du Fooding, qui partage très régulièrement des photos des meilleurs plats des restaurants qu'il critique, atteint un score record de *likes* avec sa photo de *pici cacio e pepe* du restaurant Carboni's. L'objet de cet enthousiasme ? Des pâtes romaines au milieu desquelles trône un jaune d'œuf luisant et doré qui donne envie de plonger dedans. Le duo de créateurs de recettes très en vogue de Social Food engrange quant à lui moult commentaires avec sa recette d'œufs mayak (mariné à la coréenne). TikTok regorge également de vidéos d'œufs. Des conseils pour réussir son œuf poché ou son omelette japonaise aux épluchages d'œufs à la pince à épiler, ambiance ASMR, aucune tendance "œuf" n'y est oubliée.
La maison d'édition Taschen ne s'y est pas trompée non plus : son très beau livre *The Gourmand. Œuf. Une collection d'histoires et de recettes*, publié en collaboration avec le magazine gastronomique britannique *The Gourmand*, mêle dans un récit passionnant l'histoire de l'œuf dans le monde de l'art et de la philosophie et des recettes d'œufs. De la nature morte du peintre tchèque Georg Flegel *Snack with Fried Eggs* (1580) au *Brown Eggs* (1981) de Basquiat, en passant par les recettes d'œuf bénédicte, de *huevos rancheros* mexicains ou de *khai jiao* (omelette thaïlandaise), on plonge dans ce monde aussi symbolique que gourmand à travers le temps et les siècles.

Œufs du monde

SI LA FRANCE a enfanté l'œuf mayo, l'œuf cocotte, l'œuf en gelée ou l'œuf meurette, cette passion renouvelée pour les œufs est aussi liée à l'essor d'une cuisine internationale et plus métissée. Une cuisine qui permet d'appréhender des centaines d'autres recettes, stars en leurs royaumes. Il y a bien évidemment la carbonara italienne, dont les Français ont découvert avec perplexité qu'elle ne contenait pas de crème fraîche mais bien des œufs (et aussi du *guanciale* et du parmesan) ou encore les tortillas espagnoles parfaitement coulantes. Citons aussi les omelettes japonaises, les œufs *nitamago* marinés dans du mirin et du soja que l'on trouve dans les ramens, la chakchouka moyenne-orientale, les *khatchapouris*, pains georgiens au fromage avec un œuf au milieu, les fameux *egg and cress sandwiches* britanniques, les bricks œuf et thon maghrébines, les *Scotch eggs* anglais, la crème aux œufs catalane, ou encore le bœuf lôc lac vietnamien… La liste serait encore longue (autant que le temps de cuisson d'un œuf dur, qui est de 8 minutes et 40 secondes, très précisément, selon l'ASOM), mais peu importe la recette : l'important est de ne surtout pas mettre tous ses œufs dans le même panier.



LES MOTY GQ 2024

Pour sa 13e édition, la cérémonie récompensant les Hommes de l'année plébiscités par *GQ* s'est déroulée dans les salons du Plaza Athénée, le 20 novembre dernier. Une soirée exceptionnelle, marquée par le style, le talent, l'engagement et une ambiance chaleureuse. Nous remercions nos partenaires Devialet et Volvo de s'être associés à notre magazine pour l'organisation de cet inoubliable moment de fête.

PHOTOGRAPHES FRANCOIS ROUZIOUX, SAINT-AMBROISE, PASCAL LE SEGRETAIN ET KARLA VINTER-KOCH

1

2

1.Jean Imbert et sa brigade, Damso, Thierry Henry, Kalash. 2.Justice et Pedro Winter. 3.Inoxtag et Mathis Dumas. 4.Mamuor et Olivier Rousteing. 5.Adèle Exarchopoulos.

3

4

5

DEVIALET

VOLVO

6

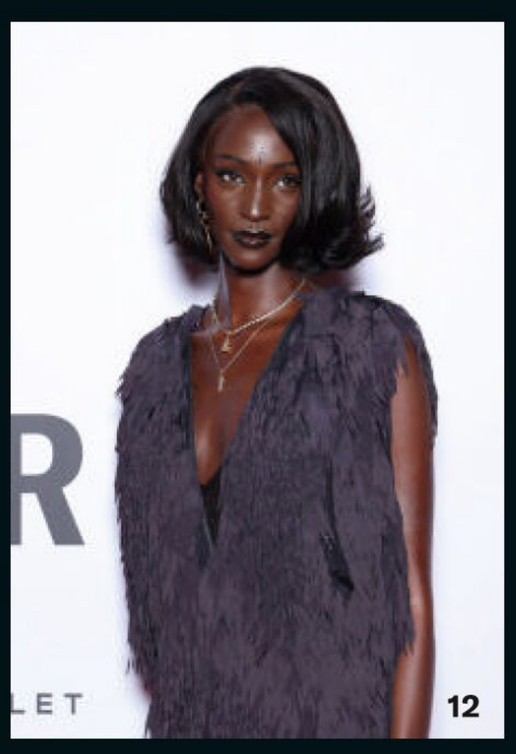
7

8

9

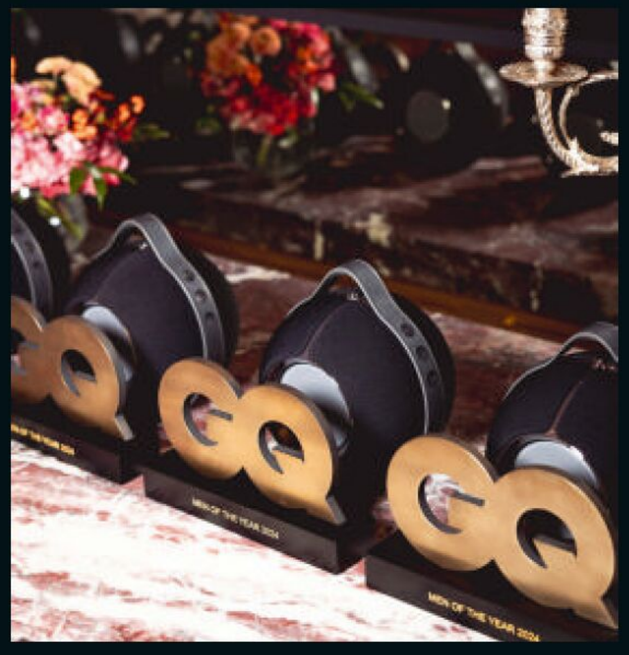
10

11


12

13

14



15

16

17

6.Ludivine Sagnier et Paul Kircher. 7.Piu Piu, Anaïde Rozam, Zita Henrot. 8.Marine Serre. 9.Leïla Bekhti et Alexandre Mattiussi. 10. Sally Puombga. 11.Giambattista Valli et Law Roach. 12.Lous and the Yakuza. 13.Keiona. 14.Willy Cartier. 15.Cameron Woki et Damso. 16.Kalash et Thierry Henry. 17.Xavier de Rosnay.

DEVIALET

VOLVO

2025 l'ère de vérité ?

L'année 2025 est déjà bien entamée mais il n'est pas interdit de prendre de nouvelles... nouvelles résolutions. Par exemple, celle de mieux s'informer. Et de s'interroger sur l'opportunité de continuer de fréquenter certains réseaux sociaux comme X, tombés aux mains des complotistes et des lanceurs de fake news. Et si, en 2025, on allait chercher ailleurs l'information et l'exactitude des faits ?

PAR IBAN RAÏS

J'ai envie de commencer 2025 par une confession. Et peut-être aussi par une résolution, on verra plus tard. Je scrolle beaucoup. Des reels sans intérêt sur Instagram, mais surtout de l'actu, de l'info, à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit.

J'ai parfois l'impression que mon iPhone est devenu le prolongement de ma main, un doudou numérique sans lequel je me sens perdu. J'ai une morning routine, construite avec le temps, immuable : dès mon réveil, les yeux à peine ouverts, je mets France Inter, j'ouvre l'application de la matinale du *Monde*, Mediapart, *L'Équipe*, et X (anciennement Twitter). En moins de dix minutes, je sais à quelle sauce on va être mangés aujourd'hui. Cette routine, ça fait plus de dix ans qu'elle fait partie de ma vie, mais elle est sur le point de changer, parce que X est devenue une arène trop toxique. En novembre dernier, je me balade tranquillement sur la plateforme. Enfin, tranquillement… Façon de parler : essayez-donc de poster ne serait-ce qu'un "bonjour", et vous vous ferez insulter ou menacer, ça dépend des jours. Car oui, l'algorithme de l'application favorise le conflit : votre fil d'actualité est plus souvent rempli de contenus clivants que sur les autres réseaux sociaux, c'est une stratégie pour créer des interactions, de l'engagement.

Je scrolle donc sur X, quand je tombe par hasard sur une altercation numérique, semblable aux milliers de débats très agités qui fleurissent chaque jour dans les fils de discussion du réseau. Cette altercation-là est particulière, et représentative de ce que devient la nouvelle version de Twitter : elle oppose la journaliste ultra-conservatrice du *Figaro* Eugénie Bastié et Éric Lagadec, un astrophysicien de renom.

Pour Eugénie Bastié, l'opinion des platistes (les partisans de la théorie selon laquelle la Terre est plate) est aussi respectable et importante que… la science. Que la connaissance. Que des siècles de travaux, de recherches. Dans son monde, la liberté d'expression prime, et c'est au scientifique de convaincre, pas à la science de faire autorité.

En provoquant ce débat, elle nourrit le monstre de désinformation qu'est devenu X : sa pique envers l'astrophysicien a été vue 1,2 millions de fois. À l'heure où n'importe quel utilisateur d'un réseau social se croit journaliste, la vérité est en danger, puisque toute opinion peut être prise pour une vérité. Ce thème de la Terre qui serait plate m'obsède. J'éprouve une fascination morbide pour les platistes. En août dernier, *Legend*, le podcast de l'animateur Guillaume Pley, qui compte parmi les plus écoutés de France, a donné la parole à Mike.

Ce père de famille, attachant au premier abord, est lui aussi convaincu que la Terre est plate. Pendant plus de deux heures, il a pu dérouler ses théories, plus farfelues les unes que les autres, sans aucune contradiction de la part de l'animateur, qui s'étouffait parfois dans des rires gênés.

Sur YouTube, l'épisode a été vu près de 3 millions de fois, sans aucun travail d'éditorialisation. Je pense à mes petites cousines de 14 et 17 ans, qui ne s'informent que sur Snapchat et YouTube : qui se charge de faire leur éducation aux médias ? La responsabilité est énorme. Le constat est le suivant : sur les réseaux sociaux, aujourd'hui, la vérité est une opinion comme une autre, soumise aux vents des croyances. Nous sommes en pleine ère de "post-vérité", concept pas vraiment nouveau puisque théorisé par la philosophe Hannah Arendt en 1972 à travers plusieurs essais, et qui a même été élu mot de l'année en 2016 par l'Oxford Dictionary, l'équivalent britannique de notre Larousse national.

Et sur X, on évolue dans une vraie jungle de désinformation. Depuis le rachat de l'application par le milliardaire Elon Musk en 2022, la plateforme est rongée par les *fake news*, qui sont même poussées par les algorithmes. Vous pensiez que les utilisateurs certifiés, identifiables à leur pastille bleue, étaient de toute confiance ? C'est tout le contraire. La plateforme de lutte contre la désinformation NewsGuard a par exemple évalué que 74% des *fake news* publiées à propos de la guerre Israël-Hamas provenaient de comptes X premium, donc vérifiés. On ne sait plus qui croire. Avant le rachat par le patron de Tesla, obtenir sa pastille sur X était un véritable accomplissement pour les utilisateurs qui participaient au débat public. Aujourd'hui, il suffit de payer 11 euros par mois pour miraculeusement devenir utilisateur premium. Depuis sa prise de pouvoir, Musk a réduit à peau de chagrin les équipes de modération, virant les trois quarts de ses effectifs, laissant la communauté vérifier elle-même les contenus et ajouter des notes sous les posts problématiques. Et le pire c'est que dans son sillage le groupe Meta - propriétaire de Facebook, Instagram et WhatsApp - a annoncé des mesures similaires pour l'ensemble de ses plateformes aux Etats-Unis. Les conservateurs américains boivent du petit-lait. Les médias, beaucoup moins. Récemment, *The Guardian*, *Quotidien* ou *Mediapart* ont annoncé quitter X, dégoûtés de ce que ce réseau social est devenu. Comme un symbole, le site indépendant d'investigation s'est retiré de X ce 20 janvier, date de l'investiture de Donald Trump, et laisse derrière lui une communauté de plus de 3,1 millions d'abonnés, pourtant avides d'informations vérifiées.

Avec mes quelques 5200 followers, je me pose aujourd'hui la question. Elle est en fait "vite répondue" : je vais migrer vers Blue Sky, qui a tout l'air d'être une alternative vertueuse à X, dont la fréquentation donne désormais l'impression de vivre dans un épisode de *Black Mirror*.

Changer sa routine, se réinventer… La résolution est lancée, j'ai tout 2025 pour y travailler.

DR

Sweat à capuche,
Lazoschmidl.
Tee-shirt,
Merz b. Schwanen.
Pantalon,
Lacoste.

STYLISTE TOBIAS FRERICKS

PHOTOGRAPHE **GREGORY HARRIS**

LOUIS VUITTON

louisvuitton.com